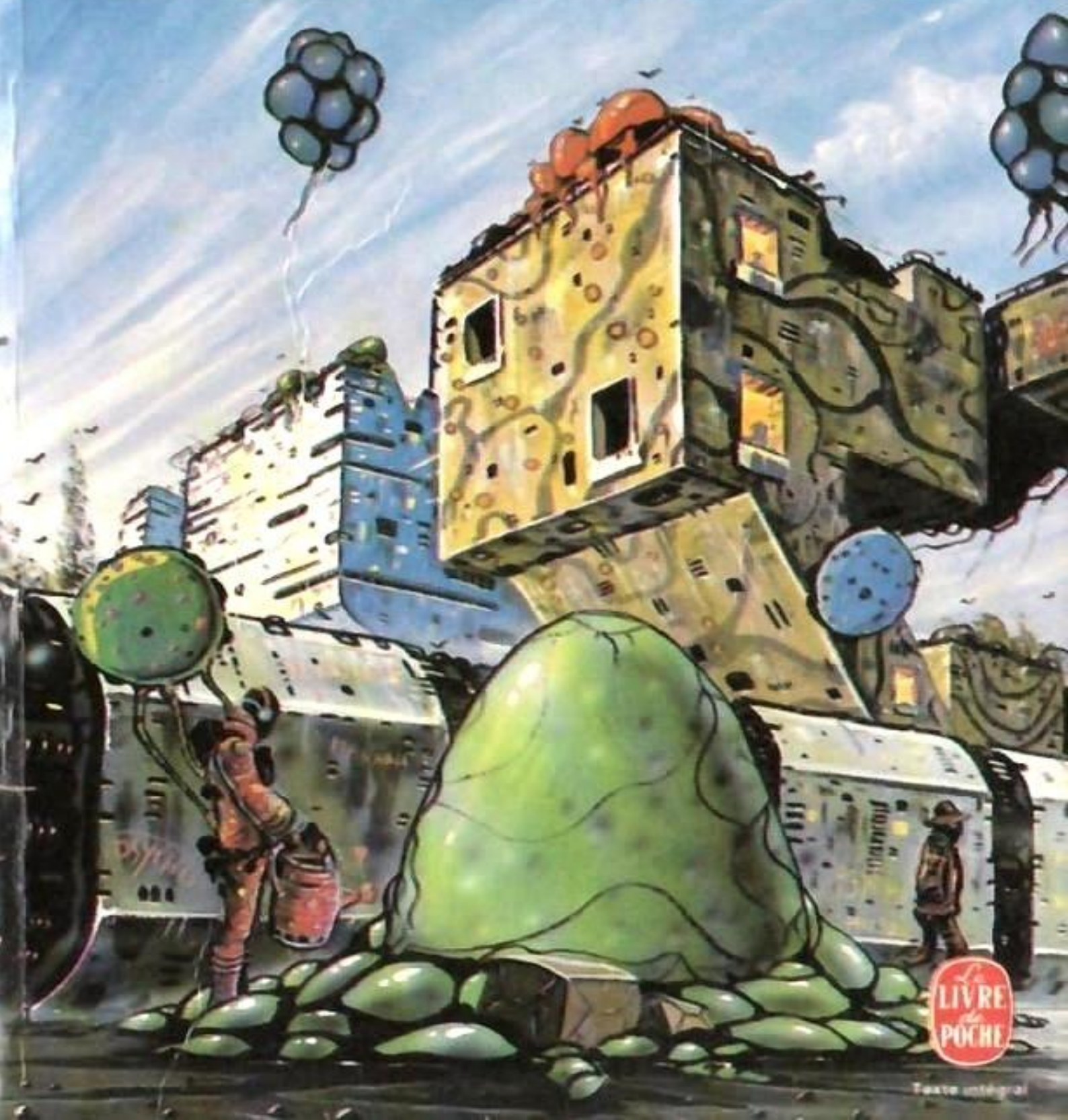


PHILIP K. DICK

Les chaînes de l'avenir



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral

PHILIP K. DICK

LES CHAÎNES DE L'AVENIR

*traduit de l'américain par Dominique Defert
et Jacqueline Huet*



Le livre de poche

Titre original :
THE WORLD JONES MADE

© Philip K. Dick, 1956

Pour la traduction française :

© Le Masque, 1976

© Le livre de poche, 1988

CHAPITRE I

La température du Refuge oscillait entre 37 et 38°C. L'air y était perpétuellement imprégné de vapeur dont les volutes s'effiloçaient paresseusement. De l'eau brûlante jaillissait en geysers et le « sol » était une surface mouvante de vase chaude, composée d'eau, de minéraux dissous, et d'une pulpe fongueuse. Des restes de lichens et de protozoaires coloraient et épaississaient la mousse humide qui s'amoncelait partout, recouvrant les roches luisantes, les buissons spongieux et les diverses installations utilitaires. Tout l'arrière-plan était occupé par une toile de fond où l'on avait peint avec soin un long plateau s'élevant au-dessus d'une mer plombée.

À n'en pas douter, le Refuge avait la matrice pour modèle. On ne pouvait nier la ressemblance, et personne n'avait d'ailleurs songé à le faire.

Louis se courba pour cueillir à ses pieds un champignon vert pâle qu'il mit en pièces d'un geste de mauvaise humeur. Sous l'enveloppe organique humide, il y avait une armature plastique de fabrication humaine : le végétal était artificiel.

« Les choses pourraient être pires, dit Frank en le regardant jeter le champignon au loin. On nous loge ici gratuitement, au moins ! Le Goufédem a dû dépenser des milliards de dollars pour construire un endroit pareil !

— Un vrai décor de théâtre, lança Louis, plein d'amertume, et pour quoi faire ? Pourquoi sommes-nous nés ainsi ? »

Grimaçant un sourire, Frank répliqua :

« Nous sommes des mutants supérieurs, tu t'en souviens ? C'est bien ce que nous avons conclu il y a des années ? » D'un geste, il indiqua le monde visible au-delà de la paroi du Refuge. « Nous sommes trop purs pour ça. »

Au-dehors s'étendait San Francisco, la ville nocturne à demi assoupie dans son froid manteau de brume. Çà et là glissait une

automobile ; des groupes de banlieusards sortaient, comme autant de vers bizarrement segmentés, des stations du monorail souterrain. De rares lumières brûlaient aux fenêtres de quelques bureaux... Louis tourna le dos au panorama. C'était une vision insoutenable : elle lui rappelait qu'il était enfermé là, pris au piège, coincé dans ce cercle restreint que constituait le groupe. Pour eux, il n'existait rien d'autre que l'immobilité et la contemplation, que les années vides du Refuge.

« Il faut bien que tout cela ait un but, notre existence doit avoir une raison ! » Frank eut un haussement d'épaules fataliste. « Nous sommes les enfants monstrueux de la guerre, résultat des radiations. Gènes endommagés... Un accident... Comme Jones...

— Mais ils nous maintiennent en vie ! dit Irma, dans leur dos. Tant d'années à nous entretenir, à prendre soin de nous... Il faut bien qu'ils comptent en retirer quelque chose ; ils doivent avoir une idée derrière la tête.

— Notre destin ? demanda Frank, moqueur. Notre but cosmique ? »

Ils étaient prisonniers, tous les sept, de la bulle boueuse et humide du Refuge. Son atmosphère était un mélange d'ammoniac, d'oxygène, de fréon, avec des traces de méthane, lourdement chargé de vapeur d'eau ; dépourvu de dioxyde de carbone. Il y avait vingt-cinq ans que le Refuge avait été construit, en 1977, et les membres les plus âgés du groupe avaient gardé le souvenir d'une vie antérieure dans des incubateurs mécaniques individuels. Dès le début, le Refuge avait fait appel aux techniques les plus avancées. De temps à autre, on y apportait des améliorations. Périodiquement, des ouvriers humains ordinaires pénétraient dans le Refuge, protégés par des combinaisons étanches, traînant leur matériel derrière eux : c'était le plus souvent la faune mobile qui se détraquait et nécessitait une réparation.

« S'ils avaient des intentions, à notre égard, ils nous le feraient savoir », dit Frank. Pour sa part, il faisait confiance aux autorités du Goufédem dont le Refuge dépendait. « Le docteur Rafferty nous le dirait ; tu le sais bien.

— Je n'en suis pas si sûre, répliqua Irma.

— Bon dieu ! s'emporta Frank, ce ne sont pas nos ennemis. S'ils le voulaient, ils pourraient nous anéantir en un clin d'œil. Or, ils ne l'ont pas fait, n'est-ce pas ? Ils pourraient ouvrir cet endroit à la Ligue des Jeunesses.

— Ils n'ont pas le droit de nous tenir enfermés là-dedans », protesta Louis.

Frank poussa un soupir.

« Si nous sortions, dit-il en pesant ses mots comme s'il s'adressait à des enfants, nous péririons. »

À l'extrémité supérieure de la paroi transparente s'ouvrait une soupape composée d'une série de valves de sûreté. Un mélange lourd de gaz acides pénétra dans le Refuge, se mêlant à l'humidité familière de leur propre air.

« Vous sentez ça ? demanda Frank. Voilà ce qu'on respire dehors. Une atmosphère dure, glaciale, mortelle.

— Tu ne t'es donc jamais demandé si les émanations dont tu parles ne sont pas artificielles, délibérément destinées à nous tromper ? questionna Louis.

— Nous y avons tous songé, dit Frank. Tous les deux ans, environ, nous sombrons dans notre crise de paranoïa et nous décidons de tenter l'évasion. Et d'ailleurs, évasion n'est pas le mot, puisque personne ne nous empêche de sortir. Personne ne s'y est jamais opposé. Nous sommes libres de quitter ce bocal enfumé, à cela près, toutefois, que, *dehors, nous ne pouvons survivre : nous ne sommes tout simplement pas assez résistants.* »

À une trentaine de mètres de là, au pied de la paroi transparente, les quatre autres membres du groupe se tenaient immobiles. La voix de Frank parvenait jusqu'à eux, caverneuse, distordue. Garry, le benjamin, leva les yeux. Un instant, il tendit l'oreille mais on n'entendait plus rien. « Bon, dit Vivian avec impatience, on y va ! » Garry hocha du chef. « Adieu, matrice ! » murmura-t-il. Levant la main, il enfonça le bouton rouge qui ferait venir le docteur Rafferty.

Le docteur Rafferty dit :

« Il arrive de temps à autre que nos petits amis perdent patience. Ils sont persuadés qu'ils sont les plus forts. » Il

conduisit Cussick au pied de la rampe ascendante. « Cela va vous intéresser... C'est la première fois. Ne soyez pas surpris, vous risquez d'avoir un choc. Ils sont fort différents de nous, physiologiquement parlant. »

Au onzième étage apparaissaient les premiers éléments du Refuge, l'enchevêtrement complexe des pompes qui en réglaient la température et l'atmosphère. Les policiers avaient fait place aux médecins, les uniformes gris aux blouses blanches. Au quatorzième étage, Rafferty quitta d'un saut la rampe ascendante ; Cussick l'imita.

« Ils sonnent, ils vous demandent, annonça un médecin à Rafferty. Ils sont particulièrement perturbés, ces temps-ci.

— Merci. » Se tournant vers Cussick, il ajouta : « Vous pouvez regarder l'écran, je ne veux pas qu'ils vous voient. Il ne faut pas qu'ils soupçonnent l'existence d'une surveillance policière. »

Un pan de mur coulisca. Au-delà, le paysage du Refuge apparut, mélange changeant de bleus et de verts. Cussick observa le docteur Rafferty qui franchissait le sas pour pénétrer dans le monde artificiel qui s'étendait au-delà. La haute silhouette fut immédiatement entourée de sept caricatures étranges, des nains, des miniatures des deux sexes. Tous étaient agités, et leur frêle cage thoracique d'oiseau se soulevait et retombait sous l'effet de la plus vive émotion. Avec force gestes et cris aigus, ils entreprirent de s'expliquer.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » interrompit Rafferty.

Dans le bain de vapeur du Refuge, il haletait, son visage empourpré dégoulinant de sueur.

« Nous voulons sortir d'ici, pépia l'une des femelles.

— Et nous partons à pied, ajouta un autre, un mâle cette fois. Notre décision est prise – vous ne pouvez pas nous garder enfermés ici. Nous avons des droits. »

Rafferty discuta un moment avec eux puis, brusquement, il tourna les talons et franchit le sas en sens inverse.

« J'ai atteint ma limite, expliqua-t-il à l'intention de Cussick en s'épongeant le front. J'arrive à tenir trois minutes là-dedans, ensuite l'ammoniac commence à faire son effet.

— Vous allez les laisser tenter le coup ? demanda Cussick.

— Mettez le Fourgon en route, ordonna Rafferty à son équipe de techniciens. Qu'il soit prêt à les ramasser dès qu'ils tomberont. » Puis, à l'intention de Cussick, il expliqua : « Le Fourgon est un poumon d'acier, pour eux. Il n'y a guère de risques : ils sont fragiles mais nous serons prêts à les ramasser avant qu'il ne soit trop tard. »

Les mutants ne quittaient pas tous le Refuge. Quatre silhouettes hésitantes cherchaient leur chemin dans le couloir menant à l'ascenseur. Dans leur dos, leurs trois compagnons se tenaient blottis les uns contre les autres dans la sécurité de l'entrée.

« Ces trois-là sont plus réalistes, dit le docteur Rafferty. Et plus âgés. Celui qui est un peu plus gros, là, celui qui a les cheveux noirs et l'allure la plus humaine, c'est Frank. Ce sont les jeunes qui nous donnent du mal. Je vais leur ménager une série de transitions successives pour acclimater leur organisme excessivement fragile... ainsi, ils ne risqueront pas l'asphyxie ou l'arrêt cardiaque. » Soucieux, il poursuivit : « Quant à vous, je veux que vous me dégagez les rues. Il faut que personne ne les voie. Il est tard et il n'y aura pas grand monde mais on ne sait jamais... »

Cussick acquiesça :

« Je vais appeler la Polsec.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Quelques minutes. Les escadrons armés sont déjà en alerte à cause de Jones et des bandes de manifestants. »

Rassuré, Rafferty s'éloigna à la hâte, et Cussick se mit à la recherche d'un téléphone de la police de sécurité. L'ayant trouvé, il entra en contact avec le bureau de San Francisco et donna ses instructions. Il n'avait pas encore raccroché que les détachements de police aéroportée commençaient à se regrouper autour du bâtiment qui abritait le Refuge. Il resta en communication jusqu'à la mise en place des barrages puis, quittant le téléphone, il partit à la recherche de Rafferty.

Par l'ascenseur, les quatre mutants avaient gagné le rez-de-chaussée. Chancelant, tâtonnant comme des aveugles, ils suivirent le docteur Rafferty qui traversait l'entrée en direction des larges portes donnant sur la rue.

Nul piéton, nulle automobile en vue, constata Cussick ; la police avait bien fait son travail. À un coin de rue, une forme sombre rompait l'étendue uniformément grise ; le Fourgon était garé, moteur en marche, prêt à les suivre.

« Les voilà partis, dit un docteur qui se tenait à côté de Cussick. J'espère que Rafferty sait ce qu'il fait. » Il leva un doigt : « Celle qui est presque jolie, là, c'est Vivian. C'est la plus jeune des femmes. Le garçon, c'est Garry, très intelligent, très instable. Ça, c'est Dieter et, avec lui, c'est Louis. Il y en a un huitième, un bébé, encore en incubateur. Ils ne sont pas encore au courant. »

Les quatre petits personnages souffraient manifestement. À demi inconscients, deux d'entre eux en proie à des convulsions, ils descendaient à grand-peine l'escalier en essayant de rester debout sur leurs pieds. Ils n'allèrent pas bien loin. Garry fut le premier à s'écrouler ; il tituba un instant sur la dernière marche puis tomba la tête la première sur le ciment. Tout son petit corps tremblait, il essaya d'avancer en rampant ; à l'aveuglette, les autres titubaient le long du trottoir, trop mal en point pour remarquer que l'un d'eux s'était effondré.

« Eh bien, haleta Dieter, nous voilà dehors.

— Nous avons... réussi », acquiesça Vivian.

Elle s'affaissa le long du mur de l'immeuble. Un instant plus tard, Dieter était allongé de tout son long à côté d'elle, les yeux clos, la bouche ouverte, luttant faiblement pour se remettre sur pied. Et voilà que Louis glissait à son tour.

Mortifiés, pris de court par cet effondrement subit, ils gisaient là, mollement recroquevillés sur le trottoir gris, tentant de respirer, de survivre. Aucun d'eux ne faisait mine de bouger, ils avaient oublié la raison même de l'épreuve qu'ils subissaient. Pantelants, luttant pour rester conscients, ils jetèrent des regards aveugles au docteur Rafferty dont la silhouette se dressait au-dessus d'eux.

Rafferty s'était arrêté, les mains dans les poches de son pardessus.

« Libre à vous, dit-il d'une voix neutre, si vous désirez continuer. »

Il n'y eut pas de réponse, c'était tout juste s'ils l'avaient entendu.

« Votre constitution n'est pas capable de supporter l'air naturel. Ni la température. Ni la nourriture, ni quoi que ce soit. »

Il adressa un bref regard à Cussick. Son visage était marqué par la douleur, une expression de souffrance aiguë qui frappa l'agent de la Sécurité.

« Alors, on abandonne, dit-il d'une voix dure. Appelons le Fourgon et rentrons. »

Vivian eut un faible hochement de tête, ses lèvres s'agitèrent mais aucun son n'en sortit.

Tournant les talons, Rafferty fit un signe bref. Le Fourgon vint aussitôt sur eux ; des robots descendirent sur le trottoir et s'affairèrent autour des quatre silhouettes effondrées. Un instant plus tard, les quatre mutants étaient hissés dans les compartiments étanches du Fourgon. L'expédition avait échoué ; c'était fini. Cussick avait eu l'occasion de les voir. Il avait assisté à leur combat et à leur défaite.

Le docteur Rafferty et lui-même se tinrent un moment silencieux sur le trottoir, dans la nuit froide, chacun perdu dans ses pensées. Puis Rafferty bougea.

« Merci d'avoir fait dégager les rues, murmura-t-il.

— Je suis heureux d'en avoir eu le temps, répliqua Cussick. Ça aurait pu mal tourner... Il y a partout des patrouilles des Jeunesses Jonesiennes.

— L'éternel Jones ! Nous n'avons vraiment pas de chance !

— Faisons comme ces quatre-là : tentons le coup malgré tout !

— Mais c'est vrai, nous n'avons...

— Oui, c'est vrai, acquiesça Cussick. Tout comme il est vrai que vos quatre mutants ne peuvent pas respirer hors du Refuge. Mais cela ne nous a pas empêchés d'ériger des barrages, de dégager les rues et de tout faire pour tenir la foule en respect...

— Avez-vous déjà vu Jones ?

— Plusieurs fois, répliqua Cussick. Je l'ai rencontré en chair et en os, au temps où il n'avait pas encore d'organisation, quand personne encore n'avait entendu parler de lui.

— Lorsqu'il était pasteur. » Rafferty réfléchissait à haute voix. « Quand il avait son église.

— Avant cela encore », dit Cussick qui plongeait dans ses souvenirs.

Cela semblait impossible qu'il ait existé un temps d'avant Jones ; un temps où il n'était pas nécessaire de faire dégager les rues. Les uniformes gris ne les écumaient pas alors, pour amener les foules. Le bruit du verre brisé, les furieux craquements de l'incendie...

« Qu'est-ce qu'il faisait dans ce temps-là ? demanda Rafferty.

— Il suivait une fête foraine », répondit Cussick.

CHAPITRE II

Il avait vingt-six ans lorsqu'il rencontra Jones pour la première fois. C'était le 4 avril 1995. Il n'oublia jamais cette journée ; l'air printanier était frais, chargé des senteurs de la végétation renaissante. La guerre avait pris fin l'année précédente.

Devant lui, le terrain s'étirait en pente douce. Les maisons s'y accrochaient çà et là, pour la plupart des abris construits à la main, provisoires et fragiles. Des rues rudimentaires, parcourues de gens du peuple... c'était une région rurale typique de celles qui avaient survécu parce qu'elles étaient éloignées des centres industriels. En temps normal, on aurait entendu un bourdonnement d'activités : charrues, forges, tout un artisanat rudimentaire. Mais aujourd'hui le silence régnait sur la petite communauté. La plupart des adultes valides et tous les enfants avaient pris en clopinant le chemin de la fête foraine.

Le sol était lourd et humide sous les semelles. Cussick avançait à grandes enjambées car, lui aussi, il allait à la fête. Il avait du travail.

Les emplois étaient rares, et il se réjouissait d'en avoir trouvé un. Comme d'autres jeunes gens que le relativisme de Hoff avait séduit intellectuellement, il avait proposé ses services au gouvernement. L'appareil du Goufédem offrait une chance de participer à l'entreprise de reconstruction. Tout en gagnant un salaire – versé en argent-métal, protégé des dévaluations – il se rendait utile à l'humanité.

Il était idéaliste, à l'époque.

Il avait été assigné plus précisément au ministère de l'Intérieur. Il avait reçu une formation politique au centre de la police politique de Baltimore, avant de se porter candidat à la police de sécurité, la Polsec. Mais, en 1995, la répression des sentiments religieux et politiques extrémistes pouvait passer

pour une tâche essentiellement administrative. Personne ne prenait ça au sérieux ; le rationnement alimentaire mondial avait mis un terme à la panique. Chaque homme pouvait être assuré de son minimum vital. Le fanatisme du temps de guerre avait peu à peu disparu, au fur et à mesure que la raison reprenait la place qu'elle avait occupée avant l'inflation.

Sous ses yeux, la fête s'étalait comme une feuille de papier d'argent. Dix constructions métalliques ornées d'enseignes de néons lumineux en constituaient la structure principale. L'allée centrale menait au cœur de la fête, un chapiteau conique où des sièges avaient été disposés. C'est là qu'auraient lieu les principales attractions.

Déjà, il apercevait les premiers spectacles familiaux. Il se fraya un chemin à travers la foule dense. L'odeur de la sueur et du tabac montait autour de lui, émoustillante. Se faufilant entre les membres moroses d'une famille d'ouvriers agricoles, il atteignit la balustrade du premier montreur de monstres et leva les yeux.

La guerre, les radiations, les épidémies étranges avaient engendré d'innombrables bizarreries, étrangetés, monstruosité. Ici même, pour une fête foraine d'importance secondaire, on en avait réuni un large éventail.

Directement au-dessus de sa tête, on montrait un multi-homme ; un enchevêtrement inextricable de chairs et d'organes entremêlés. Têtes, bras et jambes se balançaient mollement ; la créature était simple d'esprit et impotente. Heureusement, sa descendance serait normale : ces multi-organismes n'étaient pas de vrais mutants.

« Seigneur ! lança horrifié un spectateur frisé et ventripotent derrière lui, n'est-ce pas épouvantable ! »

Un autre, grand et maigre, laissa tomber :

« J'en ai vu des tas pendant la guerre. On en a brûlé une pleine grange, une fois, une espèce de colonie... »

Le petit gros ferma les yeux, mordit à pleines dents dans sa pomme d'amour et s'éloigna de l'ancien combattant. Entraînant sa femme et ses trois gosses, il se glissa vers Cussick.

« Horrible, non ? murmura-t-il, tous ces monstres... »

— Plutôt... reconnut Cussick.

— Je ne sais pas pourquoi je viens voir ces trucs. »

Le petit gros indiqua sa femme et ses enfants qui ingurgitaient imperturbablement leur pop-corn et leur barbe à papa. « Ça leur plaît. Ma femme et mes gosses aiment ce genre de truc. »

Cussick dit :

« Le Relativisme nous impose de les laisser vivre.

— Bien sûr », acquiesça le gros homme avec un hochement de tête énergique.

Un morceau de pomme d'amour était resté collé à sa lèvre supérieure, et il l'essuya d'un revers de sa grosse patte recouverte de taches de rousseur.

« Ils ont leurs droits, comme tout le monde... Comme vous et moi, monsieur... Ils ont leur vie...

Appuyé contre la balustrade, l'ancien combattant efflanqué répliqua :

« C'est pas vrai pour les monstres. C'est seulement vrai pour les gens. »

Le gros s'empourpra et répondit en agitant sa pomme d'amour :

« Pour eux, nous sommes peut-être des monstres, monsieur ! Qui va décider qui est un monstre et qui ne l'est pas ? »

Dégoûté, l'ancien combattant repartit :

« Je sais reconnaître un monstre. » Il lança à Cussick et au petit gros un regard écoeuré. « Pauvre type, vous en pincez pour les monstres ? »

Le gros lard s'étrangla et fit un pas en avant, mais sa femme le saisit par le bras et l'entraîna dans la foule, vers la baraque suivante. Il disparut, sans cesser de protester. Cussick se retrouva seul avec l'ancien combattant.

« Pauvre corniaud ! dit le vétéran. C'est contraire au bon sens. On voit bien que ce sont des monstres. Bon dieu, c'est pour ça qu'ils sont là !

— Il a raison, pourtant, fit remarquer Cussick. La loi confère à chacun le droit de vivre comme bon lui semble. Le Relativisme dit...

— Alors, au diable le Relativisme ! On n'a quand même pas fait la guerre et abattu les juifs, les athées et les rouges pour que

les gens aient le droit d'être aussi monstrueux que ça leur chante ! Tout ça, c'est du baratin d'intellectuel, vous y croyez, vous ?

— Personne n'a battu personne, répliqua Cussick. Personne n'a gagné la guerre. »

Un petit groupe de gens s'était arrêté pour écouter. L'ancien combattant les remarqua, son regard froid se vida de toute expression à la minute. Il grogna, lança un dernier coup d'œil hostile à Cussick et se perdit dans la foule. Déçus, les badauds se remirent à circuler.

Le monstre suivant était mi-homme, mi-bête. À un moment ou à un autre, il y avait eu des croisements inter-espèces ; l'événement se perdait à n'en pas douter dans les ténèbres cauchemardesques de la guerre. Levant les yeux, Cussick se demanda quels avaient pu être les géniteurs. L'un d'eux avait, sans l'ombre d'un doute, été un cheval. Le spécimen qu'il avait sous les yeux était probablement un attrape-nigaud, résultat d'une greffe artificielle. Mais son aspect était convaincant. La guerre avait produit toutes sortes de légendes compliquées – rejets mi-homme, mi-bête résultant de croisements, dégénérescence de souches purement humaines ou encore récits érotiques mettant en scène des femmes et des animaux.

Il y avait des bébés à plusieurs têtes, un phénomène courant. Il passa sans s'arrêter devant les étalages habituels des parasites vivant aux dépens de leurs propres congénères. De tous côtés, des humanoïdes couverts de plumes ou d'écailles, munis d'ailes, de queues ou d'appendices étranges bruissaient et s'agitaient, variations infinies de gènes ravagés. Il y en avait dont les organes ordinairement internes étaient situés à l'extérieur du corps, des monstres sans yeux, sans visage, parfois sans tête, certains étaient munis de membres démesurément allongés aux articulations innombrables, d'autres encore vivaient à l'intérieur d'autres monstres d'où ils émergeaient parfois, lançant des regards triste. Panorama grotesque de toutes les malformations organiques possibles : culs-de-sac de l'évolution qui ne laisseraient pas de progéniture, monstres qui assuraient leur survie en faisant montre de leur monstruosité.

Au cœur de la foire, les amuseurs commençaient leur numéro. Il ne s'agissait plus de simples monstres mais d'authentiques artistes, pleins d'adresse et de talent. Des danseurs, des acrobates, des jongleurs, des cracheurs de feu, des lutteurs, des boxeurs, des dompteurs, des clowns, des écuyers, des plongeurs, des hercules, des magiciens, des diseurs de bonne aventure et des filles, des jolies filles... tous ces bateleurs venus du fond des âges. Rien de neuf : seuls les monstres étaient nouveaux. La guerre avait apporté de nouveaux monstres, – pas de nouveaux talents.

C'est du moins ce que Cussick pensait, mais il n'avait pas encore vu Jones. Personne n'avait vu Jones ; il était encore trop tôt. Le monde poursuivait sa restauration, sa reconstruction : son temps n'était pas venu.

À sa gauche, l'enseigne hurlante d'un spectacle de strip-tease lançait mille feux. Animé d'un intérêt soudain, Cussick se laissa entraîner par la foule.

Quatre filles se prélassaient sur l'estrade, le corps amolli par l'ennui. L'une d'entre elles se coupait les ongles avec une paire de ciseaux ; les autres jetaient des regards vides à la foule masculine qui s'entassait au pied de l'estrade. Toutes quatre étaient nues, bien sûr. Dans la pâle lumière du soleil, leur chair qui luisait faiblement était huilée, rosée, recouverte d'un fin duvet. Le bonimenteur postillonnait dans son porte-voix avec un son métallique ; les phrases amplifiées roulaient comme un tonnerre confus, à peine compréhensible. Personne n'y prêtait la moindre attention. Ceux que le spectacle intéressait gardaient les yeux fixés sur les filles. Derrière elles se dressait une baraque de tôle ondulée où le spectacle proprement dit avait lieu.

« Eh ! » lança une des filles.

Cussick sursauta en constatant qu'elle s'adressait à lui.

« Quoi ? » répondit-il nerveusement.

— Quelle heure est-il ? » demanda la fille.

Cussick consulta rapidement sa montre-bracelet.

« Onze heures et demie. »

La fille s'avança jusqu'au bord de l'estrade.

« T'as une cigarette ? » s'enquit-elle.

Cussick fourragea dans ses poches et sortit son paquet.

« Merci. »

Les seins en avant, elle s'accroupit et prit une cigarette. Après un moment d'hésitation, Cussick tendit son briquet et la lui alluma. Elle sourit ; c'était une petite femme très jeune, aux yeux et aux cheveux bruns, aux jambes minces et pâles, vaguement humides de transpiration.

« Tu entres voir le spectacle ? » s'enquit-elle.

Il n'en avait pas eu l'intention.

« Non », lui dit-il.

Les lèvres de la fille s'avancèrent en une moue moqueuse.

« Non ? Pourquoi ? » Les badauds les plus proches suivaient la scène avec amusement. « Ça ne t'intéresse pas ? Est-ce que tu en serais ? »

Les gens qui entouraient Cussick eurent un rire étouffé et se mirent à sourire. Il commençait à se sentir gêné.

« T'es mignon », dit la fille d'une voix paresseuse.

Elle se tenait accroupie, la cigarette entre ses lèvres rouges, les bras appuyés sur ses genoux nus, largement écartés. « Tu n'as pas cinquante dollars ? Tu peux pas te payer ça ? »

— Non, répliqua Cussick, piqué au vif. J'ai pas les moyens.

— Oh ! là ! là ! » Taquine, feignant la déception, la fille allongea le bras et ébouriffa les cheveux soigneusement coiffés de Cussick. « C'est dommage ! J'pourrais peut-être te prendre gratis. Ça te plairait ? Tu veux venir avec moi pour rien ? » Avec un clin d'œil, elle lui montra le bout d'une langue rose. « J'te ferai voir du pays. Tu n'en reviendras pas, la technique, ça me connaît.

— Faites passer le chapeau ! gloussa un chauve couvert de sueur qui se tenait sur la droite de Cussick. Allez, donnez quelque chose pour ce petit gars ! »

Un éclat de rire général parcourut la foule à l'entour, et quelques pièces de cinq dollars jaillirent ici et là.

« Je ne te plais pas ? demandait la fille, penchée vers lui, une main passée autour de son cou. Tu as peur de ne pas pouvoir ? » Taquine, provocante, pleine d'invite, sa voix se fit murmure pour ajouter : « Je parie que tu peux. Et tous ces gens en sont sûrs. Ils nous regarderont. T'en fais pas, je te montrerai ce qu'il

faudra faire... » Elle attrapa soudain son oreille. « Allez ! monte jusqu'ici, maman va vous montrer ce qu'elle sait faire. »

La foule rugit de joie, et Cussick fut soulevé et poussé en avant. La fille lui lâcha l'oreille et tendit les deux bras pour l'enlacer ; il en profita pour se dégager d'un coup de reins et retomba parmi la foule... une courte bousculade et il se retrouva derrière l'attroupement, haletant, cherchant à rajuster son manteau... et sa dignité.

Personne ne faisait plus attention à lui, et il se remit à marcher au hasard, les mains dans les poches, aussi nonchalamment que possible. La foule fourmillait en tous sens, la plupart des gens se dirigeait vers les principales attractions sur l'esplanade centrale. Il s'écarta prudemment du flot humain : il y avait plus à faire à la périphérie, là où l'on vendait divers imprimés et où les petits groupes se formaient pour écouter des orateurs. Il se demandait si l'ancien combattant efflanqué avait été un fanatique. Peut-être avait-il reconnu en lui un policier.

L'exhibition de la fille avait été une sorte de transition entre les monstres et les artistes. Derrière la scène où se tenaient les strip-teaseuses se dressait le premier stand des diseurs de bonne aventure.

« Tous des charlatans », lui assura le gros frisé. Il se tenait, en compagnie de sa famille, devant un stand de tir, la main pleine de fléchettes, essayant de gagner un jambon de Hollande de dix kilos.

« Personne ne peut lire l'avenir ; c'est bon pour les crétins. »
Cussick sourit.

« Un jambon de Hollande de dix kilos aussi ! Il est sûrement en cire !

— Je vais gagner ce jambon », affirma l'homme avec bonne humeur.

Son épouse ne dit mot, mais ses enfants manifestèrent l'entière confiance qu'ils avaient en leur père.

« Je vais le rapporter à la maison ce soir.

— Je vais peut-être me faire dire la bonne aventure.

— Bonne chance, monsieur ! » dit charitablement le frisé.

Il se retourna vers la cible, un système solaire grossièrement peint et criblé de coups manqués. En son centre, une Terre incroyablement minuscule ne portait pas la moindre trace d'impact. Le gros frisé rejeta le bras en arrière et lança une fléchette. Attiré par un aimant caché derrière la cible, le petit projectile manqua la Terre et alla s'enfoncer de plusieurs centimètres dans le vide spatial, un peu derrière Ganymède.

La première baraque était occupée par une vieille femme grasse à la chevelure sombre, avachie devant une table basse supportant l'objet traditionnel de sa profession : une boule de cristal. Une petite queue s'était formée devant le rideau criard, chacun attendait son tour de payer vingt dollars. Un néon éblouissant annonçait :

VOTRE AVENIR RÉVÉLÉ MADAME LULU CARIMA-ZELDA
DÉCOUVREZ L'AVENIR
SOYEZ PRETS À TOUTE ÉVENTUALITÉ

Aucun intérêt. La vieille marmonnait les paroles traditionnelles pour la plus grande satisfaction des matrones qui faisaient la queue. Mais à côté du stand de Mme Lulu Carima-Zelda, il y en avait un second, rudimentaire et dédaigné par la foule. Un diseur de bonne aventure ordinaire y était assis. Mais le clinquant bon marché de la baraque de Mme Carima-Zelda s'était évanoui, les paillettes scintillantes avaient disparu dans les lugubres ténèbres. Cussick avait cessé de marcher dans l'éclat changeant des lumières artificielles ; il se tenait dans une zone crépusculaire entre deux mondes criards.

Sur l'estrade nue, un jeune homme était assis, à peine plus âgé que lui-même – peut-être plus jeune. Son enseigne intrigua Cussick.

L'AVENIR DE L'HUMANITÉ
(PAS DE RÉVÉLATIONS PERSONNELLES)

Cussick examina le jeune homme. Il se tenait tassé sur lui-même d'un air sombre et fumait rageusement, les yeux perdus dans le vague. Personne. La foule l'ignorait. Son visage se nimbait d'une barbe courte. Un visage étrange, gonflé, rouge,

avec un front proéminent, des lunettes à monture d'acier, des lèvres charnues d'enfant. Il clignait rapidement des yeux, tirait sur sa cigarette ; il retroussa ses manches avec des gestes saccadés. Ses bras nus étaient pâles et maigres. Seul sur cette estrade vide, sa présence avait quelque chose d'intense et de sinistre.

Pas de révélations personnelles. Voilà qui n'était pas ordinaire ; personne ne s'intéressait à l'avenir abstrait, collectif. À croire que le médium n'était pas très bon ; son enseigne laissait prévoir quelques vagues généralités. Mais Cussick était intéressé. Cet homme partait battu et, pourtant, il se tenait là.

Après tout, la bonne aventure c'est 99 p. 100 de boniment et 1 p. 100 d'intuition. Il aurait pu apprendre les ficelles du métier en moins que rien, auprès des autres forains. Et pourtant, il avait délibérément choisi cette présentation peu engageante. Tout dans l'attitude de ce vilain corps affaissé là indiquait la ténacité. Il avait décidé de tenir le coup ; il tenait le coup ; Dieu sait depuis combien de temps. À en juger par son enseigne à demi effacée, ça pouvait faire des années.

C'était Jones. Mais à l'époque, bien sûr, Cussick ne le savait pas.

Se penchant vers l'estrade, les mains en porte-voix, Cussick l'appela :

« Eh ! »

Au bout d'un moment, le jeune homme tourna la tête. Ses yeux croisèrent ceux de Cussick. Des yeux gris, petits et froids derrière ses verres épais. Il cligna des paupières et le fixa, sans un mot, sans un geste. Sur la table, ses doigts tambourinaient sans relâche.

« Pourquoi ? s'enquit Cussick. Pourquoi pas de révélations personnelles ? »

Le jeune homme ne répondit pas. Puis son regard s'éteignit peu à peu ; il détourna la tête et se remit à contempler la table sans la voir.

Cela ne faisait aucun doute, ce gars-là n'avait aucun boniment, aucun truc. Quelque chose n'allait pas. Il était à part. Les autres bateleurs hurlaient, accrochaient le client, se mettaient en quatre (littéralement, parfois...) pour attirer

l'attention ; et ce garçon restait là, les yeux fixés dans le vide. Il ne faisait pas un geste pour attirer le chaland, et n'en attirait d'ailleurs aucun. Pourquoi donc était-il là ?

Cussick hésita. Il ne devait pas y avoir beaucoup de renseignements à glaner dans un endroit pareil. Il était en train de gâcher l'argent de l'État. Mais son intérêt avait été éveillé. Il avait l'intuition d'un mystère – et il n'aimait pas les mystères. Il était optimiste et croyait tout problème soluble, il aimait que l'univers eût un sens. Et ceci défiait la raison de façon flagrante.

Gravissant les degrés de l'estrade, il alla jusqu'au jeune homme.

« D'accord, dit-il, je suis votre homme. »

Les marches ployaient sous son poids ; l'estrade était branlante et menaçait de s'effondrer. Il s'assit de l'autre côté de la table, et la chaise gémit sous lui. Maintenant qu'il était plus près, il s'aperçut que la peau du jeune homme était semée de taches de couleur qui auraient pu correspondre à des greffes. Avait-il été blessé pendant la guerre ? Une vague odeur de médicaments flottait autour de lui, suggérant qu'il soignait son corps frêle. Au-dessus de son front bombé, ses cheveux étaient emmêlés ; ses vêtements flottaient en plis vagues sur sa carcasse osseuse. À présent, il scrutait le visage de Cussick, le jugeant, l'étudiant avec circonspection.

Il était méfiant mais pas craintif. Il avait quelque chose d'étrangement inachevé, son corps décharné tressaillait. Mais ses yeux étaient durs, son regard soutenu. Il était gauche mais il n'avait pas peur. Cussick n'avait pas affaire à un être faible mais à un jeune homme brusque et déterminé. Et Cussick sentit son enjouement s'évanouir pour faire place à une appréhension soudaine. Il avait perdu l'initiative.

« Vingt dollars », dit Jones.

Cussick fouilla gauchement dans ses poches.

« Pour quoi ? À quoi est-ce que ça me donne droit ? »

Après un silence, Jones expliqua :

« Vous voyez ça ? »

Il montrait du doigt une roue, sur la table. Abaissant un levier, il la fit tourner, une aiguille la parcourait avec un

cliquetis métallique et laborieux. La roue était divisée en quatre quartiers.

« Vous avez cent vingt secondes. Tout ce que vous voulez demander. Ensuite votre temps est terminé. »

Il prit l'argent et l'enfouit dans la poche de sa veste.

« Demander ? dit Cussick d'une voix rauque. À quel propos ?

— À propos de l'avenir. »

Il y avait du mépris dans la voix du jeune homme. Il ne cherchait pas à le cacher. C'était une évidence, l'avenir, bien sûr ! Quoi d'autre ? Les doigts maigres et allongés tambourinaient sur la table, et la roue cliquetait.

« Mais rien de personnel, poursuivit Cussick, rien qui me concerne personnellement ? »

Les lèvres agitées d'un tic, Jones lança aussitôt :

« Bien sûr que non, vous n'êtes rien, vous ne vous imaginez pas... »

Cussick battit des paupières. Gêné, sentant ses oreilles s'empourprer, il s'efforça de répondre d'une voix aussi égale que possible :

« Vous vous trompez peut-être. Peut-être que je suis quelqu'un. »

Il ne cessait de penser à sa situation ; qu'est-ce que ce péquenaud dirait s'il savait qu'il avait en face de lui un membre des services secrets du Goufédem ? Il était sur le point de se trahir, sous l'empire de la colère. Mais alors, c'en serait fait de sa carrière dans la Polsec. Il était agacé, ne savait plus que faire.

« Il ne vous reste plus que quatre-vingt-dix secondes », lui signala Jones d'une voix neutre. Puis sa voix creuse, comme inanimée, se fit plus expressive. « Bon dieu, *demandez-moi* quelque chose ! Il n'y a donc rien que vous désiriez savoir, vous n'êtes donc pas curieux ? »

Passant la langue sur ses lèvres, Cussick finit par dire :

« Eh bien, qu'est-ce que l'avenir nous réserve ? Qu'est-ce qui va se passer ? »

Jones secoua la tête avec dégoût. Il poussa un soupir et écrasa sa cigarette. Un instant, il sembla qu'il n'allait pas répondre ; il se concentra sur le mégot écrasé sous la semelle de son soulier. Puis il se redressa et dit en détachant ses mots :

« Des questions précises. Voulez-vous que je vous en suggère une ? D'accord, allons-y. Question : Qui sera le prochain président du Conseil ? Réponse : le candidat nationaliste, un individu sans envergure qui répond au nom de Ernest T. Saunders.

— Mais les nationalistes ne forment pas un parti, c'est un simple groupe séparatiste, une bande de cultistes ! »

Jones l'ignore et poursuit :

« Question : que sont les dériveurs ? Réponse : des êtres venus d'au-delà du système solaire, origine inconnue, nature inconnue. »

Ébahi, Cussick hésita.

« Inconnue... jusqu'à quand ? » finit-il par risquer. Rassemblant son courage, il lui demanda : « Jusqu'où pouvez-vous voir ? »

Sans inflexion particulière Jones repartit :

« Je vois sans erreur sur une durée d'un an. Au-delà, cela se brouille. Je ne vois plus que de très grands événements, mais les détails s'estompent, et je ne peux rien en tirer. Aussi loin que je puisse voir dans l'avenir, l'origine des dériveurs est inconnue. »

Avec un coup d'œil vers Cussick il ajouta : « J'en parle parce qu'ils vont devenir le principal problème à partir de maintenant.

— C'est déjà le cas », dit Cussick qui se souvenait des titres énormes de la presse à sensation :

VAISSEAUX INCONNUS REPÉRÉS PAR PATROUILLES INTERPLANÉTAIRES

« Vous dites que ce sont des êtres vivants ? Pas des vaisseaux ? Je ne comprends pas – vous voulez dire que ce qu'on a repéré, ce sont les créatures vivantes et non pas leurs constructions artificielles...

— Vivantes, oui ! interrompit Jones avec impatience, presque avec fièvre. Mais le Goufédem le sait déjà. En ce moment même, au plus haut niveau, ils ont des rapports détaillés. Dans quelques semaines, ils publieront quelque chose ; en attendant, ces salopards trompent l'opinion. Un dériveur mort a été pris en remorque par un engin de reconnaissance de retour d'Uranus. »

La roue cessa soudain de cliqueter et Jones se renfonça dans sa chaise, son flot tumultueux de paroles cessa. « Votre temps est écoulé, annonça-t-il. Si vous voulez en savoir davantage, ce sera vingt dollars de plus. »

Étourdi, Cussick battit en retraite, quittant l'estrade.

« Non, merci ! » murmura-t-il, j'en sais déjà beaucoup.

CHAPITRE III

À quatre heures, la voiture de service vint le chercher et le reconduisit à Baltimore. Cussick était au comble de l'excitation. Il alluma une cigarette, l'écrasa, en alluma une autre nerveusement. Peut-être qu'il avait mis le doigt sur quelque chose – et peut-être pas. Les bâtiments des services secrets de Baltimore formaient un immense cube de béton qui se dressait au milieu de rien, à deux kilomètres de la ville. Tout autour du cube, saillait une série de blocs métalliques. C'étaient les différentes entrées de tout un réseau de tunnels qui couraient sous la surface. Dans l'azur du ciel printanier, quelques mines aériennes, robots d'interception, flottaient paresseusement. Le véhicule de police ralentit au premier point de contrôle. Des gardes armés de mitraillettes, la ceinture gonflée de grenades, le casque métallique luisant au soleil, entreprirent leur inspection sans se presser.

C'était une procédure ordinaire. Le véhicule fut autorisé à poursuivre sa route. Il emprunta une rampe ascendante conduisant à la zone d'accueil. C'est là qu'on déposa Cussick, avant que le véhicule ne poursuive son chemin jusqu'au garage, et il se retrouva seul devant la rampe ascendante, l'esprit encore en effervescence. Que devait-il penser de sa découverte ?

Avant d'aller faire son rapport à Pearson, le directeur de la sécurité, il quitta la rampe au niveau des salles de cours. Quelques instants plus tard, il se tenait dans le bureau jonché de paperasses de son instructeur politique.

Max Kaminski était absorbé dans le laborieux examen des documents qui s'entassaient sur son bureau. Pendant quelque temps, il ne remarqua pas la présence de Cussick. Puis il dit :

« Le matelot est de retour au port. » Il reprit son travail. « Alors ? La mer était bonne ? Et cette pêche ? Qu'est-ce que vous avez ramené dans vos filets, par ce bel après-midi d'avril ? »

— Je voulais vous demander quelque chose, dit Cussick, embarrassé. Avant de faire mon rapport. » Cet homme pansu, au visage rond, barré d'une épaisse moustache, au front creusé de rides, avait été responsable de sa formation. Cussick ne dépendait plus de lui, formellement du moins, mais il venait encore chercher ses conseils.

« Je connais la loi... mais elle laisse tant à l'appréciation personnelle. Je pense qu'il y a violation des statuts mais je n'arrive pas à décider de quelle nature.

— Ma foi », dit Kaminski en posant son stylo. Il ôta ses lunettes et croisa ses mains potelées.

« Comme vous le savez, les violations forment trois grandes catégories. Tout repose sur *L'introduction au Relativisme* de Hoff ; je n'ai pas besoin de vous dire ça. » Il tapotait le volume relié de bleu, sur un coin de son bureau. « Relisez votre exemplaire.

— Je le connais par cœur, dit Cussick, impatienté, ça ne résout pas mon problème. L'individu dont il s'agit n'affirme rien à propos de faits ; il ne parle pas de ses propres goûts... Non, ses affirmations portent sur des choses impossibles à vérifier.

— À savoir ?

— L'avenir. Il prétend savoir ce qui se produira dans le courant de l'année prochaine.

— Prédiction ?

— Prophétie, corrigea Cussick, si cette distinction a un sens. Selon moi, la prophétie se contredit elle-même. Personne ne peut avoir une connaissance absolue de l'avenir. Par définition, l'avenir ne s'est pas encore produit. Si la connaissance existait, elle modifierait l'avenir, ce qui la rendrait erronée.

— De quoi s'agit-il, un diseur de bonne aventure, dans une foire ? »

Cussick rougit :

« Oui. »

La moustache de son aîné s'agita sous l'effet de la colère.

« Et vous comptez faire un rapport là-dessus ? Vous allez demander des sanctions contre un amuseur qui essaie de se faire quelques dollars en lisant dans les mains dans une fête foraine ? Vous les jeunes, avec votre zèle... *Vous ne comprenez*

donc pas à quel point c'est sérieux ? Ignorez-vous ce qu'une condamnation signifie ? Perte des droits civils, déportation dans un camp de travaux forcés... » Il secoua la tête. « Pour vous permettre de faire une bonne impression sur vos supérieurs, un pauvre bougre de diseur de bonne aventure va en prendre plein la figure ! »

Sur un ton de vertu offensée, Cussick insista :

« Mais je crois qu'il s'agit d'une violation de la loi !

— *Tout le monde* viole la loi ! Si je vous dis que les olives ont un goût dégueulasse, théoriquement, je viole la loi. Si quelqu'un vous dit que le chien est le meilleur ami de l'homme, c'est une infraction à la loi. Ça n'arrête pas ! Nous ne nous intéressons pas à ça ! »

Pearson avait fait son entrée dans le bureau.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'un ton irrité, grand et sévère dans son uniforme de police brun.

— Notre jeune ami ici présent a fait une pêche miraculeuse, répliqua Kaminski, acide. À la fête foraine où il était assigné... il a déniché un diseur de bonne aventure ! »

Se tournant vers Pearson, Cussick tenta de s'expliquer.

« Pas un diseur de bonne aventure ordinaire ; il y avait une femme comme ça aussi. » Le son de sa propre voix l'étonna : rauque, marmonnante, embarrassée, il s'empessa de poursuivre. « Je pense que cet homme est un mutant, il a une espèce de précognition... Il prétend connaître l'histoire à venir ; il m'a dit qu'un certain Saunders serait le prochain président du Conseil.

— Jamais entendu parler de lui, dit Pearson, indifférent.

— Cet homme m'a dit, poursuivit Cussick, que les dériveurs allaient bientôt se révéler comme étant des êtres vivants et non des vaisseaux. Et qu'on le sait déjà, en haut lieu. »

Une étrange expression traversa les traits rudes de Pearson. À son bureau, Kaminski s'arrêta soudain d'écrire. « Ah ? dit Pearson, faiblement.

— Il m'a dit, reprit Cussick, que les dériveurs allaient devenir le principal problème de l'année qui vient. La question n°1. »

Pearson et Kaminski ne dirent rien. Toute parole aurait été inutile ; Cussick pouvait lire sur leur visage. Il avait mis dans le mille. Il avait fait du bon travail.

Jones n'allait pas tarder à être connu.

CHAPITRE IV

Floyd Jones fut immédiatement placé sous surveillance. Cette mesure provisoire se prolongea sur une période de sept mois. En novembre 1995, le candidat affable et sans mystère du Parti Nationaliste, un parti extrémiste, se présenta aux élections générales et fut élu président du Conseil. Vingt-quatre heures après qu'Ernest T. Saunders eut prêté serment, Jones avait été discrètement arrêté.

Au cours des six derniers mois, Cussick avait presque tout perdu de sa rondeur d'adolescent. Son visage s'était affermi, ses traits avaient vieilli. Désormais, il réfléchissait plus et parlait moins. Et il avait acquis une certaine expérience en tant que membre des services secrets.

En juin 1995, il avait été affecté au Danemark. Là, il avait rencontré une jolie Danoise rondelette extrêmement indépendante, employée au département artistique d'un centre d'information du Goufédem. Nina Longstren était la fille d'un architecte influent, toute sa famille était riche, talentueuse et socialement importante. Même après qu'il l'eut officiellement épousée, Cussick continua de craindre un peu sa femme.

Les ordres du bureau de Baltimore lui parvinrent alors que Nina et lui étaient occupés à refaire leur petit appartement. Il lui fallut quelque temps pour trouver une occasion de mettre le sujet sur le tapis ; ils étaient en pleine peinture.

« Chérie, se décida-t-il à dire, il va falloir que nous fichions le camp d'ici. »

Tout d'abord Nina ne répondit pas. Elle était absorbée dans la contemplation d'un nuancier, les coudes appuyés sur la table du salon, les mains croisées sous le menton.

« Quoi ? » murmura-t-elle vaguement.

Le salon était tout entier plongé dans les affres de la création, des rouleaux, des brosses, des pots de peinture le jonchaient. Le

mobilier était recouvert de bâches de plastique maculées de peinture. Dans la cuisine et les chambres s'entassaient des caisses non encore déballées, meubles, ustensiles divers, vêtements, cadeaux de mariage encore enveloppés.

« Excuse-moi... Je ne t'écoutais pas... » Cussick alla jusqu'à elle et tira doucement sur le nuancier coincé sous ses coudes.

« Ordre des huiles, il faut que je rentre à Baltimore... Ils sont en train de préparer le procès de ce Jones. Je suis cité comme témoin.

— Je vois, dit faiblement Nina.

— Ça ne devrait pas prendre plus d'un jour ou deux. Tu n'as qu'à rester ici si tu préfères. » Il ne souhaitait pas particulièrement partir sans elle ; ils n'étaient mariés que depuis une semaine : professionnellement, il était en lune de miel. « Ils sont prêts à payer le voyage pour deux, Pearson y a pensé.

— Ça ne nous laisse guère de choix, non ? » demanda Nina, un peu abattue.

Elle se leva et entreprit de rassembler les nuanciers qui s'étaient étalés sur la table.

« Je crois que nous ferions mieux de reboucher tous les pots de peinture. »

Chagrine, elle se mit à verser de la térébenthine dans un pot métallique contenant des brosses souillées de peinture. Une traînée de peinture, d'un beau vert marin, lui barrait la joue gauche, due au geste dont elle avait rejeté en arrière sa longue chevelure blonde. Cussick prit un chiffon, l'humecta de térébenthine et nettoya soigneusement la tache.

« Merci, dit tristement Nina quand il eut terminé. Quand partons-nous ? Tout de suite ? »

Il consulta sa montre.

« Il vaudrait mieux que nous soyons à Baltimore ce soir ; ils ont déjà retardé le procès... Autrement dit il faudrait que nous prenions l'aéronef de vingt heures trente.

— Je vais prendre un bain, dit Nina, soumise. Et me changer. Tu devrais en faire autant. » Elle lui frotta le menton d'un air critique. « Et te raser.

— Tout ce que tu voudras, accorda-t-il.

— Tu vas mettre ton complet gris clair ?

— Non, je dois me mettre en brun. Je me permets de te rappeler qu'il s'agit de mon travail. Je suis de service pour les douze heures qui viennent.

— Cela signifie-t-il que nous devons nous montrer dignes et empesés ? »

Il rit.

« Bien sûr que non ! Mais cette histoire m'inquiète. »

Nina fronça le nez à son intention.

« Inquiète-toi si ça te chante mais ne compte pas sur moi pour en faire autant. J'ai d'autres soucis... Tu te rends compte que nous ne pourrons pas terminer l'appartement avant la semaine prochaine ?

— Nous pourrions engager un ou deux professionnels pour terminer ça.

— Oh ! non ! » répondit vivement Nina.

Elle disparut dans la salle de bain, ouvrit le robinet d'eau chaude de la baignoire puis revint. Se débarrassant de ses souliers d'un coup de pied, elle commença à se déshabiller.

« Nous le faisons nous-mêmes. Pas question d'introduire ici le premier chômeur venu ! Ce n'est pas un boulot, c'est... » Elle chercha le mot juste tout en passant son chandail par-dessus sa tête. « C'est... Notre vie ensemble.

— Tu sais, dit Cussick, sèchement, j'étais moi-même le premier chômeur venu jusqu'à ce que je trouve un poste à la Sécurité. Mais qu'il en soit comme tu voudras. J'aime peindre ; je suis d'accord pour n'importe laquelle des deux solutions.

— Tu ne devrais pas, dit Nina, critique. Bon dieu, j'arriverai bien à insuffler un peu de sensibilité artistique dans ton âme bourgeoise !

— Ne me dis pas ce que je *devrais* faire, c'est une infraction au Relativisme ! Tu fais tout ce que tu veux, mais tu n'as pas à me dire ce que *je dois* faire. »

Riant, Nina vint jusqu'à lui et l'entoura de ses bras.

« Ce que tu peux être pompeux ! Tu prends tout au sérieux, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

— Je ne sais pas, reconnut Cussick, les sourcils froncés. Qu'allons-nous bien pouvoir faire de nous tous ?

— Mais c'est que cette affaire t'inquiète vraiment ! » observa Nina.

Elle le dévisageait, ses yeux bleus soudain troublés et sérieux.

Cussick s'éloigna d'elle et entreprit de ramasser les vieux journaux qui jonchaient l'appartement. Nina s'était calmée et l'observait, dans son pantalon bariolé de taches de peinture, son nouveau soutien-gorge en nylon, pieds nus, ses longs cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules rondes.

« Tu ne peux rien me dire ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Si, bien sûr », répliqua Cussick. Fouillant la pile de journaux il en choisit un qu'il plia avant de le lui tendre. « Tu n'auras qu'à le lire dans ton bain. »

C'était un long article de première page.

UN PASTEUR ATTIRE LES FOULES

NOUVELLE PREUVE DE LA RENAISSANCE MONDIALE DES RELIGIONS

Nos concitoyens viennent en masse écouter un pasteur leur annoncer d'imminentes calamités. Il prédit en détail l'invasion de notre planète par des formes de vie étrangères.

En dessous, il y avait une photo de Jones, mais non plus assis sur une estrade de baraque foraine. C'était à présent un pasteur, portant un costume noir défraîchi, des souliers noirs, approximativement rasé, un pasteur itinérant qui parcourait la campagne en haranguant des foules de paysans. Nina y jeta un bref coup d'œil, lut quelques mots, regarda de nouveau la photographie puis, sans un mot, courut dans la salle de bain pour fermer l'eau. Elle ne lui rendit pas le journal et quand elle revint, dix minutes plus tard, le journal avait disparu.

« Qu'est-ce que tu en as fait ? » s'enquit Cussick dont la curiosité s'était éveillée. Il avait à peu près remis la pièce en ordre et entrepris de faire ses valises.

— Le journal ? » Son bain l'avait rendue toute rose, son corps exhalait encore un peu de vapeur ; elle fouillait la commode à la recherche d'une combinaison propre. « Je le lirai plus tard ; pour le moment il faut que je fasse mes valises.

— En fait, tu t'en moques, dit Cussick, irrité.

— De quoi ?

— De mon travail. Du système entier.

— Chéri, ce ne sont pas mes affaires. » Acerbe, elle ajouta : « Après tout, il s'agit de services *secrets*, non ? Je ne voudrais pas avoir l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Écoute », dit-il calmement. Marchant jusqu'à elle, il lui saisit le menton pour qu'elle le regarde dans les yeux. « Chérie, lui dit-il, tu savais ce que je faisais avant de m'épouser, ce n'est pas le moment de me le reprocher. »

Ils restèrent un instant face à face, comme pour un défi. Puis, d'un rapide mouvement de la main, Nina se saisit d'un atomiseur à parfum posé sur la commode, et lui en envoya une bouffée au visage.

« Va te laver et te raser, ordonna-t-elle. Et, pour l'amour du Ciel, mets une chemise propre, il y en a un plein tiroir ! Je veux que tu aies bonne allure pendant le voyage. Je ne veux pas avoir honte de toi. »

L'étendue bleue, uniforme, insipide de l'Atlantique s'étalait sous le vaisseau. Cussick, nerveux, scruta l'océan en fronçant les sourcils, puis il chercha à s'intéresser à l'écran de télévision encastré dans le dossier du siège, devant lui. À sa droite, du côté de la fenêtre, vêtue d'un tailleur coûteux, Nina s'absorbait dans la lecture du *Times* de Londres, grignotant délicatement des chocolats à la menthe.

Ressortant sa convocation d'un air sombre, Cussick se mit à étudier de nouveau les documents qui y étaient joints. Jones avait été arrêté à quatre heures trente du matin, au fin fond de l'Illinois, non loin d'une ville appelée Pinckneyville. Il n'avait opposé aucune résistance aux policiers qui l'arrachaient à la cabane de rondins décrite dans le rapport comme étant son « église ». Il était présentement détenu au principal centre de traitement de Baltimore. Le cas faisait probablement déjà l'objet

d'un dossier présenté par le procureur général du Goufédem ; la condamnation était acquise. Il faudrait une audience devant la Cour et le prononcé de la condamnation...

« Je me demande s'il se souviendra de moi », dit Cussick réfléchissant à haute voix.

Nina abaissa son exemplaire du *Times*.

« Quoi ? Je te demande pardon ? J'étais en train de lire le reportage sur ce vaisseau de reconnaissance qui a passé un mois et trois jours sur Neptune. Mon Dieu, ça doit être affreux, là-bas. Ces planètes glaciales, pas d'air, pas de lumière, rien que de la roche morte.

— Ces planètes ne nous sont d'aucune utilité, acquiesça Cussick avec humeur. Ces explorations ne servent qu'à dilapider l'argent des contribuables. »

Il reblia sa convocation et la rangea dans la poche de sa veste.

« De quoi a-t-il l'air ? demanda Nina. Est-ce le type dont tu m'as parlé ? Celui qui était diseur de bonne aventure ?

— C'est ça.

— Et ils ont fini par se décider à l'arrêter ?

— Ce n'est pas une affaire facile.

— Je croyais que les cartes étaient truquées ; je croyais que vous pouviez arrêter n'importe qui.

— En effet, mais ça ne nous intéresse pas. Nous n'en voulons qu'à ceux qui semblent dangereux. Crois-tu que j'irais arrêter la cousine de ton frère parce qu'elle répète à qui veut l'entendre que les quatuors de Beethoven sont la seule musique qui vaille la peine qu'on l'écoute ?

— Tu sais, dit Nina d'un air détaché, je n'ai rien retenu du tout du bouquin de Hoff. C'était au programme de l'école, bien sûr, texte imposé en sociologie. » Enjouée, elle termina : « On dirait que rien n'arrivera jamais à m'intéresser au Relativisme... Et me voilà mariée à un... » Elle jeta un regard circulaire et reprit : « Je ferais mieux de ne pas le dire, je suppose ; apparemment, je ne parviendrai jamais à m'habituer à ce côté vil et sournois de ton travail.

— C'est pour la bonne cause », dit Cussick.

Nina soupira.

« Si seulement tu pouvais faire autre chose ! Vendre des lacets de souliers, par exemple. Ou même des cartes postales pornos. Quelque chose dont tu pourrais être fier.

— Mais, j'en suis fier.

— Oh ! vraiment ?

— Je suis le préposé à la fourrière, j'attrape les chiens errants, dit Cussick tranquillement. Personne n'aime le préposé à la fourrière ; les gosses souhaitent que la foudre lui tombe dessus. Je suis le dentiste, le contrôleur des impôts, je suis n'importe lequel de ces types sinistres qui distribuent des petits papiers bleus sommant les gens à comparaître en justice. Je n'en avais pas conscience il y a sept mois ; aujourd'hui, je le sais.

— Mais tu es toujours dans les services secrets.

— Certes, et j'y resterai probablement jusqu'à la fin de mes jours. »

Nina hésita.

« Pourquoi ?

— Parce que de deux maux, il faut choisir le moindre, en l'occurrence, la Sécurité. Je dis « maux », mais, toi et moi, nous savons bien que le mal n'existe pas. Un verre de bière est mauvais à six heures du matin, une assiette de porridge répugnante à l'heure du dîner. Pour moi, le spectacle de démagogues envoyant des millions de gens à la mort, ravageant le monde avec leurs guerres saintes et leurs bains de sang, détruisant des nations entières pour établir telle ou telle « vérité » religieuse ou politique est... » Il haussa les épaules. « Obscène, crasseux. Le communisme, le fascisme, le sionisme, ce sont des opinions individuelles, totalitaires, imposées de force à des continents entiers. Et ça n'a rien à voir avec la sincérité des dirigeants, ou des adeptes. Qu'ils y croient vraiment ne fait que rendre les choses plus obscènes. Le fait qu'ils pourraient se tuer les uns et les autres, ou accepter de mourir pour des mots... » Il s'interrompit. « Tu as vu les équipes de reconstruction ; nous aurons de la chance si nous parvenons un jour à rebâtir.

— Mais la police secrète... Ça semble tellement brutal et... heu, *cynique*. »

Il hocha la tête.

« Je pense que le Relativisme est cynique ; en tous cas, il n'est pas idéaliste, c'est sûr. Il est le résultat des massacres, des souffrances, de la pauvreté, du labeur inutile et dégradant au nom de mots illusoires. Il est l'aboutissement de toutes les générations qui se sont usées à hurler des slogans, à défiler avec leurs fourches ou leurs fusils, à chanter des hymnes patriotiques, à psalmodier, à saluer des drapeaux.

— Mais vous, vous les jetez en prison. Ceux qui ne sont pas de votre avis... vous ne tolérez pas qu'ils ne soient pas de votre avis... Comme ce pasteur Jones.

— Jones a le droit de n'être pas de notre avis. Il a le droit de croire tout ce qu'il veut ; que la terre est plate, que Dieu est un oignon, que les enfants naissent dans des sacs en plastique. Il peut avoir toutes les opinions qu'il veut, mais dès qu'il commence à prétendre qu'il détient la Vérité Absolue...

— Vous le jetez en prison, dit Nina, pincée.

— Non, corrigea Cussick. Nous levons le bras et nous disons : « Prouve, ou tais-toi ! Apporte la preuve de ce que tu dis. Si tu dis que les Juifs sont à l'origine du mal, *prouve-le* ! Tu as le droit de le dire, si tu as les moyens de le prouver. Sinon, ouste ! En camp de travail ! »

— C'est... » Elle sourit imperceptiblement. « C'est un rude boulot.

— Tu peux le dire !

— Si tu me vois siroter du cyanure, reprit Nina, tu n'as pas le droit de m'en empêcher, de m'empêcher de m'empoisonner.

— Je peux te dire que ton flacon contient du cyanure, pas du jus d'orange.

— Et si je le savais déjà ?

— Bon dieu ! dit Cussick, alors, c'est tes oignons. Tu peux t'y baigner, tu peux le surgeler pour t'en faire un collier ! Tu es adulte.

— Tu... » Ses lèvres tremblaient. « Tu te moques de ce qui pourrait m'arriver ! Je peux avaler du poison, n'importe quoi, tu t'en fiches ! »

Cussick jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet ; l'aéronef avait déjà atteint le continent nord-américain, le voyage était pratiquement terminé.

« Bien sûr que non ! C'est pour ça que j'ai choisi ce métier. Je ne me fiche ni de toi, ni du reste de l'humanité. » Sombre, il ajouta : « Ça n'a d'ailleurs guère d'importance. Nous avons fait une gaffe avec Jones. Il se peut que ce soit la première fois que notre bluff ne marche pas.

— Pourquoi ?

— Nous lui disons : « Prouve ! Fais voir tes preuves ! » Et j'ai bien peur que ce salopard ne le fasse. »

Jones avait bien changé. Immobile sur le pas de la porte, Cussick ne prêta pas attention au groupe de policiers en uniforme et observa l'homme qui était assis sur la chaise, au milieu de la pièce.

À l'extérieur du bâtiment, les blindés de la police patrouillaient en grondant, suivis d'un régiment en armes. C'était comme si la présence de Jones avait déclenché une maladroite démonstration de forces. Mais l'homme lui-même n'y prêtait pas la moindre attention. Il était assis là, fumant une cigarette, le corps tendu, les yeux baissés. Sa position était très semblable à celle que Cussick lui avait vu occuper sur l'estrade.

Mais il avait vieilli. Les sept mois écoulés l'avaient changé, lui aussi. Sa barbe avait poussé ; son visage menaçant s'entourait de poils noirs et rudes qui lui conféraient une apparence ascétique, presque mystique. Ses yeux brillaient de fièvre. Il ne cessait de serrer et desserrer les mains, de passer sa langue sur ses lèvres sèches et de jeter des coups d'œil nerveux et méfiants autour de la pièce. Cussick songea soudain que, si ses prétentions à la précognition étaient fondées, s'il pouvait réellement voir un an à l'avance, alors il avait prévu cette scène le jour où Cussick l'avait rencontré.

Tout à coup, Jones l'avisa et leva les yeux. Leurs regards se croisèrent. Cussick se mit à transpirer ; il comprit que tout en lui parlant, ce jour-là, en empochant ses vingt dollars, Jones avait déjà vu cette scène. Il savait que Cussick rédigerait un rapport sur lui. Cela le glaça.

À l'évidence, Jones était donc présent volontairement.

Le directeur Pearson fit son entrée par une porte latérale, quelques feuillets à la main. Il alla droit à Cussick,

impressionnant dans son grand uniforme dont le casque et les bottes reluisaient.

« On s'est trompé sur toute la ligne, dit-il sans ambage. Nous étions là, posés sur nos fesses attendant de voir si le reste de son boniment se révélerait fondé. Et c'est bien le cas. C'est le cas. Alors, nous voilà coincés.

— J'aurais pu vous le dire, dit pensivement Cussick. En sept mois de surveillance, vous avez bien dû vous procurer des masses de prophéties.

— Bien sûr. Mais l'accusation ne reposait que sur le cas Saunders et sur l'histoire des dériveurs. Vous êtes au courant de la publication des documents officiels sur les dériveurs, bien sûr ?

— Ça m'est venu aux oreilles pendant ma lune de miel. Je n'y ai pas particulièrement prêté attention, vu les circonstances. »

Allumant sa pipe, Pearson reprit :

« Il faudrait acheter ce type, mais il dit n'être pas à vendre.

— C'est bien ça, donc, il n'y a pas de doute ? Ce n'est pas un simulateur.

— Non, pas un simulateur. Or, tout le foutu système repose sur une théorie qui *exige* qu'il soit un simulateur. Hoff n'avait pas prévu une chose pareille ; ce jeteur de sorts dit *la vérité*. » Prenant Cussick par le bras, il l'entraîna à travers la rangée de policiers. « Venez par là lui dire bonjour ; il vous reconnaîtra peut-être. »

Jones observa avec raideur les deux hommes qui s'approchaient de lui. Il reconnut Cussick ; son expression ne laissa aucun doute.

« Salut ! » dit Cussick.

Jones se mit lentement debout et lui fit face. Puis Jones tendit sa main.

« Comment ça va ?

— Bien, répliqua Jones sans s'engager.

— Vous saviez, le jour où je vous ai rencontré, vous saviez que j'étais dans la Polsec.

— Non, rétorqua Jones. Il se trouve en fait que non.

— Mais vous saviez que vous vous retrouveriez ici, insista Cussick, surpris. Vous aviez vu cette pièce, cette réunion.

— Je ne vous ai pas reconnu. Vous étiez très différent. Vous ne vous rendez pas compte à quel point vous avez pu changer au cours de ces sept mois. Tout ce que je savais c'est qu'à un moment ou un autre on prendrait contact avec moi. » Sa voix était tendue mais sans passion. Un muscle de sa joue battait. « Vous avez maigri... Mais ça n'a pas arrangé votre maintien de rester assis derrière un bureau.

— Et que faites-vous, maintenant ? demanda Cussick. Vous avez quitté la foire ?

— Je suis pasteur. Ministre de la Très Honorable Église de Dieu, dit Jones avec une intonation ironique.

— Vous êtes plutôt râpé, pour un pasteur. »

Jones haussa les épaules.

« Ça ne paie pas très bien. Pour le moment, je n'intéresse pas grand monde. » Il ajouta : « Mais ça va changer.

— Vous n'ignorez pas, bien sûr, intervint Pearson, que l'ensemble de cet entretien est enregistré. Tout ce que vous dites sera reproduit à votre procès.

— Quel procès ? lança Jones, non sans brutalité. Dans trois jours, vous allez me relâcher. » Son mince visage agité de tics, la voix faible et neutre, il poursuivit, pensif : « Désormais, vous allez raconter une petite histoire, une sorte de parabole. Je m'en vais vous la dire maintenant, écoutez-moi bien. Un Irlandais entend dire que les banques sont au bord de la faillite. Il se précipite à l'agence où il dépose son argent et demande à vider son compte jusqu'au dernier centime. « Parfaitement, monsieur, répond poliment le caissier, désirez-vous du liquide ou un chèque certifié ? » Et l'Irlandais réplique : « Ma foi, si vous l'avez, je n'en veux pas. Mais si vous ne l'avez pas, il me le faut immédiatement. »

Il se fit un silence plein de malaise. Pearson avait l'air perplexe ; il jeta un regard vers Cussick.

« Je vais raconter cela ? demanda-t-il, peu convaincu. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire, répondit Cussick, que personne ne trompe personne. »

Jones sourit en connaisseur à cette finesse.

« Dois-je en conclure, reprit Pearson dont le visage s'assombrit, que vous pensez que nous ne pouvons rien contre vous ? »

— Je ne *pense pas*, répliqua Jones avec insolence. Je n'ai pas besoin de penser, voilà tout le problème ! Voulez-vous mes prophéties en espèces, ou sous la forme d'un chèque certifié ? À vous de choisir. »

Ébahi, Pearson s'écarta.

« Je ne parviens pas à le comprendre, marmonna-t-il. Il est cinglé ; il a perdu l'esprit.

— Non », intervint l'instructeur politique Kaminski. Il s'était tenu non loin du groupe, écoutant de toutes ses oreilles. « Vous êtes étrange, Jones, dit-il à l'adresse du petit personnage osseux qui s'était levé nerveusement et se tenait debout, près de sa chaise. Voici ce que je n'arrive pas à comprendre : avec vos dons, pourquoi faisiez-vous l'imbécile dans cette fête foraine ? Pourquoi perdiez-vous votre temps ? »

La réponse de Jones les surprit tous. Sa candeur, son honnêteté absolue, les frappèrent de stupeur.

« Parce que j'ai peur, dit-il. Je ne sais pas quoi faire. Et le plus atroce c'est que... » Il déglutit à grand bruit. « Je n'ai pas le choix. »

CHAPITRE V

Dans le bureau de Kaminski, les quatre hommes étaient assis autour du bureau ; ils fumaient. Ils pouvaient entendre le bruit étouffé des véhicules de police en route pour une opération.

« Pour moi, dit Jones d'une voix rauque, tout cela est déjà *du passé* : en ce moment même, avec vous trois, dans ce bureau, pour moi, cela fait un an que ça s'est passé... Ce n'est pas comme si je voyais l'avenir ; c'est plutôt comme si j'avais toujours un pied dans le passé, je n'arrive pas à en sortir. Je retarde, je revis sans cesse une année après l'autre de ma vie. » Il frissonna. « Tout recommence deux fois, toujours. Tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que j'entends, tout ce que je ressens, il faudra que je le refasse une fois. » Il éleva la voix, son ton se fit aigu, angoissé. « Je vis deux fois la même vie !

— En d'autres termes, dit lentement Cussick, pour vous, l'avenir est statique. Le fait de le connaître ne vous permet pas de le modifier. »

Jones eut un rire glaçant.

« Le modifier ? Mais il est totalement fixe. Plus fixe, plus permanent que ce mur. » Il frappa furieusement le mur qui se trouvait derrière lui de sa main ouverte. « Vous croyez que je bénéficie d'une espèce de liberté. N'allez pas vous méprendre... Moins l'on en sait sur l'avenir, mieux on se porte. C'est une illusion bien agréable, on croit jouir du libre-arbitre.

— Et tel n'est pas votre cas.

— Non, accorda Jones, amèrement. Je refais péniblement et pas à pas mon chemin de l'année dernière. Et je ne peux sortir de mes traces. Cette conversation, je la connais par cœur. Rien de nouveau ne peut y entrer ; rien ne peut s'en échapper. »

Il y eut un silence, puis Pearson parla.

« Quand j'étais gosse, dit-il, réfléchissant à haute voix, j'avais l'habitude d'aller deux fois voir le même film. La deuxième fois,

cela me conférait un avantage sur les autres spectateurs... Ça me plaisait. J'aurais pu prononcer les répliques une fraction de seconde avant les acteurs, ça me donnait un sentiment de puissance.

— Bien sûr, approuva Jones, quand j'étais gosse, moi aussi ça me plaisait. Mais j'ai grandi, je veux vivre comme tout le monde, mener une vie ordinaire. Je n'ai rien demandé, je n'y suis pour rien.

— C'est un don précieux, dit Kaminski avec finesse. Comme le dit Pearson, quelqu'un qui peut vous révéler les dialogues une fraction de seconde avant les acteurs dispose d'un pouvoir réel. Il dépasse la foule d'une bonne tête.

— Ce dont je me souviens, reprit Pearson, c'est du mépris que j'éprouvais pour tous ces visages : passionnés, transportés, absorbés dans l'action ; tous ces imbéciles qui riaient, s'effrayaient, ouvraient des yeux ronds, soupiraient, qui y croyaient, qui se demandaient comment tout cela se terminerait. Et moi, je savais ; ça me dégoûtait, et c'est pourquoi il m'arrivait de crier les dialogues avant les comédiens.

Jones n'émit aucun commentaire. Songeur, il se tenait tassé sur sa chaise, les yeux rivés au plancher.

« Ça vous plairait, une bonne situation ? demanda Kaminski sèchement.

— Directeur de l'instruction politique des... instructeurs politiques.

— Non, merci.

— Vous pourriez être rudement utile, intervint Pearson. Vous pourriez aider à la reconstruction. Vous pourriez nous aider à nous unir et à unifier nos ressources. Vous pourriez profondément changer les choses. »

Jones lui adressa un regard exaspéré.

« Il y a une seule chose qui compte. Cette histoire de reconstruction... » Il eut un geste d'impatience de sa main maigre et osseuse. « Vous perdez votre temps ! Il n'y a que les dériveurs qui comptent.

— Pourquoi ? demanda Cussick.

— Parce qu'il y a l'univers tout entier ! Vous perdez tout votre temps à la reconstruction de cette planète-ci – mais bon dieu,

nous pourrions avoir un million de planètes ! Des planètes neuves, intactes. Des systèmes entiers. Des ressources infinies... Et vous, vous restez là à essayer de refondre vos vieux métaux ! Comme des rats, comme des avares couvrant et tripotant leur tas minable ! » Dégoûté, il se détourna. « Surpopulation, malnutrition – un seul monde habitable de plus suffirait à résoudre tous ces problèmes.

— Mars, par exemple ? demanda doucement Cussick. Ou Vénus ? Des mondes morts, vides, hostiles.

— Je ne parle pas de ces mondes-là.

— Desquels parlez-vous alors ? Nos engins d'exploration fouillent l'ensemble du système solaire. Indiquez-nous donc une de ces terres promises !

— Pas ici. » D'un geste de colère, Jones écartait le système solaire. « Non, plus loin... Le Centaure, Sirius, n'importe lequel de ces autres systèmes.

— Les conditions y sont-elles forcément meilleures ?

— La colonisation d'un système par un autre est possible, répondit Jones. Pourquoi pensez-vous donc que les dériveurs sont ici ! C'est une évidence – ils s'installent, comme des colons. Ils font ce que nous devrions faire. Ils cherchent des planètes habitables. Ils ont peut-être parcouru des millions d'années-lumière pour venir jusqu'ici.

— Ce n'est pas une réponse satisfaisante, accusa Kaminski.

— Elle me satisfait, moi, en tout cas, répliqua Jones.

— Je sais, approuva Kaminski. C'est bien ce qui m'inquiète. » Emporté par la curiosité, Pearson demanda :

« Est-ce que vous savez quoi que ce soit d'autre, à propos des dériveurs ? Qu'est-ce qui va se passer, l'année prochaine ? »

Une sombre passion se peignit sur les traits de Jones, ses yeux s'allumèrent.

« C'est pour cela que je suis pasteur », dit-il d'une voix brusque, heurtée.

Les trois hommes des services secrets attendirent, mais ce fut tout. Pour Jones, *dériveurs* était un mot clef ; visiblement, le mot déclenchait en lui quelque chose de fondamental, d'irrépressible. Quelque chose qui tordait son visage lugubre. Le cœur d'une ferveur ardente qui remontait à la surface.

« Vous ne les aimez pas beaucoup, fit remarquer Cussick.

— Les aimer ? » Jones semblait sur le point d'exploser. « Les dériveurs ? Une forme de vie étrangère à notre monde, venue ici pour nous coloniser ! » Sa voix s'éleva jusqu'à une espèce de miaulement rauque et aigu à la fois, hystérique. « Vous ne voyez donc pas ce qui est en train de se produire sous vos yeux ? Combien de temps encore pensez-vous qu'ils nous laisseront tranquilles ? Huit mondes morts – rien que de la roche. Et la Terre, *la seule* qui *puisse être utile*. Êtes-vous aveugles ? Ils s'apprêtent à nous attaquer. Ils utilisent Mars et Vénus comme bases de départ. C'est la Terre qui les intéresse ! Personne ne voudrait de ces planètes mortes !

— Peut-être qu'ils en veulent, eux, suggéra Pearson, gêné. Comme vous l'avez dit, ils représentent une forme de vie différente, étrangère. Pour eux, peut-être que la Terre n'est rien. Il leur faut peut-être des conditions de vie entièrement différentes des nôtres. »

Vrillant son regard dans celui de Jones, Kaminski renchérit :

« Chaque forme de vie a des besoins qui lui sont propres... ce qui nous apparaît comme des planètes mortes se présente peut-être comme de riantes et fertiles vallées à d'autres. Ne croyez-vous pas ?

— La Terre est l'unique planète fertile, répéta Jones avec une conviction absolue. Ils veulent la Terre, c'est pour cela qu'ils sont ici. »

Silence.

C'était bien cela. Il était là, le spectre terrifiant que tous redoutaient. C'était précisément ce qu'ils étaient censés détruire ; ce pour la capture de quoi on les avait formés – et ils étaient censés l'attraper avant qu'il ne soit trop tard. Il se dressait devant eux, ou plutôt il était assis devant eux. Car Jones s'était rassis et il fumait avec des gestes saccadés, son mince visage tordu, une veine sombre battant à son front. Derrière ses lunettes, ses yeux d'abord brillants de colère avaient fini par s'éteindre, comme embrumés par la passion. Les cheveux emmêlés, la barbe noire en broussaille, les bras trop longs, les jambes grêles... un homme doté d'un pouvoir infini. Habité

d'une haine infinie. « Vous les haïssez vraiment », dit Cussick étonné.

Jones hocha la tête en silence.

« Mais vous ignorez tout d'eux, non ?

— Ils sont ici, rétorqua Jones d'un ton cassant. Ils sont tout autour de nous. Ils nous encerclent ; ils nous enferment. Vous ne comprenez donc pas leur plan ? Ils arrivent à travers l'espace, depuis des siècles et des siècles... réalisant progressivement leur programme, d'abord sur Pluton, puis sur Mercure, toujours plus près. Plus près du but, installant des bases de départ pour leur attaque.

— Attaque ? » Astucieusement, Kaminski avait repris le mot doucement. « Vous le savez ? Vous en avez la preuve ? Ou s'agit-il d'une simple supposition ?

— Dans six mois à compter d'aujourd'hui, déclara Jones d'une voix aiguë et métallique, le premier dériveur atterrira sur la Terre.

— Nos sondes se sont posées sur toutes les planètes, fit remarquer Kaminski qui avait perdu de son assurance, cela signifie-t-il que nous les envahissons ?

— Nous y allons, rétorqua Jones, parce que ces planètes nous appartiennent. Nous les inspectons. » Levant les yeux, il poursuivit : « Et c'est précisément ce que font les dériveurs. Ils inspectent la Terre. En ce moment même, ils nous inspectent. Vous ne sentez donc pas leurs yeux sur vous ? Des yeux abjects, répugnants, *étrangers*, des yeux d'insectes... »

Horrifié, Cussick déclara : « Il est fou...

— Vous pouvez *voir* ça ? pressa Kaminski.

— Je le sais.

— Mais est-ce que vous le voyez ? Est-ce que vous voyez une invasion ? Des destructions ? Des dériveurs prenant le contrôle de la Terre ?

— D'ici un an, affirma Jones, les dériveurs atterriront partout. Chaque jour de la semaine. Dix ici, vingt là. Des hordes entières. Tous identiques. Des hordes d'êtres étrangers, répugnants, sans âme. »

Avec effort, Pearson parvint à dire :

« Assis à côté de nous dans l'autobus, je suppose ? Nous demandant la main de nos filles, c'est bien ça ? »

Jones avait prévu cette réplique ironique ; avant même que Pearson n'eût parlé, son visage vira au blanc crayeux et il agrippa convulsivement les bras de son fauteuil. Luttant pour reprendre le contrôle de lui-même, il parvint à articuler, entre ses dents.

« Mais les gens ne vont pas supporter ça, mon cher ami. Je le vois. Il y aura des réactions. Ces dériveurs sont bien secs, ils brûlent facilement. Il y aura pas mal de nettoyage à faire. »

Kaminski poussa un juron furieux mais étouffé.

« Laissez-moi sortir d'ici, commença-t-il par dire, à l'adresse de personne en particulier. Je ne peux pas en supporter plus !

— Du calme, dit Pearson sèchement.

— C'est plus que je n'en puis supporter ! » Kaminski tournait en rond, comme un lion en cage. « Nous n'y pouvons rien ! Nous ne pouvons rien contre lui – il voit vraiment ce qu'il dit voir. Nous ne pouvons rien contre lui... *et il le sait.* »

La nuit venait de tomber. Cussick et Pearson étaient encore ensemble dans le corridor sombre du dernier étage du quartier général de la police. À quelques pas, une estafette attendait, impassible sous son casque d'acier.

« Eh bien », entama Pearson. Il frissonna. « Il fait froid dans ce fichu corridor. Pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas dîner chez moi avec votre femme ? On pourra parler tranquillement, discuter.

— Merci, ça me ferait plaisir. Vous n'avez pas fait la connaissance de Nina.

— Vous étiez en congé, si j'ai bien compris. Lune de miel ?

— Plus ou moins. Nous avons dégoté un gentil petit appartement à Copenhague... Nous étions en train de le peindre.

— Comment vous êtes-vous débrouillés ?

— Les parents de Nina ont poussé à la roue.

— Votre épouse ne travaille pas pour la Sécurité ?

— Non. Elle fait dans l'art et l'idéalisme !

— Et que pense-t-elle du fait que vous êtes flic ?

— Ça ne lui plaît pas beaucoup. Elle se demande si c'est bien nécessaire. La nouvelle tyrannie. » Ironiquement, Cussick ajouta : « Après tout, les absolutistes sont en voie de disparition... encore quelques années et...

— Croyez-vous qu'Hitler fut une espèce de devin ? coupa soudain Pearson.

— Oui, je le crois. Pas aussi précis que Jones, bien sûr. Des rêves, des pressentiments, des intuitions... L'avenir était fixe pour lui aussi. Et il a fait des paris à long terme. J'imagine que Jones ne va pas tarder à en faire aussi. Maintenant qu'il commence à comprendre ce qu'il fait ici-bas. »

Pearson tenait une chemise plate à la main. Il la tapota du doigt, rêveur.

« Vous savez l'idée qui m'est venue ? Une idée dingue : j'allais descendre dans la pièce où on le garde, lui tirer une balle dans la gorge. Le réduire en miettes ! Et puis j'ai réfléchi.

— On ne peut pas le tuer, dit Cussick.

— Bien sûr que si, mais pas par surprise. Tuer Jones, ça voudrait dire l'enfermer dans une pièce sans issue. Il a un an d'avance sur nous. Il mourra, il est mortel. Hitler est mort, en fin de compte. Mais, auparavant, il avait échappé à une quantité de balles, de poisons, de bombes... Il faudra l'enfermer complètement, pour y parvenir... Une pièce sans issue. Il suffit de le regarder pour savoir que, pour l'instant, il y a une issue. »

Il appela l'estafette.

« À remettre en main propre. Vous savez où. Bureau 45 A. Là où ils gardent ce type maigre et sec comme un clou. »

L'estafette salua, prit la chemise et s'en fut rapidement.

« Vous pensez qu'il croit tout ce qu'il dit, demanda Pearson, à propos des dériveurs ?

— Nous ne le saurons jamais. Il tient la grosse affaire. Naturellement, ils vont finir par atterrir ici, ils se propulsent au hasard, non ?

— En fait, précisa Pearson, il y en a déjà un qui a atterri.

— Vivant ?

— Mort. Le service de la recherche est en tram de l'examiner. Apparemment, le secret sera gardé, jusqu'à l'arrivée du prochain.

— Qu'est-ce qu'ils ont découvert ?

— Pas mal de choses. C'est un gigantesque organisme unicellulaire, qui semble utiliser l'espace comme milieu de culture. Il se déplace effectivement en dérivant. C'est absolument inoffensif. Une amibe de six mètres de large, entourée d'une membrane épaisse qui la protège contre le froid. Il ne s'agit pas d'une invasion sinistre et malintentionnée, ces pauvres trucs vont à la dérive, sans aucun plan, aucune volonté.

— Comment se nourrissent-ils ?

— Ils ne se nourrissent pas. Ils finissent par mourir. Ils ne contiennent aucune vacuole digestive, ils n'ont pas de bouche, pas d'orifice excréteur, pas d'appareil reproducteur. Ce sont des êtres incomplets.

— Bizarre.

— Selon toute apparence, nous en avons rencontré un essaim. Ils ont bel et bien commencé de s'abattre. Ils vont tomber çà et là, parfois éclater, parfois se jeter contre des véhicules, s'aplatir dans les champs. Il y en a qui pourriront dans les lacs et les cours d'eau, une véritable infection. D'autres mourront rôtis par le soleil... C'est la chaleur qui a tué celui-là, elle en a fait une espèce de pomme-chip géante. Et tout ça, ça occupera les gens.

— Surtout quand Jones s'y sera mis.

— Si ce n'était pas Jones, ce serait quelqu'un d'autre. Mais Jones possède ce don, cet avantage... Il est le maître du jeu.

— Cette chemise, c'était sa levée d'écrou, non ?

— Tout juste, répondit Pearson. Il est libre. Jusqu'à ce que nous ayons réussi à inventer une nouvelle loi, il est libre. De faire ce qui lui plaira. »

CHAPITRE VI

Dans la minuscule cellule blanche, étincelante, monacale, du quartier général de la police, Jones était occupé à se gargariser avec la Lotion Spéciale du Docteur Sherrif. C'était une lotion amère et peu agréable. Il la faisait rouler d'une joue à l'autre puis la conservait quelques instants dans la partie supérieure de sa trachée avant de la recracher dans la cuvette de porcelaine.

Sans un mot, les deux policiers en uniforme, chacun à un bout de la pièce, le regardaient faire. Jones ne leur accordait pas la moindre attention ; il se coiffa avec grand soin en se regardant dans le miroir qui surmontait la cuvette. Ensuite, il se frotta les dents d'un revers du pouce. Il fallait qu'il fût en forme ; dans une heure il allait se trouver mêlé à des affaires importantes.

Il chercha un instant à se souvenir de ce qui allait se passer dans l'avenir immédiat. Sa levée d'écrou n'allait pas tarder – du moins le pensait-il. Ça faisait bien longtemps, maintenant, une année entière, et les détails se brouillaient. Il se souvenait vaguement d'un flic faisant son entrée, porteur d'un document ou d'un autre... C'était ça, c'était la levée d'écrou. Après ça, il y avait un discours.

Le discours était encore gravé dans son esprit ; il ne l'avait pas oublié. L'ennui le reprit, quand il y réfléchit. Répéter les mêmes mots, les mêmes gestes. Toute une routine mécanique... Événements rassis, desséchés, poussiéreux, recouverts de la couverture grisâtre, écrasante, du temps.

Et pendant ce temps, la vague de la vie continuait à déferler.

Ses yeux étaient dans le présent et son corps dans le passé. Alors même qu'il se tenait là, absorbé dans l'examen de ses vêtements misérables, lissant sa chevelure, massant ses gencives ; alors même qu'il se tenait dans cette cellule aseptisée du quartier général de la police, ses sens ne pouvaient se

détacher d'une autre scène. Un monde qui dansait encore de vitalité, un monde qui n'avait pas eu le temps de s'user. C'est que l'année prochaine avait été riche en événements. Et tandis qu'il grattait pensivement son menton barbu, arrachant la croûte d'un bouton, la vague découvrait de nouveaux moments, de nouveaux événements, de nouvelles émotions.

La vague de l'avenir roulait dans ses plis d'incroyables coquillages pour les livrer à son examen.

Impatient, il gagna la porte de la cellule et regarda à l'extérieur. Voilà ce qu'il haïssait ; voilà ce qui était détestable : le flot de mélasse du temps dont rien ne pouvait accélérer l'écoulement et qui avançait péniblement d'un pas lourd. Rien ne pouvait l'accélérer : c'était quelque chose de monstrueux et de sourd. Il avait déjà vécu l'année suivante ; il en était sorti complètement épuisé. Mais celle-ci allait tout de même voir le jour. Que cela lui plaise ou non – et cela ne lui plaisait pas. Il faudrait qu'il en revive chaque instant, que son corps refasse l'expérience de ce que son esprit connaissait depuis longtemps.

Voilà ce qui s'était produit tout au long de sa vie. Ce décalage avait toujours existé. Jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de neuf ans, il s'était imaginé que tous les êtres humains étaient soumis à cette duplication de tous les instants de leur vie consciente. À neuf ans, il avait vécu dix-huit années ; il était épuisé, dégoûté et fataliste. À neuf ans et demi, il découvrit qu'il était le seul individu à porter cette croix. Dès lors, sa résignation fit place à une impatience rageuse.

Il était né dans le Colorado, le 11 août 1977. La guerre se poursuivait mais elle ne se déroulait plus dans le Middle West américain. Elle n'avait jamais atteint Greeley, où il était né. Il n'est pas de guerre qui touche l'ensemble des villes, l'ensemble des êtres humains. La ferme que cultivait sa famille vivait à peu près comme d'habitude. Unité économique autonome, elle poursuivait sa vie routinière, stagnante, ignorante et indifférente à la crise qui agitait l'humanité.

Ses premiers souvenirs étaient étranges. Par la suite, il avait tenté de les démêler. Un fœtus languide avait reçu les impressions d'un monde à venir. Recroquevillé dans le ventre de sa mère, une fantasmagorie incompréhensible et

brillamment éclairée avait tournoyé autour de lui. Il était, simultanément, allongé sous le tiède soleil de l'automne du Colorado et en train de rêver tranquillement dans la poche humide et obscure qui subvenait à tous ses besoins. Avant d'être conçu, il avait connu la terreur de la naissance. Avant que l'embryon ait atteint un mois, le traumatisme était déjà loin dans son passé. Sa naissance réelle n'eut guère d'importance pour lui ; suspendu, ruisselant, au poing de l'accoucheur, il connaissait déjà le monde depuis un an.

On se demanda pourquoi le nouveau-né ne pleurait pas. Et pourquoi il apprenait si vite.

À un moment, il s'était posé des questions : quel avait été l'instant véritable de son origine ? En quel point du temps avait-il effectivement commencé d'exister ? Flottant dans la matrice, il était déjà vivant, de toute évidence, et conscient. Mais le premier souvenir, qui, ou quoi, l'avait eu ? Un an avant sa naissance, il ne formait pas encore une unité, pas même un zygote ; les éléments qui le composaient ne s'étaient pas encore réunis. Et lorsque l'œuf fécondé avait commencé de se diviser, le mur de sa conscience avait déjà reculé bien au-delà de sa naissance, trois mois dans l'automne poussiéreux et ensoleillé du Colorado.

C'était un mystère. Il avait fini par cesser d'y songer.

Au cours des premières années de son enfance, il avait accepté cette double existence, apprenant à intégrer deux continuums distincts. Cela n'avait pas été facile. Pendant deux mois, il s'était heurté aux portes, au mobilier, aux murs. Un an à l'avance, il avait tendu la main vers sa première cuillerée de bouillie, refusant d'un air chagrin un téton depuis longtemps oublié. La confusion avait failli le faire mourir de faim.

Il avait fallu le nourrir de force ; l'empêcher de quitter par erreur cette existence. Tout naturellement, on l'avait supposé simple d'esprit. Un bébé qui cherchait à tâtons des objets invisibles, qui tentait désespérément de passer les mains à travers les parois de son berceau...

Mais à quatre mois il connaissait des mots complets et les prononçait.

Des scènes de son enfance, renforcées du fait qu'elles s'étaient, pour lui, produites deux fois, ne s'étaient jamais effacées de son esprit. L'une d'entre elles revenait à la surface, dans cette cellule blanche aseptisée du quartier général de la police où il attendait impatiemment sa levée d'écrou. Quand il eut atteint neuf ans et six mois, la première bombe à l'hydrogène était tombée. Pas la première de la guerre, bien sûr : des douzaines étaient tombées sur le monde. Mais celle-ci avait été la première à percer le réseau complexe de défenses qui gardait le cœur de l'Amérique, des Montagnes Rocheuses au Mississippi. La bombe avait explosé à cent cinquante kilomètres de Greeley. Des cendres et des particules radioactives emportées par le vent avaient dérivé impitoyablement au-dessus des campagnes, décimant le bétail et faisant dépérir les récoltes. De la zone mortelle, des camions et des voitures emportèrent péniblement les malades et les blessés. Des équipes de reconstruction gagnèrent les lieux pour mesurer l'étendue – considérable – des dégâts. Et pour isoler totalement la plaie titanesque, jusqu'à ce qu'elle ait fini d'exhaler les poissons qu'elle contenait...

Sur le chemin de terre qui passait devant la ferme des Jones s'étirait un convoi apparemment interminable de véhicules de fortune se dirigeant vers les lazarets et les hôpitaux qu'on avait organisés tout autour de Denver. En sens inverse, on voyait s'écouler un flot de secours destinés aux survivants de la catastrophe qui étaient restés dans la zone critique. Tout cela l'avait fasciné. Du matin au soir, le flot de camions, d'automobiles, d'ambulances ne s'interrompait jamais. Sans compter les piétons, les cyclistes, les chiens, le bétail, les poulets – toute une foule bigarrée et sonore. Un grondement lointain qui le fit se précipiter dans la maison en proie à la plus vive excitation.

« Qu'est-ce que c'est ? » hurla-t-il tout en menant une ronde endiablée autour de sa mère.

Mme Edna Jones s'immobilisa près de sa lessiveuse, son visage gris tout ridé de fatigue et d'ennui. Rejetant en arrière ses cheveux sales, elle jeta à l'enfant un regard irrité.

« Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Les autos, hurla-t-il, courant à la fenêtre le doigt tendu. Tu les vois ! Qui c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Dehors, il n'y avait rien. Rien pour elle, en tout cas. Elle ne pouvait voir ce que voyait le garçonnet.

Courant à l'extérieur, il s'absorba dans la contemplation de la longue file qui s'étirait jusqu'à l'horizon où elle se découpait dans le soleil couchant. Ils ne cessaient d'avancer, encore et encore. Mais où allaient-ils ? Que leur était-il arrivé ? Il courut jusqu'aux limites de la ferme, aussi loin qu'il en avait le droit. Jusqu'aux fils de fer barbelés rouillés qui s'emmêlaient pour lui barrer la route. Il parvenait presque à distinguer les visages des fuyards. À apercevoir les expressions de souffrance. Si seulement il avait pu s'approcher...

Ce fut le moment de son éveil. Seul, il voyait cette procession de fin du monde. Pour tous les autres, y compris pour les processionnaires eux-mêmes, il n'y avait encore rien à voir. Il reconnut un visage : celui de la vieille Mme Lizzner, de Denver. Elle était là. Des visages qu'il connaissait, des gens qu'il avait vus à l'église. Ce n'étaient pas des inconnus, mais des voisins, des gens du coin. C'était le monde, *son monde*, le petit monde étroit, étriqué du Middle West rural.

Le lendemain, Mme Lizzner vint jusqu'à la ferme dans sa vieille Oldsmobile pour passer l'après-midi avec sa maman.

« Vous avez vu, lui cria-t-il, vous avez vu ? »

Elle n'avait rien vu. Et pourtant elle en faisait partie.

Il n'y avait donc aucun doute ; inutile de pousser les choses plus loin.

La compréhension véritable lui vint dans sa dixième année. À ce moment-là, la bombe était tombée ; Mme Lizzner était morte et la région avait été effectivement dévastée. Face à un tel cataclysme, unique en son genre, sans précédent et qui ne s'était jamais reproduit depuis, l'erreur n'était pas possible. Ce que lui seul avait vu un an auparavant, avait désormais englouti tout le monde. Le lien entre la vague et ce que vivaient ses semblables était parfaitement clair. Il n'en parla bien sûr à personne. Dès qu'il eût compris, il ne tenta plus jamais de communiquer.

Il n'y avait plus de retour en arrière possible. Se sachant différent, il ne pouvait renouer avec les activités dénuées de sens de la ferme. La monotonie de la vie paysanne était double, pour lui. C'était un trop lourd fardeau. À quinze ans, maigre, osseux, boudeur, il avait réuni son pécule (quelque deux cents dollars suivant le cours de l'inflation en Occident) et il était parti.

Il découvrit Denver, qui se remettait à grand-peine de l'explosion. Il s'y attendait, bien sûr, comme à tout le reste. À quatorze ans, l'année précédente, il avait prévu ce voyage. Pour la seconde fois, mais « pour de bon », il examina l'immense cratère que la bombe avait creusé, imagina les milliers d'êtres qui avaient été réduits en cendres en un clin d'œil. Il prit un autocar qui quittait le Colorado ; trois jours plus tard, il visitait les ruines de Pittsburg.

Là, les activités industrielles de base se poursuivaient : les laminoirs et les hauts fourneaux souterrains grondaient. Mais Jones s'en moquait. Il poursuivit son voyage à pied, quittant l'immense tas de ferrailles tordues qui avaient constitué autrefois la plus grande concentration industrielle de l'univers. La loi martiale avait été instaurée, comme il l'avait prévu ; il fut ramassé par une patrouille.

Il avait quinze ans et trois mois. Les autorités compétentes l'interrogèrent, prirent ses empreintes digitales et l'assignèrent à un régiment de travail. Il n'en fut pas surpris, mais son angoisse demeura. Furieux et désespéré, il transporta pendant des mois des poignées de cailloux. C'était ainsi que ses compagnons de travail et lui essayaient de nettoyer les ruines, par les moyens les plus primitifs. Vers la fin de l'année des machines arrivèrent sur les lieux, et les travailleurs manuels furent démobilisés. Il avait vieilli, forcé, et avait acquis pas mal d'expérience. On lui donna un fusil et on l'expédia au front. C'est alors que la guerre se termina.

Il avait prévu cette issue. Abandonnant son unité, il échangea son fusil contre un bon repas et détruisit son uniforme. Le lendemain, il parcourait de nouveau les autoroutes, comme il avait commencé : à pied, vêtu d'un jean et d'un sweat-shirt en lambeaux, un balluchon sur l'épaule, errant parmi les gravats

qu'avait laissés la guerre, le chaos désolé qu'était le nouveau monde.

Depuis près de dix-sept ans, sa double existence avait été sans but. Elle lui avait pesé comme un fardeau, un grand poids mort. L'idée même d'en tirer profit lui avait fait défaut. C'était la croix qu'il lui fallait porter, rien de plus. La vie était pénible ; la sienne l'était deux fois plus. Quel avantage y avait-il à savoir que les malheurs de l'année suivante étaient inévitables ? Si Mme Lizzner avait pu voir ses restes agonisants voiturés le long du chemin, s'en serait-elle mieux trouvée ?

Il fallait que quelqu'un lui enseigne l'utilisation de son don, lui montre comment l'exploiter.

Cette personne fut un gros représentant suant et soufflant dans une chemise à rayures roses et un pantalon en dacron jaune citron, au volant d'une vieille Buick cabossée. À l'arrière de l'auto s'entassaient en piles croulantes d'étroites boîtes marron. Le dos voûté par la fatigue, Jones se traînait sur le bas-côté poussiéreux de la route lorsque la Buick s'arrêta à sa hauteur, dans un crissement de pneus accompagné de jets de vapeur. Il y était monté l'année dernière, aussi leva-t-il à peine les yeux. Traînant son sac, il s'installa tranquillement à côté du conducteur.

« T'as pas l'air très reconnaissant, marmonna Hyndshaw en remettant son moteur en marche. Tu préfères descendre, fiston ? »

Jones se rencogna contre les coussins usés et se reposa. Il savait ce qui allait suivre. Hyndshaw ne lui dirait pas de descendre, Hyndshaw allait lui parler, Hyndshaw aimait parler. Et cette conversation recèlerait quelque chose de fort important pour le jeune homme.

« Où vas-tu ? » s'enquit le curieux Hyndshaw, un reste de cigare humide s'agitant entre ses lèvres.

Ses doigts caressaient délicatement la direction assistée. Ses petits yeux rusés disparaissaient dans des plis de graisse. Le plastron de sa chemise était taché de bière. C'était un bougre plein d'entrain et de vices, débraillé, sentant la sueur et les années de vagabondage. Mais il rêvait aussi d'être un grand escroc.

« Nulle part », répondit Jones sans se départir de l'indifférence lugubre qui lui était coutumière.

Cette question l'avait déjà ennuyé douze mois auparavant.

« Tu vas forcément quelque part », insista Hyndshaw.

C'est alors que survint l'événement. Les mots et les actions qui avaient autrefois fait leur apparition sur la crête de la vague déferlante s'étaient désormais fixés, immuables pour l'éternité. Un an auparavant, le jeune garçon s'était vu, épuisé, prononcer sans y réfléchir une remarque brusque. Le temps qui s'était écoulé depuis lui avait permis de cueillir les fruits de cette provocation.

« Ne me dites pas où je vais, répliqua-t-il, je sais fort bien où vous allez, vous !

— Où ça ? » demanda Hyndshaw qui sentait la moutarde lui monter au nez.

Il comptait se rendre dans un bordel voisin, assez mal vu des autorités militaires qui contrôlaient encore la région.

Jones le lui dit.

« Qu'est-ce que tu en sais ? demanda brusquement Hyndshaw, d'une voix altérée, interrompant le compte rendu détaillé que Jones avait entrepris de lui donner de ses activités à venir.

— Bougre de petit salopard mal embouché ! » Blanc de peur, il hurla : « T'es médium, ou quoi ?

— Non, répliqua Jones, mais je vous accompagne, j'y vais avec vous. »

Pour le coup, Hyndshaw fut définitivement calmé. Il garda le silence ; accroché au volant, il fouillait des yeux la route endommagée. Ça et là, de part et d'autre de la route, se dressait la carcasse d'une maison abandonnée. La région avait dû être évacuée de force après que l'ennemi eut réussi à y déverser des bombes bactériologiques. Les habitants étaient encore en camp de travail, occupés à la reconstruction de régions plus vitales : la production industrielle et agricole avait priorité.

Hyndshaw avait peur mais, en même temps, sa nature avide et intéressée avait été mise en éveil. C'était un opportuniste né. Dieu seul savait ce sur quoi il venait de tomber ; il décida d'y aller doucement :

« Tu sais ce que j'ai là ? demanda-t-il en indiquant les boîtes de carton. Je te le donne en mille. »

L'idée même de « deviner » était incompréhensible pour Jones.

« Ce sont des ceintures magnétiques, répondit Jones. Cinquante dollars l'unité, quarante dollars par lot de dix ou plus. Protection garantie contre la radioactivité et les armes bactériologiques. Satisfait ou remboursé. »

Hyndshaw passa nerveusement sa langue sur ses lèvres sèches avant de demander :

« Est-ce que je t'ai déjà rencontré ? Je t'en ai déjà parlé, dans la région de Chicago, c'est ça ?

— Vous allez essayer de m'en vendre une, quand nous arrêterons pour faire de l'eau. »

Hyndshaw ne comptait pas s'arrêter pour faire de l'eau. Il était en retard.

« De l'eau, marmonna-t-il. Pourquoi de l'eau ? Quelqu'un a soif ?

— Le radiateur fuit.

— Comment le sais-tu ?

— Dans quinze minutes... » Jones réfléchit, il avait oublié le temps exact qui s'écoulerait. « Dans une demi-heure environ, le voyant de température d'eau va s'allumer et il faudra que vous vous arrêtiez. Vous trouverez de l'eau dans un puits abandonné.

— Tu sais tout ça ?

— Bien sûr, que je sais « tout ça ». » Il arracha avec colère un lambeau du tissu usé qui recouvrait les sièges. « Est-ce que je le dirais si je ne le savais pas ? »

Hyndshaw ne dit rien. Il conduisit en silence jusqu'à ce que, quelque vingt minutes plus tard, le voyant de température d'eau s'allume. Il se rangea vivement sur le bas-côté.

On n'entendait que le chuintement misérable du radiateur vide. Quelques volutes de vapeur d'huile sortaient des fentes d'aération du capot.

« Ma foi, bredouilla Hyndshaw, secoué, nous ferions mieux de nous mettre à chercher. Où disais-tu que se trouvait ce puits ? »

Jones trouva évidemment le puits sans la moindre difficulté. Il était à moitié enfoui sous un tas de pierres, de briques et d'ardoises qui avaient autrefois composé une grange. Ils descendirent le seau rouillé. Dix minutes plus tard, Hyndshaw était occupé à décapsuler des bouteilles de bière tiède, faisant l'article pour une de ses ceintures magnétiques.

Tout en débitant son boniment, il laissait son esprit battre la campagne. C'était quelque chose ! Il avait entendu parler de mutants ; il en avait vu de ses propres yeux. C'étaient des monstres hideux, pour la plupart, des horreurs difformes que les autorités s'employaient à détruire systématiquement. Mais là, c'était autre chose, bien plus qu'une simple bizarrerie ! Pouvoir éliminer tout élément de surprise, savoir avec certitude...

C'était ce qui faisait de Hyndshaw un bon vendeur. Il avait de l'intuition, il savait deviner... Mais il pouvait se tromper, mésestimer tel élément d'une situation. Rien de tel avec le gosse qui se tenait à ses côtés. Et ils le savaient tous les deux ; Hyndshaw était impressionné, fasciné ; Jones avait du mépris. Hyndshaw s'interrompt soudain pour demander :

« Combien de fric as-tu sur toi ? » Rusé, il risqua une supposition : « Je parie que tu n'as pas cinquante dollars sur toi. Tu ne pourrais même pas te payer une de ces ceintures.

— J'ai cinquante dollars, répliqua Jones, mais pas pour cet attrape-nigaud minable. »

Hyndshaw s'étrangla : depuis des années qu'il plumait des paysans naïfs et ignorants, rendus plus craintifs et superstitieux encore par la guerre, il en était venu à croire ses propres mensonges.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » commença-t-il.

Mais Jones l'interrompt et le lui dit.

« Je vois, reprit Hyndshaw quand Jones eut terminé sa courte tirade. T'es un sacré môme... T'as pas peur de dire ce que tu penses.

— Pourquoi devrais-je avoir peur ? »

Pincé, Hyndshaw répliqua :

« Tu pourrais rencontrer quelqu'un qui te ferait ravalier tes vérités... et tes dents ! Un de ces jours, tes airs de petit malin

pourraient ne pas plaire à certains... Ils pourraient ne pas apprécier un petit vaurien.

— Pas vous, en tout cas, dit Jones. Vous ne me ferez rien du tout.

— Ah ! bon ?

— Vous allez me proposer une association. Vos ceintures et votre expérience – mes capacités. Moitié moitié.

— Les ceintures ? Tu t'associerais à moi pour les ceintures ?

— Non, répondit Jones, ça, c'est votre idée ; je ne m'intéresse pas aux ceintures... Non, nous allons lancer des petits morceaux d'os. »

Hyndshaw ne comprenait plus.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le jeu ; les dés...

— Je ne connais rien au jeu. » Hyndshaw se méfiait.

« T'es sûr que c'est réglo, tout ça ? Tu m'emmènes pas en bateau ? »

Jones ne prit pas la peine de répondre, il poursuivit.

« Nous allons ouvrir une concession dans le bordel... Ça durera un mois environ. C'est vous qui raflerez le plus clair des bénéfices, ça ne m'intéresse pas. Puis nous nous séparerons. Vous essaierez de m'empêcher de partir, et je dénoncerai toute la maison à la police militaire. Les filles iront en camp de travail, et vous en prison. »

Horrifié, Hyndshaw balbutia :

« Bon dieu... Je veux rien avoir affaire avec toi ! »

Il ramassa une canette de bière et la fracassa contre une pierre. Le tesson qu'il serrait convulsivement pour s'en faire une arme dégouttait de mousse blanche. Révulsé par le garçon, il était au bord de l'hystérie.

« T'es marteau ! hurla-t-il, levant à moitié la bouteille, dans un geste instinctif de défense.

— Marteau ? » Jones était perplexe. « Pourquoi ? »

Hyndshaw faisait des gestes désordonnés. Une sueur froide dégoulinait de son visage dans le col ouvert de sa chemise.

« Tu viens me raconter ça ! T'es là bien tranquillement à me raconter ce que tu vas me faire !

— C'est la vérité. »

Jetant la bouteille, Hyndshaw empoigna le jeune homme et le mit brutalement sur pied.

« Tu ne connais donc rien d'autre que la vérité ! » lança-t-il, à bout d'arguments.

Non, comment l'aurait-il pu ? Pour Jones il n'était pas d'incertitude, pas d'erreur, pas de mensonge. Il savait. Il avait la certitude absolue.

« C'est à prendre ou à laisser », dit-il, avec un haussement d'épaules indifférent.

Il se désintéressait déjà du sort du gros représentant. Après tout, tout cela s'était produit depuis déjà longtemps.

« Faites ce que vous voudrez. »

S'accrochant au jeune homme dans un geste futile, Hyndshaw beugla :

« Tu sais que je suis coincé ! J'ai pas le choix ! C'est ce que tu vois !

— Personne n'a le choix, dit Jones soudain rembruni, lugubre. Pas plus moi que vous, ou que quiconque. Nous sommes tous enchaînés comme du bétail. Comme des esclaves. »

Désespéré, Hyndshaw relâcha lentement son étreinte.

« Mais... pourquoi, pourquoi ? protesta-t-il en ouvrant ses grosses mains vides.

— Je ne sais pas – c'est quelque chose que je ne peux pas dire... pour le moment. »

Jones vida calmement sa canette de bière et la jeta dans les herbes sèches qui poussaient au bord de la route. Depuis un an que les cantonniers n'étaient pas passés, les herbes avaient atteint une hauteur de deux mètres.

« En route ! Je suis impatient d'arriver dans ce boxon. Ce sera la première fois, pour moi. »

L'estafette pénétra dans la petite cellule immaculée. Il adressa un salut aux gardes et leur tendit les papiers qu'il transportait.

« D'accord, dit l'un des gardes, adressant un signe de tête à Jones, amenez-vous. »

L'attente était terminée ; il allait reprendre son chemin. Exultant, Jones suivit la silhouette en uniforme qui cliquetait en marchant. Le garde emprunta un corridor éclairé d'une lumière jaune aboutissant à une porte fermée par une série de serrures magnétiques. Les serrures jouèrent, et la porte glissa sur ses gonds, révélant une rampe ascendante automatique qui se perdait dans les ombres de la nuit. Un vent froid balayait la rampe, gonflant les manches de Jones. Au-dessus de sa tête, des étoiles froides luisaient çà et là, serties dans un ciel opaque.

Il se retrouva à l'extérieur du quartier général de la police.

Au bout de la rampe s'étendait une voie carrossable de béton. À quelques mètres sur la gauche, une grosse limousine attendait, luisante d'humidité et de reflets métalliques. Le garde le conduisit jusqu'à l'automobile et s'y glissa à côté de lui. Le chauffeur alluma les phares et l'auto prit la route.

La course dura une demi-heure. Lorsqu'ils arrivèrent en vue d'une petite ville dont les lumières brillaient dans l'obscurité, le chauffeur quitta la chaussée défoncée de la route et rangea la grosse voiture sur le bas-côté. La porte s'ouvrit sur les herbes folles et les détritiques qui s'amoncelaient et l'on fit signe à Jones de descendre. Puis le garde remonta sans un mot dans la voiture qui redémarra dans un vrombissement, laissant Jones seul sur le bas-côté.

Il se mit à marcher vers les lumières de la ville. Il parvint en vue d'une station-service à moitié démolie. Puis une auberge de bord de route, un bar, une épicerie fermée et un drugstore. Pour finir, il atteignit un immense hôtel délabré.

Dans le hall de l'hôtel, quelques hommes étaient assis, vieux pour la plupart, les yeux vides, sans espoir, fumant dans une attente vague. Jones passa devant eux et gagna la cabine téléphonique qui se dressait à côté de la réception. Extrayant de sa poche une pièce de deux dollars, il composa rapidement un numéro.

« Je suis dans une bourgade qui s'appelle Laurel Heights, dit-il à son correspondant. Venez m'y chercher. »

Puis il se mit à faire les cent pas dans le hall, les yeux fixés sur la route sombre qu'on apercevait à travers les vitres constellées de chiures de mouches.

Tous l'attendaient, il était temps de s'y mettre, il était impatient. Il y aurait d'abord son discours, puis les questions. Mais, pour lui, c'était une simple formalité : il avait depuis longtemps prévu que ses conditions seraient acceptées, non sans quelque répugnance. Ils allaient protester mais ils finiraient par céder. L'éditeur, d'abord ; ensuite le général Patzech, puis Mme Winestock qui avait offert sa propriété du Montana comme cadre de leur réunion et dont l'argent allait servir à financer l'Organisation.

Le nom lui plaisait. Ils allaient s'appeler les Patriotes Unis. Tillman, l'industriel, en ferait la proposition ; les dispositions légales avaient déjà été prises par David Sullivan, le parlementaire de New York. Tout était arrangé, tout allait marcher comme prévu.

Un engin effilé, au nez en aiguille, vint se poser devant l'hôtel. Il descendit lentement jusqu'au bord du trottoir. Les sécurités jouèrent, et le cockpit s'ouvrit en glissant. Jones quitta à la hâte le hall et sortit dans le froid de la nuit. Gagnant l'appareil, il tâtonna dans les ténèbres à la recherche de l'entrée.

« Il n'est que temps ! dit-il à l'adresse des silhouettes qu'on distinguait vaguement dans l'obscurité. Tout le monde est là ?

— Sans exception, fut la réponse. Ils sont tous réunis, prêts à vous entendre. Vous avez attaché votre ceinture ? »

Oui, c'était fait. Le cockpit se referma en glissant. Les sécurités jouèrent à nouveau. Quelques secondes plus tard, le nez en aiguille fendait la nuit. Il prit la direction de l'ouest, vers le Montana et les monts Bitterroot.

La carrière de Jones avait commencé.

CHAPITRE VII

Sur le tableau d'affichage du bureau de poste, parmi les avis de recherche de tel ou tel fraudeur et les horaires du courrier-fusée, était apposée une grande affiche au fond blanc, soigneusement fixée derrière un verre protecteur.

AVERTISSEMENT AU PUBLIC

DEFENSE DE MALTRAITER LES PROTOZOAIRES MIGRATEURS

Le public est informé par la présente que les protozoaires migrants interplanétaires connus sous le nom de *dériveurs* viennent d'être placés, par décret extraordinaire du Conseil suprême du Gouvernement Fédéral Mondial, sous la tutelle de l'État. Il est désormais formellement interdit de leur faire subir tout dommage, mutilation, destruction, mauvais traitement, torture d'aucune sorte et, de manière générale, tout traitement cruel ou autre dans l'intention de blesser ou de tuer. La loi d'ordre public 30d954A prévoit que toute personne convaincue de mauvais traitements à l'encontre de spécimens appartenant à cette espèce de protozoaires migrants interplanétaires connue sous le nom de *dériveurs* sera passible d'une amende de cent à cent quatre-vingt-dix mille dollars occidentaux et/ou, une peine de travaux forcés de un à vingt ans. Le ministère de la Santé publique du Gouvernement Fédéral fait savoir au public que les protozoaires migrants connus sous le nom de *dériveurs* sont des organismes unicellulaires incomplets, inoffensifs, incapables de faire subir

aucun tort à la sécurité ou aux biens des personnes et qui, laissés à eux-mêmes, succombent à la température naturelle de la surface terrestre. Toute personne dont le témoignage permettrait de punir les auteurs éventuels de telles actions à l'encontre de protozoaires migrants connus sous le nom de *dériveurs* se verra attribuer une récompense de dix mille dollars occidentaux.

Le 7 octobre 2002.

La plupart des avis de recherche contre les fraudeurs et des bulletins d'information du courrier-fusée étaient jaunis, écornés, couverts de chiures de mouches. Mais cette affiche n'eut pas le temps de prendre l'aspect des autres : trois heures après qu'elle fut mise en place, des mains écartèrent délicatement le verre protecteur, arrachèrent l'avis qui fut déchiré, puis remirent le verre en place.

Celui qui était à la tête de la populace était un rouquin borgne. Pour le reste, rien ne le distinguait des *grandes gueules* qui prennent en général la tête de la populace... Si ce n'est qu'à la lueur de la lune, on pouvait par instant apercevoir son brassard et, dans sa main droite, un téléphone de campagne.

Et la populace... était-ce bien ce qu'on appelle la populace ? Derrière une rangée de militants dévoués et parfaitement organisés, venait une foule désordonnée et indisciplinée, composée de lycéens, de jeunes filles en short blanc, d'enfants poussant leur vélo, de travailleurs, de ménagères au visage dur, de chiens et de quelques vieillards qui tentaient de se protéger du froid de leurs bras repliés. Pour la plupart, les membres de la foule restaient en arrière et ne faisaient rien. C'était les militants, sous l'impulsion du meneur rouquin, qui faisaient tout le travail. Ce dernier exécutait les ordres qu'il recevait sur son téléphone de campagne.

« Le bâtiment suivant, disait le téléphone portable, dans un étrange petit murmure, mélange curieux de métal et de bruits nocturnes. Je le vois très bien. Attention ! Quelqu'un vient à votre rencontre. »

Au-dessus de leurs têtes, l'avion de reconnaissance fit pivoter ses réacteurs et s'immobilisa à la verticale de sa proie. Cette dernière était posée sur le toit d'un entrepôt depuis longtemps abandonné. Elle était pratiquement invisible, personne ne savait depuis combien de temps elle gisait là, desséchée et craquelée par le soleil, entourée d'une buée froide au cours de la nuit. Elle venait d'être détectée par l'un des vols de reconnaissance qui avaient lieu régulièrement au-dessus de la ville.

C'était un gros.

« Bon dieu ! lâcha le téléphone, tandis que l'avion de reconnaissance perdait lentement de l'altitude. C'est un ancêtre ! Énorme ! Doit être vachement vieux... »

Le meneur rouquin ne répondit pas. Il examinait le mur de l'entrepôt à la recherche d'une échelle menant jusqu'au toit. Il finit par l'apercevoir : une échelle d'incendie qui s'arrêtait à trois mètres du sol.

« Allez me chercher les boîtes à ordures, là, dans la ruelle », ordonna-t-il à ses hommes.

Deux hommes quittèrent les rangs ; confiant leur lampe de poche à l'un de leurs voisins, ils traversèrent la rue silencieuse au petit trot. Il était tard, plus de minuit. La zone industrielle d'Omaha Falls était déserte, inquiétante. Dans le lointain, on entendit le bruit d'un moteur. De temps à autre, une toux, un éternuement ou un murmure se faisait entendre dans la foule qui observait intensément. Nul ne parlait à haute voix. Silencieux, fascinés, en proie à une terreur presque sacrée, tous regardaient les hommes occupés à tirer les boîtes à ordures et à les empiler sous l'échelle.

Quelques instants plus tard, le rouquin, juché sur les boîtes à ordures, sauta jusqu'au dernier barreau de l'échelle. Il tira et elle coulissa jusqu'à lui.

« Allez-y ! intervint le téléphone de campagne qu'il avait confié à l'un de ses compagnons. Faites bien attention, une fois sur le toit... il est tout au bord.

— Vivant ? demanda le rouquin en reprenant un instant du téléphone.

— Je crois, il a bougé, mais faiblement. » Satisfait, le rouquin se saisit du jerrycan de vingt litres et entreprit de gravir les barreaux. Le métal était glissant sous ses doigts vigoureux. Tout en grommelant, il atteignit, puis dépassa le second étage de l'entrepôt, avec ses trous béants qui avaient été des fenêtres. De vagues formes emplissaient l'édifice : des machines de guerre abandonnées à la rouille. Il avait presque atteint le toit. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et examiner la situation.

Il apercevait le rebord du toit. L'odeur écœurante du dériveur parvenait à ses narines. Cette odeur de chair en voie de dessèchement qu'il commençait à si bien connaître. Il le voyait presque. Avec force précautions, il gravit encore un échelon. Maintenant il le voyait parfaitement.

Le dériveur était le plus grand qu'il eût jamais vu. Il reposait en travers du toit de l'entrepôt, épais, mou, cotonneux. Une de ses extrémités retombait mollement par-dessus le rebord du toit. S'il l'avait voulu, il n'aurait eu qu'à étendre la main pour le toucher. Mais il n'en avait aucune envie. Effrayé, il recula d'un mouvement instinctif. Il les détestait. Ça le dégoûtait simplement de les regarder ; mais il le fallait bien. Parfois, il fallait même qu'il les touche. Et une fois, cette horrible fois, il avait glissé et était tombé au beau milieu de l'un d'entre eux ; il s'était retrouvé à moitié enfoui dans la masse de protoplasme tremblotant.

« Comment ça se présente ? hurla l'un des hommes, en bas.

— Ça va.

— Il est gros ?

— Très. »

Bien calé sur ses jambes, le rouquin tendit le cou. Le dériveur semblait vieux, il était passablement jaune : son fluide s'était opacifié avec le temps, décolorant le toit goudronné de l'entrepôt. Il était tout aplati, bien sûr, chacune de ses couches n'ayant guère plus d'un ou deux centimètres. Mais surtout, il était autre, différent, étranger... une forme de vie inconnue sur terre que le ciel avait vomi sur le toit de cet entrepôt. Il eut un haut-le-cœur qui l'étouffa presque. Se détournant, il se courba et dévissa le couvercle du jerrycan.

Il avait eu le temps de répandre l'essence sur le toit et de craquer une allumette quand les premiers aéronefs de la police arrivèrent dans un hurlement de sirène, doublèrent le petit avion de reconnaissance et se dirigèrent directement sur le toit.

La foule se dispersa. L'avion de reconnaissance prit la tangente. Tapi dans l'ombre, le rouquin savait qu'ils n'arriveraient pas à éteindre le feu. Un aéronef anti-incendie s'acharna à cracher une mousse dérisoire avant d'abandonner. Après un moment d'hésitation, l'engin descendit au-dessous du niveau du toit, il se contenta d'asperger les murs pour éviter qu'ils ne s'embrasent à leur tour. Le dériveur était déjà mort. Le cadavre incandescent fut parcouru de soubresauts qui envoyèrent des flammèches sur le trottoir. Il se tordit, se contorsionna, se vida de ses fluides vitaux et se racornit. Un grésillement strident résonna dans la rue : la sève vitale de la créature protestait inconsciemment contre le feu. Puis le reste des tissus se carbonisa et se désintégra en fumée. L'aéronef anti-incendie reprit de l'altitude, envoya encore quelques giclées pour la forme et s'en fut.

« C'est fait », dit le rouquin dans son téléphone de campagne.

Une satisfaction profonde et durable l'envahit, à l'idée qu'il était personnellement responsable de la mort de cette forme de vie étrangère.

« En route, maintenant. »

CHAPITRE VIII

Sur la scène brillamment illuminée, s'agitaient et dansaient des formes multicolores. Les silhouettes costumées chantaient à pleine gorge, à pleine poitrine. Le décor étincelait de tous ses feux : un rectangle de lumière découpé dans le mur du fond de la salle. Le troisième et dernier acte touchait à sa fin. Tous les personnages étaient en scène, tenant chacun sa partie avec une précision incroyable. Dans la fosse, l'orchestre – classique et exact – se démenait comme un diable.

Gaetano Tabelli, dont l'âge n'avait pas entamé les talents d'acteur et de chanteur, dominait la distribution de toute son imposante stature. Le visage écarlate, myope, le fabuleux Tabelli parcourait la scène, une expression égarée sur son visage fripé, cherchant pitoyablement son chemin dans le labyrinthe d'ombres qui représentait le monde de Beaumarchais. À travers ses lorgnons, sans cesser de chanter de sa voix profonde, ample, inimitable de basse-baryton. On n'avait jamais connu de meilleur Don Bartolo – et l'on n'en connaîtrait jamais. Cette représentation, sommet de la mise en scène, de l'interprétation vocale et musicale de l'opéra, avait été fixée pour toujours. Tabelli était mort depuis dix ans, déjà. Les silhouettes colorées qui s'agitaient sur scène étaient des robots d'une fidélité scrupuleuse.

Cela n'empêchait pas la représentation d'emporter la conviction. Détendu, confortablement installé dans son profond fauteuil, Cussick se perdait dans une contemplation admirative. Il aimait *Les Noces de Figaro*. Il avait vu Tabelli plusieurs fois ; il ne s'était jamais lassé de son meilleur rôle. Et il aimait aussi les costumes gais, les flots de musique, les interventions du chœur aux joues roses et ses intermèdes paysans. La musique, la fantasmagorie des couleurs l'avaient peu à peu plongé dans

un état Somnolent. Rêveur, à moitié assoupi, il se rencognait dans son fauteuil, dans un bonheur passif.

Mais quelque chose clochait.

Soudain éveillé, il se redressa. À côté de lui, Nina, enfoncée dans son fauteuil, emportée par son plaisir, ne s'était aperçue de rien. Avant même d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait, il était debout.

Clignant des yeux, Nina sortit de sa contemplation.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » chuchota-t-elle, étonnée. Il lui fit signe de se taire et se fraya un chemin jusqu'à l'allée. Quelques instants plus tard, il remontait sur la pointe des pieds jusqu'aux escaliers recouverts de moquette, dépassant des rangées de visages attentifs, traversant les promenoirs bondés. Il s'arrêta un moment pour jeter un dernier regard à la scène.

La sensation persistait même à cette distance : quelque chose clochait. Il passa devant des ouvreuses immobiles comme des statues et gagna le fumoir. Dans le salon lambrissé où s'attardait une odeur de cigare éteint et de parfum de femme, il s'arrêta de nouveau et alluma une cigarette.

Il était seul dans le foyer désert. Dans son dos, par les portes entrouvertes, des bribes de musique et de voix lui parvenaient encore. Vaguement irrité, il arpentait la pièce. Il ne pouvait tenir en place et l'expression désapprobatrice qu'il avait vu passer sur le visage de Nina n'aidait pas à le calmer. C'était une expression qu'il connaissait bien, il savait à quoi s'attendre. Il n'échapperait pas à une explication. Cette idée le mettait mal à l'aise.

Comment pourrait-il s'expliquer ?

Au-delà du foyer de l'opéra s'étendaient les rues désertes, plongées dans le silence et la nuit. Au loin, il apercevait des immeubles de bureaux déserts, noirs, fermés pour le week-end. L'entrée de l'un d'entre eux luisait faiblement, une veilleuse sinistre y tremblotait. Dans la cage d'escalier s'amoncelaient des détritiques divers apportés par la brise nocturne : des affiches, des bouts de papiers, des débris de toutes sortes laissés par la ville. Même de l'endroit où il se trouvait, séparé par les vitres épaisses des portes, par la volée de marches de ciment, par le large

trottoir, par la rue elle-même, Cussick arrivait à distinguer les lettres d'une affiche déchirée.

PATRIO
rassemblem
et des mas
JONES PARL
entrée lib

Déchirée par le milieu, l'affiche était devenue illisible. Mais pour chaque affiche arrachée par la police, il y en avait mille encore placardées sur les murs, les encadrements de portes, dans les restaurants, les vitrines des magasins, les bars, les toilettes publiques, les stations-service, les écoles, les bureaux, les habitations. Le charmeur de rats et ses ouailles... l'odeur âcre de l'essence enflammée...

Cussick se tendit en entendant le tonnerre d'applaudissements qui éclatait dans son dos. Quelques spectateurs pressés faisaient déjà leur apparition, les ouvreuses vinrent ouvrir les portes de sortie. Puis les premières cohortes de spectateurs arrivèrent. Riant, conversant avec animation, ramenant leur manteau sur leurs épaules, les spectateurs fortunés de l'orchestre et des baignoires se répandirent dans le foyer comme le contenu d'une jarre de bijoux brusquement retournée. Par les grands escaliers, arrivèrent les autres spectateurs, vêtus avec moins de recherche. En un instant, Cussick se retrouva entouré de gens qui gesticulaient, bavardaient, riaient bruyamment. Il vit Nina qui se frayait un chemin jusqu'à lui.

« Te voilà, lança-t-il, gêné.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle, partagée entre l'inquiétude et la colère. Tu as eu un malaise ?

— Désolé. » C'était difficile à expliquer, surtout à elle. « Ce dernier acte m'a rappelé quelque chose. Lugubre, comme ça... Des gens qui cherchent leur chemin dans le noir...

— Ça t'a rappelé ton travail, les prisons, peut-être ? » lança Nina avec une fausse légèreté. Sa voix était tendue, avec des accents accusateurs. « Ta conscience te travaille. »

Il se sentit rougir.

« Non, ce n'est pas ça. »

Il avait parlé trop fort, certains de leurs voisins leur jetèrent un regard inquisiteur. Cussick serra les mâchoires et enfonça profondément les mains dans ses poches.

« Nous en parlerons plus tard.

— Comme tu voudras, dit Nina avec enjouement, souriant de toutes ses dents de nacre. Pas de scène... Pas ce soir ! »

Elle tourna sur ses talons, souple et agile, parcourant des yeux la foule qui les entourait. Son front dur montrait qu'elle était encore en colère. Cela ne faisait aucun doute pour lui. Mais l'affrontement était pour l'instant repoussé.

« Je suis désolé, répéta Cussick, embarrassé. C'est tout ce qui se passe en ce moment qui me porte sur les nerfs. La scène m'y a fait repenser. J'oublie toujours que le final est censé se passer la nuit.

— N'y pense plus, voyons », insista Nina qui désirait changer de sujet. Elle lui enfonça ses ongles pointus dans le bras, l'espace d'un instant. « Dis-moi, quelle heure est-il ? Minuit ? »

Il consulta sa montre.

« Minuit passé. »

Les sourcils froncés, Nina scruta les trottoirs, au-delà de l'entrée. Les taxis se posaient sur l'aire d'embarquement, chargeant des clients et repartant aussitôt.

« Tu crois que nous l'avons manqué ? Il nous aurait attendu, non ? J'ai cru l'apercevoir, il y a une minute, quand je suis sortie.

— Est-ce que nous n'avons pas rendez-vous à la maison ? »

Il avait du mal à imaginer Kaminski à un opéra de Mozart ; cet homme anxieux au visage rond barré d'une épaisse moustache était vraiment d'un autre siècle.

« Non, chéri, répondit Nina avec patience. Nous avons rendez-vous ici... tu te souviens ? Tu pensais à autre chose, comme d'habitude. Nous devions l'attendre ici ; il ne connaît pas notre adresse. »

La foule commençait à quitter le hall et à sortir dans la rue. Des bouffées glacées d'air nocturne entraient par moment, on rajustait des manteaux, des fourrures. L'odeur de cigare et de

parfum qui avait suggéré une intimité feutrée disparut bientôt, aspirée par le vide hostile du monde extérieur.

« Notre petit monde vole en éclats, fit remarquer Cussick, sinistre. La réalité reprend ses droits.

— Qu'est-ce que c'est que ça, laissa tomber Nina sans prêter attention à Cussick, occupée qu'elle était à jeter des regards critiques aux femmes qui passaient. Regarde-moi celle-là, comment elle est fagotée ! Là, la fille en bleu. »

Tandis que Cussick cherchait des yeux celle qu'elle lui indiquait, une silhouette familière fit son apparition et se fraya un chemin jusqu'à eux.

« Salut ! dit Kaminski quand il les eut rejoints. Désolé d'être en retard, j'avais complètement oublié ! »

La vue de Max Kaminski lui causa un choc. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas vu celui qui avait été son mentor politique. Kaminski était hagard, tassé sur lui-même ; ses yeux étaient injectés de sang et soulignés de cernes noirs et gonflés. Il tendit une main dont les doigts tremblaient. Sous son bras, il serrait un volumineux paquet entouré de papier kraft. Il remarqua enfin la présence de Nina et lui adressa un signe de tête en murmurant : « 'Soir, Nina. Heureux de vous revoir.

— Vous n'avez pas assisté à la représentation, remarqua Nina en enveloppant d'un regard désapprobateur le complet fatigué et le colis peu élégant.

— Eh, non ! » La main de Kaminski était molle et moite ; il la retira et resta debout, là, embarrassé, plissant les yeux. « Je ne peux pas rester assis aussi longtemps. Bon, eh bien, vous êtes prêts ?

— Bien sûr », dit Nina d'une voix glaciale. Elle sentait sa surprise du début se transformer en franche hostilité. Kaminski venait de toute évidence de faire des heures supplémentaires, la fatigue nerveuse, l'épuisement, étaient inscrits dans chacun des pores de son corps avachi. « Et qu'est-ce que vous avez là ? »

Elle indiquait le paquet enveloppé de papier kraft.

« Je vous le montrerai plus tard, dit Kaminski sans trop s'engager et en resserrant son étreinte.

— Allons-y alors, reprit Nina, saisissant gaiement le bras de son époux. Mais, où ?

— Chez cette fille, marmonna Kaminski en leur emboîtant le pas. Nous devons la prendre en passant. Vous ne la connaissez pas... J'ai oublié de vous en parler. C'est une gosse charmante. Comme ça nous serons quatre. » Il essaya de rire mais réussit tout juste à produire un son bizarre qui faisait penser au rôle d'un mourant. « Ne me demandez pas de vous la présenter, je ne connais pas son nom de famille. Je l'ai... rencontrée dans une de nos annexes.

— Je préférerais passer à la maison d'abord, dit Nina. Je veux voir comment va Jackie.

— Jackie ? » Surpris, Kaminski dévalait les escaliers, dans leur dos. « Qui est-ce ?

— Notre fils, dit Nina, distante.

— C'est vrai, approuva Kaminski. Vous avez un enfant. Je ne l'ai jamais vu. » Il poursuivit d'une voix traînante. « ... Avec tout ce travail, je ne sais plus où j'en suis...

— Pour l'instant, vous êtes devant l'opéra », reprit Nina.

Elle se tenait bien droite au bord du trottoir, les bras croisés dans une attitude réprobatrice, attendant un taxi.

« Vous êtes sûr que vous êtes en forme ? On dirait que vous avez bu suffisamment pour aujourd'hui. »

Cussick intervint d'une voix coupante.

« Ça suffit ! »

Le taxi arriva, et Nina s'y installa, non sans insolence. Les deux hommes l'y rejoignirent, et le taxi décolla aussitôt. Sous leur appareil, ils aperçurent les lumières de Détroit, clignotant comme les étoiles régulièrement espacées d'un firmament créé par les hommes. L'air frais de la nuit tourbillonnait dans la cabine du taxi, un courant d'air froid mais vivifiant, et Cussick sentit que ses idées se clarifiaient. Kaminski lui-même parut aller un peu mieux.

« Votre mari et moi nous n'allons pas fort, ces derniers temps », dit-il à Nina. L'excuse venait un peu tard. « Vous l'aurez probablement remarqué. »

Nina hocha la tête.

« Nous sommes à bout... La tension... » Il eut une grimace. « Ce n'est pas facile d'assister à l'effondrement progressif de tout ce pourquoi on se bat. Une brique après l'autre...

— La courbe continue à monter ? s'enquit Cussick.

— Toujours plus haut ! Toutes les régions, toutes les couches sont atteintes. Il atteint tout le monde... Un véritable échantillonnage social. Comment diable pourrions-nous isoler un mouvement pareil ? Ça flambe à chaque coin de rue, et dans le monde entier ! »

Songeuse, Nina demanda : « Ça vous étonne ? »

— C'est interdit par la loi ! répliqua Kaminski avec une rage enfantine. Ils n'ont aucun droit de tuer ces créatures. »

La jeune femme haussa ses fins sourcils passés au crayon.

« Vous vous en faites vraiment pour ces, ces... gros machins ?

— Non, avoua Kaminski. Bien sûr que non. J'aimerais qu'ils aillent tous se faire griller dans le soleil. Et lui non plus, d'ailleurs ; d'une façon ou d'une autre, tout le monde se moque des dériveurs !

— Comme c'est étrange, répondit Nina avec des inflexions étudiées. Des millions de gens sont furieux, prêts à enfreindre la loi pour le prouver, et vous dites que tout le monde s'en moque.

— Tous ceux qui comptent, en tout cas, répliqua Kaminski, perdant tout contrôle de lui-même. Ça n'intéresse que les dupes, les imbéciles. Jones le sait et nous le savons – les dériveurs sont un moyen, pas une fin. Ils fournissent un point de ralliement, ils ne sont qu'un prétexte. Nous sommes engagés dans une partie gigantesque, aux règles compliquées. » Il ajouta dans un murmure las : « Bon dieu, c'est un jeu que je déteste.

— Eh bien, cessez d'y jouer », suggéra Nina, pratique.

Kaminski ruminait.

« Vous avez peut-être raison. C'est ce que je pense par moments : lorsque je suis submergé de travail, noyé dans les rapports et les graphiques. C'est une idée.

— Et laisser brûler les dériveurs, dit Cussick, et puis quoi ? On en resterait là ?

— Non, reprit Kaminski en hochant du chef, bien sûr que non. C'est là que les choses sérieuses commencent. Parce que les dériveurs ne sont pas d'ici ; ils ne sont qu'un petit nombre à l'intérieur de notre système. Ils viennent de quelque part, ils ont forcément une origine.

— Au-delà des huit mortes », dit Nina, énigmatique.

Cette remarque tira Kaminski de son état léthargique et il tourna la tête pour observer la jeune femme. Le visage rusé, ridé, assombri par le soupçon, il était encore en train de l'étudier quand le taxi commença à perdre de l'altitude. Nina ouvrit son sac et y trouva un billet de cinquante dollars.

« Nous y voilà, dit-elle d'un ton bref. Vous pouvez entrer si vous voulez. Vous pouvez aussi attendre dehors, j'en ai pour une minute.

— Je vous accompagne, dit Kaminski qui ne tenait manifestement pas à rester seul. J'aimerais voir votre petit... Je ne l'ai jamais vu. » Tout en cherchant à tâtons l'ouverture de la porte, il marmonna, évasif : « Je crois bien...

— Effectivement », répliqua Cussick, bouleversé par les ravages de l'âge sur son ancien professeur. Il étendit doucement la main et ouvrit la porte du taxi. « Venez vous réchauffer à l'intérieur. »

Les lumières du salon s'allumèrent toutes seules dès que Nina poussa la porte d'entrée. De la chambre à coucher s'échappaient les pleurs et les bredouillements furieux d'un nourrisson ; Jackie était réveillé et mécontent.

Inquiet, Cussick demanda :

« Il va bien ? Est-ce que ce truc est en panne ?

— Il doit avoir faim, répondit Nina en retirant son manteau qu'elle jeta sur le dossier d'un siège. Je vais faire chauffer son biberon. »

Sa robe virevoltant autour de ses hanches, elle disparut dans la cuisine.

« Asseyez-vous », invita Cussick.

Kaminski accepta cette invite avec reconnaissance. Il déposa son paquet à côté de lui sur le sofa.

« Joli petit chez-vous que vous avez là. Propre, clair, tout est neuf.

— Nous l'avons redécoré quand nous avons emménagé. »

Kaminski jeta un regard circulaire un peu embarrassé.

« Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous aider ?

— Pas à moins d'être une nourrice expérimentée, répondit Cussick en riant.

— Ce n'est pas le cas. » Misérablement, Kaminski tirait la manche de sa veste. « Je n'ai jamais eu l'occasion de m'entraîner. » Il parcourait le salon des yeux, les traits altérés, empreints d'une espèce d'avidité. « Si vous saviez combien je vous envie !

— Tout ça ? » Le salon était bien meublé, bien rangé. C'était un petit appartement parfaitement entretenu, dont la décoration et le mobilier témoignaient de goûts féminins. « J'imagine que c'est enviable, reconnut Cussick. Nina s'en occupe à merveille, mais il n'y a que quatre pièces. » Il ajouta, ironique : « Comme Nina ne manque pas de me le rappeler parfois. »

Kaminski eut l'air navré.

« Votre femme me manifeste beaucoup d'hostilité. J'en suis navré... Ça me tracasse. Pourquoi m'en veut-elle ?

— Flic.

— Elle n'aime pas le service ? » Kaminski hocha la tête. « C'est bien ce que je pensais. Nous ne sommes pas très populaires, en ce moment. Et ça ne fait qu'empirer. Plus Jones grimpe, plus nous descendons.

— Elle n'a jamais aimé ça », répondit Cussick, baissant un peu la voix.

Il entendait les bruits que faisait Nina en s'affairant dans la cuisine, préparant le lait du petit, puis ses talons qui claquaient tandis qu'elle se hâtait de gagner la chambre à coucher et enfin ses doux murmures tandis qu'elle parlait au bébé.

« Elle travaillait dans une agence de presse. Le Relativisme n'a jamais beaucoup pris sur les gens des médias ; ils en sont restés aux vieux idéaux. Vérité, Bien, Beauté... Et la police n'est pas belle, évidemment... mais elle se demande aussi si elle est bonne. » Sardonique, il ajouta « : « Dans le fond, admettre la nécessité de la police secrète, c'est reconnaître l'existence de cultes absolutistes et fanatiques.

— Mais enfin, elle a bien entendu parler de Jones.

— Parfois, il m'arrive de penser que les femmes sont de simples récepteurs, purement passifs, qu'elles se contentent d'enregistrer, comme des morceaux de papier tournesol.

— Certaines femmes. » Kaminski secouait la tête. « Pas toutes.

— Ce que l'opinion publique pense de Jones, elle le pense. Il me suffit de lui parler à elle pour savoir ce que tout le monde pense. C'est comme une intuition, une espèce d'osmose. » Puis il ajouta : « Un jour, elle a volé des verres à liqueur dans une boutique. Sur le coup, je n'y ai rien compris. Et puis j'ai vu clair... Mais il a fallu qu'elle recommence deux fois, avant que je comprenne vraiment.

— Tiens, dit Kaminski. Eh, oui, bien sûr ! Vous êtes flic. Elle vous en veut, donc elle enfreint la loi... c'est une manière de s'affirmer contre les flics. » Il leva les yeux. « Est-ce qu'elle-même en a conscience ?

— Pas précisément. Elle sait que, moralement, elle est indignée contre moi. J'aimerais me persuader que ce n'est rien d'autre qu'un idéalisme désuet. Mais c'est peut-être plus profond. Nina est ambitieuse ; elle est d'une famille brillante. Dans le théâtre social, sa place est dans les loges, pas au parterre. Socialement, ça ne sert à rien d'être mariée à un flic. C'est une tare. Elle n'arrive pas à s'y faire. »

Kaminski se fit songeur.

« Vous dites ça. Mais je sais que vous en êtes follement amoureux.

— Ma foi, j'aimerais pouvoir la garder avec moi.

— Seriez-vous prêt à démissionner, pour ça ? Si elle vous imposait ce choix ?

— Je ne sais pas. J'espère que je n'aurai jamais à choisir. Ça dépend probablement de l'évolution de cette histoire Jones. Et c'est quelque chose que personne ne peut prévoir – en dehors de Jones lui-même. »

Nina apparut sur le seuil.

« Il va bien, maintenant ; nous pouvons y aller. »

Cussick se leva en disant :

« Tu as envie de sortir ?

— Absolument ! répondit-elle avec une certaine emphase. Je n'ai aucune envie de rester assise ici, en tout cas. »

Comme elle récupérait ses affaires, Kaminski demanda, non sans hésitation :

« Nina, est-ce que je pourrais voir Jack, avant de partir ? »

Nina sourit, son visage se radoucit.

« Bien sûr, Max. Venez dans la chambre. » Elle reposa ses affaires. « Mais ne faites pas de bruit. »

Kaminski récupéra son colis, et les deux hommes emboîtèrent sagement le pas de la jeune femme. La chambre était plongée dans une tiède obscurité. Dans son berceau, le bébé était profondément endormi, une main à la bouche, les genoux repliés. Kaminski le regarda un moment, les mains appuyées au rebord du berceau. On n'entendait que la petite respiration de l'enfant et le clic ! clic ! clic ! du robot nurse.

« Il n'avait pas vraiment faim, dit Nina. Il lui avait donné son biberon, ajouta-t-elle en désignant le robot. Je crois que je lui manquais, tout simplement. »

Kaminski tendit la main vers l'enfant, puis se ravisa.

« Il se porte bien, dit-il, gêné. Il vous ressemble beaucoup, Doug. Il a votre front, mais les cheveux de Nina.

— C'est vrai, dit Cussick, il aura de beaux cheveux.

— De quelle couleur sont ses yeux ?

— Bleus, comme ceux de Nina. C'est un être parfait : ma puissante intelligence et sa beauté. »

Il entoura sa femme du bras et la serra contre lui.

Mâchonnant sa lèvre inférieure, Kaminski finit par dire, presque à part soi :

« Je me demande comment sera le monde que nous lui préparons. Je me demande s'il parcourra des ruines, portant un brassard et un fusil, ânonnant des slogans... »

Nina tourna brusquement les talons et quitta la pièce. Quand ils la rejoignirent, ils la trouvèrent debout à la porte du salon, revêtue de son manteau, son sac sous le bras, occupée à enfiler ses gants à petits gestes saccadés.

« Vous êtes prêts ? » demanda-t-elle, la voix tendue. Du bout du pied, elle ouvrit la porte d'entrée.

« Alors allons-y. On va chercher cette *fil*le dont Max nous a parlé et on ira prendre un verre. »

CHAPITRE IX

Elle attendait tranquillement à l'annexe du quartier général. Kaminski demanda au taxi de s'arrêter sur l'aire d'envol plongée dans la pénombre. Il sauta de l'engin et traversa le trottoir vers le grand immeuble de béton. Quelques instants plus tard, il était de retour, accompagné d'une petite silhouette à l'allure sérieuse. Il avait dû lui demander son nom en chemin.

« Tyler, marmonna-t-il en l'aidant à monter dans le taxi, j'aimerais vous présenter Doug et Nina Cussick. » Désignant la jeune femme, il conclut :

« Tyler Fleming.

— Bonjour », dit Tyler d'une voix voilée, rejetant la tête en arrière pour leur adresser un sourire timide.

Elle avait de grands yeux sombres et des cheveux d'un noir de jais, coupés très courts. Sa peau était lisse et légèrement hâlée. Elle était mince, presque maigre, le corps très jeune et sans lignes accentuées sous sa robe du soir toute simple.

Nina lui jeta un coup d'œil critique et dit :

« Je vous ai déjà vue. Vous travaillez pour la Sécurité ?

— Je fais de la recherche, répondit Tyler dans un murmure à peine audible. Je travaille pour la Sécurité depuis quelques mois seulement.

— Vous vous y ferez », commenta Nina tout en faisant signe au taxi de décoller.

Ils prirent bientôt de l'altitude. Avec un geste impatient Nina enfonça le bouton de grande vitesse encastré dans l'accoudoir de son siège.

« Il est près d'une heure, expliqua-t-elle. S'il ne se dépêche pas, nous ne verrons rien.

— Qu'est-il question de voir ? » demanda Cussick, inquiet.

Sous les directives de Nina, le taxi les déposa dans le quartier nord de San Francisco. Cussick remit quatre-vingt-dix dollars

au compteur robot, et le taxi repartit. Columbus Avenue s'ouvrait sur leur droite, alignant ses bars et ses boîtes bien connus, ses cercles, ses caves, ses cabarets, ses restaurants de marché noir. La foule se pressait sur les trottoirs. Le ciel grouillait de taxis interurbains qui atterrissaient ou repartaient. Les enseignes multicolores clignotaient. De part et d'autre de l'avenue, c'était un écheveau tremblotant de lumières et de couleurs.

Cussick était éberlué de voir où Nina les avait conduits. Il savait qu'elle avait pris l'habitude de venir à San Francisco. Des rapports de police signalaient sa présence dans cette zone hautement surveillée. Mais il supposait qu'elle avait décidé de le faire en cachette, par esprit de revanche. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle l'y amène. Nina se dirigeait déjà sans hésitation vers l'escalier d'accès à un bar souterrain. Elle semblait savoir parfaitement où elle allait.

La rattrapant, il l'interrogea :

« Tu es sûre que c'est ce que tu veux faire ? »

Nina s'arrêta.

« Faire quoi ? »

— C'est l'un des quartiers que j'aurais aimé voir détruits. Dommage que les bombes ne nous en aient pas débarrassé une fois pour toutes.

— Tout ira bien, lui assura-t-elle, pincée. Je connais des gens ici.

— Mon Dieu ! s'écria Kaminski en comprenant enfin où ils se trouvaient. Nous sommes tout près d'eux !

— De qui ? » demanda Cussick, étonné.

Les traits avachis de Kaminski se tordirent. Sans un mot, il posa la main sur l'épaule de Tyler et la conduisit vers les marches. Nina avait déjà commencé à descendre. Cussick la suivait à contrecœur. Kaminski fermait la marche, en proie à de sombres pensées qui lui étaient entièrement personnelles, ruminant et marmonnant des paroles incompréhensibles traduisant le doute qui rongait sa conscience. Calme et sérieuse, Tyler descendait les marches sans répugnance particulière. Malgré son jeune âge, elle semblait la plus

maîtresse d'elle-même des quatre ; son visage ne traduisait pas le moindre étonnement.

Le sous-sol était bondé. Une foule dense qui était parcourue de pulsations et d'ondulations comme un organisme unique. Un tintamarre assourdissant régnait. L'air était chargé de cris incessants, de fumée et de sueur. Des robots suspendus au plafond roulaient un peu partout, servant des consommations ou débarrassant des tables.

« Par ici », lança Nina en indiquant une table.

Cussick et Kaminski échangèrent un regard : ces endroits n'étaient pas absolument interdits par la loi, bien sûr... Mais la Sécurité aurait de beaucoup préféré qu'ils fussent fermés. Le quartier nord de San Francisco était la bête noire de la Brigade mondaine, le dernier reste des rues chaudes de l'avant-guerre.

Nina s'assit devant une petite table de bois appuyée contre le mur. Une imitation de bougie vacillait au-dessus de sa tête. Cussick tira une caisse capitonnée et s'installa tant bien que mal. Kaminski avait entrepris la traditionnelle recherche d'un siège pour Tyler, puis pour lui-même. Il déposa son paquet sur le sol, appuyé contre le pied de la table. Tous quatre étaient assis au coude à coude ; leurs pieds se touchaient, leurs quatre visages se faisaient face par-dessus la surface humide de la petite table.

« Eh bien, lança gaiement Nina, nous y voilà ! »

Sa voix couvrait à peine le vacarme ambiant. Cussick se courba en avant, cherchant à oublier le tumulte. L'air confiné, l'agitation frénétique le rendaient vaguement malade. La partie de plaisir de Nina s'annonçait délibérément sinistre. Il se demanda ce que Tyler en pensait. Elle n'avait pas l'air de penser quoi que ce fût. Jolie, tranquille, « à l'aise », elle était là, assise, occupée à déboutonner son manteau, une expression engageante sur le visage.

« C'est le prix qu'il faut payer, murmura la voix de Kaminski dans l'oreille de Cussick. C'est le Relativisme. Chacun ses goûts. »

Nina entendit certains de ses mots.

« Oh ! oui, approuva-t-elle avec un sourire pincé, il faut laisser les gens faire ce qui leur chante. »

Un robot descendit du plafond comme une araignée de métal. Nina entreprit de passer commande. Elle choisit une préparation orale d'héroïne sur le sélecteur puis le passa à son mari.

Pétrifié, Cussick observa le robot qui apportait un sachet de cellophane contenant des capsules blanches.

« Tu prends ça ? questionna-t-il.

— De temps en temps », répondit Nina, légèrement, tout en ouvrant le sachet de ses ongles acérés.

Assommé, Cussick commanda de la marijuana, et Kaminski l'imita. Tyler s'absorba dans l'examen du sélecteur et finit par se décider pour une liqueur à base *d'artemisia*. Cussick paya ; le garçon, après les avoir servis, encaissa et regagna le plafond.

Déjà sous l'influence de l'héroïne, Nina se tenait immobile, les yeux vitreux, respirant faiblement, les mains serrées l'une contre l'autre. Un léger film de transpiration couvrait son cou ; goutte à goutte, sa sueur dégoulinait vers ses clavicules et s'évaporait dans l'air moite et tiède de la salle. Cussick savait que, sur ordre de la police, la drogue était considérablement diluée ; elle n'en restait pas moins un hallucinogène puissant. Il sentait que le corps de sa femme était parcouru d'un mouvement rythmique pratiquement invisible. Elle se balançait imperceptiblement d'avant en arrière, à l'écoute d'un bruit qu'elle seule entendait.

Tendant la main, il toucha la sienne. Sa chair était froide, dure, pâle comme une pierre.

« Chérie », dit-il doucement.

Elle le fixa, non sans peine.

« Salut ! dit-elle, un peu tristement. Ça va ?

— Tu nous détestes donc à ce point ? »

Elle sourit.

« Pas vous, mais nous, nous tous !

— Pourquoi ?

— Bah ! dit-elle de sa voix lointaine, détachée, avec un terrible effort de volonté pour ne pas décoller de la réalité, tout ça semble tellement désespéré... tout... comme dit Marx. Il n'y a rien, nous vivons dans la mort. »

Kaminski fit semblant de n'avoir pas entendu mais il buvait ses paroles et y réagissait par une souffrance intense.

« Enfin, quoi... Il y a eu la guerre, et nous voilà... Et Jackie aussi... Tout ça pour quoi ? Où aller ? Qu'attendre ? On n'a même plus le droit d'avoir des illusions romanesques... De se raconter des mensonges... Sinon... » Elle sourit sans rancœur. « On nous jette en camp de travail. »

Ce fut Kaminski qui répondit.

« Il y a Jones... Le tourbillon qui nous balaiera tous. C'est le plus grand fléau de notre monde... Il a permis le retour de la bête. »

Tyler sirotait son cocktail en silence.

« Et puis quoi ? demanda Nina. Vous êtes incapables d'assurer la continuation de votre monde. Vous avez compris que c'est la fin. Jones est arrivé. Vous devez le reconnaître. Il représente l'avenir. Tout se tient, tout est mélangé. On ne peut avoir l'un sans l'autre... Votre monde n'a plus d'avenir propre.

— Jones nous tuera tous, dit Kaminski.

— Mais au moins cela aura-t-il un sens. Nous ferons enfin quelque chose. » La voix de Nina se fit plus traînante, lointaine. « Nous aurons de nouveau un but, vers lequel nous tendre, comme par le passé.

— Idéalisme illusoire », laissa tomber Cussick, malheureux.

Nina ne répondit pas. Elle s'était retirée dans un monde intérieur ; son visage était vide, neutre, dépourvu de personnalité.

Sur l'estrade qui occupait le fond de la salle, un mouvement prenait naissance. C'était l'attraction de l'endroit ; le spectacle de nuit. Les têtes des clients se tournèrent vers la scène. Juste au pied de l'estrade, de petits groupes se dévissaient le cou. Cussick regarda aussi, mais sans y penser, sans prêter attention à ce qu'il voyait, la main toujours posée sur celle de sa femme.

L'attraction se composait de deux artistes, un homme et une femme. Ils adressèrent un sourire au public et commencèrent à se dévêtir. Cussick se souvint du jour de sa première rencontre avec Jones, ce début de printemps, sa marche à travers les terrains vagues bourbeux pour atteindre la fête foraine. Ce clair jour d'avril où il avait pu voir les monstres et les mutants

qu'avait créés la guerre. Ce souvenir fit déferler en lui une vague de nostalgie – les espoirs de sa jeunesse, ses ambitions imprécises, son idéalisme d'alors...

Sur scène, les deux silhouettes, avec une souplesse et une adresse toutes professionnelles, avaient entrepris de faire l'amour. Les gestes étaient effectués comme pour un rituel : ils avaient été répétés si souvent qu'ils étaient vidés de toute passion, de toute intensité, comme autant de pas de danse automatiques. Mais tandis que le rythme de l'accompagnement s'accélérait dans une sorte de crescendo de plus en plus frénétique, le sexe de l'homme commença à changer. Quelques instants plus tard, c'étaient deux femmes qui dansaient en cadence. Pour finir, la silhouette qui s'était d'abord présentée comme celle d'une femme devint un homme. Et la danse se termina comme elle avait commencé : un homme et une femme faisant calmement l'amour.

« Pas mal », reconnut Kaminski, tandis que les deux artistes, s'étant rhabillés, quittaient la scène sur une dernière révérence. Ils avaient échangé leurs vêtements, l'effet final était assez extraordinaire. Des applaudissements enthousiastes parcouraient la salle : c'étaient deux artistes de talent.

« Je me souviens de la première fois où j'ai vu des mutants hermaphrodites en action... Mais maintenant ce n'est plus que... » Kaminski chercha ses mots et termina ironiquement : « Ce n'est qu'un exemple de plus du Relativisme à l'œuvre ! »

Tous quatre gardèrent un moment de silence, puis Tyler finit par articuler :

« Je me demande jusqu'où nous pourrions aller...

— Je crois qu'on a été aussi loin que possible, répondit Cussick. Tout ce qu'on peut espérer, c'est tenir.

— Peut-être qu'on est déjà allé trop loin ? suggéra Kaminski.

— Non, répondit Cussick sèchement, nettement. Nous avons raison. Nous avons raison aujourd'hui encore. C'est un paradoxe, une contradiction, un délit, de le dire, *mais nous avons raison*. Secrètement, discrètement, il faut que nous en soyons sûrs. » Ses doigts étreignirent convulsivement la main froide de sa femme. « Nous devons essayer d'empêcher notre monde de s'effondrer complètement.

— Il est peut-être trop tard, dit Kaminski.

— Oui, confirma Nina soudain. Il est trop tard. » Elle arracha sa main à l'étreinte de son mari. Les mâchoires agitées de soubresauts spasmodiques, elle s'affaissa en avant, claquant des dents, les pupilles dilatées. « Je t'en prie, chéri... »

Cussick se dressa brusquement, Tyler à côté de lui.

« Je vais m'occuper d'elle, dit Tyler en contournant la table. Où sont les toilettes ? »

« Merci », dit Kaminski, acceptant la cigarette que Cussick lui offrait.

Les jeunes femmes n'étaient pas encore revenues. Tout en allumant sa cigarette, Kaminski disait :

« Je suppose que vous savez que Jones a écrit un livre.

— Différent des publications habituelles des Patriotes Unis ? »

Kaminski souleva son paquet emballé de papier brun et le posa sur la table. Il défit soigneusement les ficelles.

« Il s'agit d'un résumé. *Le Combat moral*, ça s'appelle. Ce sont les grandes lignes de son programme : ce qu'il veut vraiment, ce dont il se fait le champion. Les mythes du mouvement. »

Étalant le gros volume au milieu de la table, il entreprit de le feuilleter.

« Vous l'avez lu ? demanda Cussick.

— Pas entièrement. De toute façon, il n'est pas complet. Jones délivre son pontifiant message oralement. Ce n'est que la transcription de ses harangues... ça avance par à-coups.

— Qu'est-ce que vous avez voulu dire, demanda Cussick, quand vous avez dit que nous étions proches *d'eux* ? De qui parliez-vous ? »

Une étrange expression oblique passa sur le visage de l'homme. Reprenant son livre, il entreprit de l'emballer de nouveau.

« Je ne me souviens pas d'avoir dit une chose pareille.

— En arrivant. »

Kaminski s'affairait autour de son colis. Il finit par le remettre par terre, le long du pied de la table.

« Vous serez peut-être mis au courant un de ces jours, mais il n'est pas encore temps.

— Vous pourriez me donner au moins une indication ?

— Non, pas vraiment. Il y a un bout de temps que c'est en train. C'est important. Et vous aurez compris que ça ne se passe pas loin d'ici... Nous sommes un certain nombre sur le coup.

— Jones est au courant ? »

Kaminski frissonna.

« Bon dieu, j'espère bien que non... Si... Peut-être... sûrement : est-ce qu'il ne sait pas... tout ? En tout cas, il n'y peut rien... Il n'a pas d'autorité légale.

— C'est donc une opération du Goufédem ?

— Eh oui, affirma Kaminski, jouant le détachement. C'est encore le Goufédem qui commande. Il essaie ses derniers trucs avant de s'effondrer.

— Vous n'avez pas l'air d'être convaincu que nous pouvons gagner.

— Est-ce l'impression que je vous donne ? Notre seul ennemi est un prophète... Nous devrions être en mesure de faire face... Ce n'est pas le premier prophète, le Nouveau Testament en regorge.

— Que voulez-vous dire ? Vous parlez de Jean-Baptiste, c'est ça ?

— Je parle de Celui que Jean annonçait.

— C'est du délire !

— Non, une simple citation... C'est ce que j'entends dire assez souvent... Le Retour... Il était bien censé se montrer de nouveau, non ? Et le monde a besoin de Lui en ce moment, on ne saurait le nier.

— Mais... cela fait des dériveurs les... » Cussick fit la grimace.
« Comment dit-on ?

— Les hordes de l'enfer. » Tirant de profondes bouffées de sa cigarette, Kaminski poursuivit : « Les légions de Satan. Les forces du Mal.

— Ce n'est pas de cent ans que nous régressons. C'est de mille !

— Ce n'est peut-être pas aussi grave, après tout. Les dériveurs ne sont pas des gens, ce sont des protoplasmes sans

conscience. Supposons le pire – supposons que Jones parvienne à faire déclencher une guerre. Nous en terminons avec les dériveurs ici, puis nous nettoyons les planètes, l'une après l'autre. Ensuite... » Kaminski fit un geste. « En route pour les étoiles ! Nos gros vaisseaux de guerre les traquent dans l'espace et les exterminent. Fin d'une race... et puis quoi ? Plus d'ennemi, une race d'amibes gigantesques a péri. Est-ce un drame ? J'essaie simplement de faire le tour des possibilités. Cela nous aurait contraints à sortir du système solaire, alors que, pour le moment, nous manquons de stimulations – la haine, l'idée d'avoir un ennemi à abattre – nous restons assis à ne rien faire.

— C'est ce que dit James, dit Cussick, songeur.

— Mais bien sûr !

— Vous voulez que je vous montre vos erreurs ? Le danger, ce n'est pas la guerre. C'est l'attitude qui rend la guerre possible. Pour se battre, il faut croire qu'on a raison et que l'autre a tort. Blanc contre Noir, Bien contre Mal. Les dériveurs n'ont rien à voir là-dedans, ils ne constituent qu'un moyen.

— Il est un point sur lequel je suis en désaccord avec vous, dit Kaminski, emporté par la conversation. Vous êtes convaincu, n'est-ce pas, que la guerre elle-même ne recèle pas de danger ?

— Bien sûr, répondit Cussick ; mais, tout à coup, il n'en était plus si sûr. Que pourraient bien nous faire des organismes unicellulaires primitifs ?

— Je ne sais pas, mais nous n'avons jamais fait la guerre à des extra-terrestres. C'est un risque que je n'aimerais pas prendre. Souvenez-vous que nous ignorons toujours ce qu'ils sont. Nous pourrions bien être surpris un de ces quatre matins. Et peut-être pire... »

Louvoyant entre les tables combles, Nina et Tyler revinrent prendre place avec eux. Nina était pâle, elle avait été secouée mais elle avait recouvré toute sa maîtrise de soi, elle se tenait bien droite sur sa chaise, les mains croisées, les yeux fixés sur la scène.

« Ils sont partis ? demanda-t-elle faiblement.

— Nous nous demandions, intervint Tyler, comment ces hermaphrodites choisissent... Autrement dit, quand nous étions

aux toilettes, l'un d'eux aurait pu entrer et nous n'aurions pas su si nous devions nous scandaliser ! » Avec des gestes délicats, elle se remit à siroter son verre. « Nous avons vu passer pas mal de femmes bizarres, mais aucun des deux hermaphrodites.

— J'en vois un là-bas, dit Nina. Près du synthétiseur musical. »

Nonchalamment appuyé contre le métal de la machine rectiligne se tenait l'un des deux danseurs – celui qui s'était d'abord présenté comme un homme. Il était encore une femme, comme à la fin du numéro. Mince, les cheveux blond cendré coupés très court, vêtu d'une jupe, d'un chemisier et de sandales, c'était l'androgyné parfait. Son visage lisse, neutre, était vide de toute expression, il semblait vaguement fatigué et rien de plus.

« Dis-lui de se joindre à nous, demanda Nina, touchant le bras de son mari.

— Il n'y a pas de place », répliqua Cussick, d'une voix indifférente. Il ne voulait rien avoir à faire avec ces gens-là. « Et n'y va pas, je te prie. » Elle recula son siège. « Reste ici ! »

Nina lui lança un coup d'œil rapide et plein de haine et se rassit.

« Tu es toujours dans le même état d'esprit, alors ?

— Lequel ?

— Laisse tomber. » Nina tambourinait sur la table. « Buvons quelque chose, j'aimerais bien un cognac. »

Quand ils eurent été servis, Nina leva son verre pour porter un toast.

« Je bois à... » commença-t-elle. Les autres levèrent leur verre, il y eut un petit tintement quand ils se touchèrent. « Un monde meilleur.

— Bon dieu, dit Kaminski d'un air épuisé, j'ai horreur de ce genre de déclarations. »

Vaguement amusée, Nina demanda : « Pourquoi ?

— Parce que ça ne veut rien dire. » Tassé dans son siège, Kaminski tripotait son whisky-sour. « Qui n'est pas pour « un monde meilleur » ?

— Est-ce vrai, dit Tyler après un silence, que l'on envoie des explorateurs jusqu'à Proxima du Centaure ? »

Kaminski acquiesça.
« C'est vrai.
— Et alors ?
— Les résultats ne sont pas encore connus.
— Autrement dit, interpréta Tyler, ils n'ont rien trouvé de bien excitant. »
Kaminski haussa les épaules.
« Qui sait ?
— Jones... murmura Nina.
— Allez-le-lui demander, alors, ou attendez les publications officielles mais ne me cassez pas les oreilles avec ça.
— Qu'est-ce qui se passe avec Pearson ? demanda Cussick pour changer de sujet. J'ai entendu dire qu'il travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, rassemblant des bonshommes, mettant sur pied des projets.
— Pearson est déterminé à arrêter Jones, répondit Kaminski d'une voix lointaine. Il est sûr que c'est possible.
— Mais si nous devenons aussi fanatiques qu'eux...
— Pearson est pire que ça. Il ne pense plus qu'à Jones, à table, au bureau, au lit – chaque seconde de sa vie. Il ne tient plus en place, il ne peut plus trouver une minute de repos. À chaque fois que je vais dans son service, il y a tout un bataillon de flics armés : des tanks, des fusils, des caisses de munitions.
— Vous pensez que ça servira à quelque chose ?
— Chéri, intervint Nina, pesant ses mots, tu n'y vois vraiment rien de positif ?
— Quoi, par exemple ?
— Mais enfin... il y a cet homme doué d'un talent merveilleux... Il peut faire quelque chose dont nous avons toujours été incapables. Plus besoin de deviner, plus d'incertitude, *nous savons*. Nous pouvons être sûrs du chemin que nous empruntons.
— J'aime l'incertitude, répondit Cussick d'un ton neutre.
— Vraiment ? Voilà probablement ce qui cloche... Peut-être que vous ne vous rendez pas compte que la plupart des gens veulent des certitudes. Vous avez rejeté Jones. Pourquoi ? Parce que tout votre système de gouvernement repose sur l'ignorance, les prévisions incertaines, l'intuition. Il suppose que personne

ne peut jamais *savoir*. » Elle leva ses yeux bleus et froids. « Mais maintenant nous pouvons savoir. Alors, d'une certaine façon, vous êtes désuets.

— Eh bien, dit Tyler, amusée, il va falloir que je trouve un autre boulot.

— Qu'est-ce que vous faisiez avant d'entrer à la Sécurité ? lui demanda Cussick.

— Rien : c'est mon premier emploi. Je n'ai que dix-sept ans. Je me sens un peu dépassée et déplacée avec vous trois... Je n'ai vraiment aucune expérience.

— Je peux vous dire quelque chose, en tout cas : ce tord-boyaux vous détruira le système nerveux. »

Kaminski montrait du doigt le verre de la jeune fille. « Ça attaque les ganglions supérieurs de la moelle épinière.

— Oh ! pas du tout ! répondit Tyler à la hâte. J'ai pris mes précautions. » Elle toucha du doigt son sac. « Je ne prendrais jamais un truc pareil si je n'avais pas avalé un neutralisateur de synthèse ! »

Cussick sentit monter d'un cran le respect qu'il avait pour elle.

« De quel endroit du monde êtes-vous originaire ? demandait-il avec curiosité.

— Je suis née en Chine. Mon père était un membre important du secrétariat du parti communiste chinois de Kweiping.

— Vous êtes née du côté ennemi, alors, du temps de la guerre ! » Cussick était ébahi. « Vous avez été élevée du côté... » Il fit la grimace – « ... de ce qu'on appelait alors le communisme juif et athée.

— Mon père était tout dévoué à son parti. Il s'est battu de tout son cœur, de toute son âme, contre les fanatiques musulmans et chrétiens. C'est lui qui m'a élevée. Ma mère a été tuée par une bombe bactériologique. Comme elle n'était pas membre du parti, elle n'avait pas accès aux abris. J'ai vécu avec mon père au siège du parti, à quelque chose comme un kilomètre sous terre. Nous y sommes restés jusqu'à la fin de la guerre. » Elle se corrigea. « C'est-à-dire que moi, j'y suis restée

jusqu'à la fin de la guerre, parce que mon père a été fusillé sur ordre du parti vers la fin de la guerre.

— Pourquoi ?

— Déviationnisme. Le livre de Hoff circulait chez nous aussi. Mon père et moi en ayant recopié des extraits à la main, nous les faisons lire à des camarades du parti. C'était assez révolutionnaire : nombre d'entre nous n'avaient jamais entendu parler du système des valeurs multiples. L'idée que tout le monde pouvait avoir raison, que tout le monde avait le droit de vivre comme il l'entendait, eut un effet fracassant sur nous. La conception hoffienne d'un style de vie personnel... c'était assez enthousiasmant. Pas plus de dogmes religieux que de dogmes anti-religieux. Plus de disputes autour des exégèses des textes sacrés. Plus de sectes, plus de fractions, de factions, plus d'hérétiques à fusiller, à brûler, à jeter en prison.

— Vous n'êtes pas chinoise, intervint Nina.

— Non, je suis anglaise. Ma famille s'est installée en Chine comme missionnaires anglicans... avant de devenir communistes. Il existait une communauté de communistes anglais en Chine.

— Vous vous souvenez bien de la guerre ? lui demanda Kaminski.

— Pas grand-chose. Les raids des chrétiens de Formose... Je me souviens surtout des nuits passées à l'imprimerie. Les distributions secrètes.

— Comment vous en êtes-vous tirée ? demanda Cussick. Pourquoi ne vous ont-ils pas fusillée aussi ?

— J'avais huit ans, trop jeune pour être fusillée. L'un des dirigeants m'a adoptée, un vieux Chinois très gentil, qui lisait encore Lao-Tseu et avait des dents incrustées d'or. J'étais une pupille du parti lorsque la guerre se termina et que le parti se désintégra. » Elle secoua la tête. « Quel épouvantable gâchis... Cette guerre aurait pu si facilement être évitée. Si les gens s'étaient montrés simplement un peu moins fanatiques. »

Nina s'était levée.

« Chéri, dit-elle à son mari, veux-tu me faire plaisir... J'aimerais danser. »

On avait débarrassé une piste de danse au milieu de la salle bondée. Quelques couples s'y balançaient mécaniquement.

« Tu en as vraiment envie ? demanda Cussick en se mettant sur ses pieds d'un air épuisé. Pas longtemps, alors.

— Elle est charmante, laissa tomber Nina tandis qu'ils se frayaient un chemin jusqu'à la piste.

— C'est intéressant, cette histoire de Hoff, circulant parmi des hauts fonctionnaires du parti. »

Tout à coup, Nina s'accrocha à son époux.

« Si je pouvais... » Sa voix se brisa douloureusement. « N'y a-t-il donc aucun moyen de faire marche arrière ?

— Marche arrière ? » Il était perplexe. « Pour retourner où ?

— Avant... Comme nous étions... Nous ne nous querellions pas tout le temps. J'ai l'impression que nous nous sommes tant éloignés l'un de l'autre. Nous ne nous comprenons plus. »

Il tint sa femme serrée contre lui. Sous ses mains, son corps était étonnamment fragile.

« C'est cette foutue histoire... Un jour, tout rentrera dans l'ordre, nous serons de nouveau ensemble, comme avant. »

Touchée, Nina leva vers lui un regard implorant.

« Faut-il attendre que cette histoire soit finie ?

Faut-il que nous nous en débarrassions ? Pourquoi ne pas l'accepter ?

— Non, dit Cussick. Je n'accepterai jamais. »

Les ongles acérés de la jeune femme s'enfoncèrent dans son dos en une protestation vaine. Elle reposa un moment sa tête sur l'épaule de son mari, lui noyant le visage sous un flot de cheveux blonds. Son parfum familial lui chatouilla les narines : le doux parfum de son corps, la chaleur de ses cheveux. Tout cela, la douceur de son épaule nue, la texture soyeuse de sa robe, le film léger de transpiration ourlant de lumière sa lèvre supérieure... Il la serra violemment contre lui, silencieusement, comme pour un muet appel. Alors, elle leva le menton, lui adressa un sourire hésitant et déposa un baiser sur ses lèvres.

« Nous essaierons, dit-elle doucement. Nous ferons tout notre possible, d'accord ?

— Bien sûr, répondit-il de tout son cœur. C'est trop important ! Nous ne pouvons pas laisser notre vie nous

échapper ainsi. Et maintenant que nous avons Jack... » Il enfonça ses doigts sous l'épais torrent de sa chevelure blonde et lui enserra le cou. « Nous n'allons pas l'abandonner aux vautours. »

CHAPITRE X

La danse finie, il la reconduisit jusqu'à leur table, étreignant ses doigts fins jusqu'à ce qu'ils eussent tous deux repris leur siège. Kaminski était à demi assoupi, avachi sur sa chaise, marmonnant vaguement. Tyler se tenait assise bien droite ; elle avait vidé son verre et en avait commandé un autre.

« Une autre tournée ? » demanda Nina avec un enjouement un peu forcé. Elle appela le serveur et passa commande. « Max ! On dirait que vous allez mourir sous nos yeux ! »

Kaminski redressa à grand-peine sa tête fatiguée.

« Laissez-moi une chance, madame », répondit-il.

La soirée touchait à sa fin. Les clients commençaient à quitter les lieux, gravissant l'escalier pour se retrouver dans la rue. Sur l'estrade, l'homme et la femme étaient réapparus, ils avaient retiré leurs vêtements et repris leur numéro. Cussick les remarqua à peine, il sombra dans une contemplation morose, sirotant son verre d'un air morne, entendant vaguement le murmure des voix, sans prêter attention à l'épaisseur de l'air confiné. À la fin du numéro, la plupart des clients se levèrent et entreprirent de gagner la sortie, dans la bousculade. La salle était déjà à moitié vide. L'air froid du petit matin entraît par rafales quand les portes s'ouvraient, glaçant les clients encore assis à leur table.

« Il est tard », dit Cussick.

En face de lui, le visage de Nina se teinta d'effroi.

« Ils ne ferment pas avant longtemps ! protesta-t-elle, pathétique. Et puis, il y a l'arrière-salle qui ne ferme jamais. Encore une danse avant de partir. »

Cussick secoua la tête.

« Désolé, chérie. Je ne tiens plus debout. »

Nina se leva.

« Max ? Vous dansez ? »

— Bien sûr, dit Kaminski. Tout ce que vous voudrez. Profitons au moins du temps qui nous reste. »

La saisissant maladroitement par le bras, il se dirigea vers le devant de la salle, guidant et tirant Nina tout à la fois parmi les gens qui s'en allaient. Là, quelques couples abrutis de boisson se balançaient d'avant en arrière. Les deux hermaphrodites, tous deux femmes, cette fois, dansaient calmement avec des clients masculins. Puis, lassés de ce jeu, ils changèrent de sexe, devinrent des hommes et entreprirent de se promener entre les tables à la recherche de cavalières.

Assis à sa table, Cussick disait :

« Ils peuvent donc le faire à volonté ? »

Tyler but une gorgée avant de répondre :

« Probablement – c'est tout un art.

— C'est assez décadent. »

Une par une les lumières baissèrent puis s'éteignirent. Quand Cussick regarda de nouveau, il aperçut Kaminski effondré devant une table – il ne dansait plus. Où donc était Nina ? Il mit un certain temps à la repérer. Puis il reconnut la chevelure blonde qu'il connaissait bien. Elle dansait avec l'un des hermaphrodites, le visage empreint d'une espèce d'excitation désespérée. Un bras autour d'elle, le mince jeune homme dansait sans passion, en professionnel.

Avant d'avoir eu le temps de s'en apercevoir, Cussick était debout.

« Attendez-moi ici », dit-il à Tyler.

Ramassant son sac et son manteau, Tyler lui emboîta le pas.

« Nous ferions mieux de ne pas nous séparer. »

Mais Cussick ne pensait plus qu'à Nina. Son épouse et l'hermaphrodite se dirigeaient, main dans la main, vers ce que son instinct lui disait être l'entrée des chambres du fond encore en activité. Bousculant quelques couples qui flânaient, il les suivit. Il se retrouva quelques secondes dans une obscurité complète, puis il déboucha dans un corridor désert. La tête baissée, il se précipita en avant. Parvenu à un tournant, il s'arrêta brusquement.

Nina, appuyée contre le mur, un verre à la main, bavardait avec l'hermaphrodite. Ses cheveux blonds tombaient en

désordre sur ses épaules. Son corps s'affaissait un peu sous l'effet de la fatigue, mais ses yeux brillaient encore d'un éclat fiévreux.

Allant jusqu'à elle, Cussick dit :

« Viens, chérie, nous partons. »

Il se rendait vaguement compte que Tyler et Kaminski l'avaient suivi.

« Non, partez devant, dit Nina d'une étrange voix métallique. Allez, fichez le camp.

— Et toi ? insista-t-il, choqué. Et Jack ?

— Qu'il aille se faire voir ! lança-t-elle avec un désespoir soudain. Qu'ils aillent tous se faire voir. J'en ai marre de ton monde ! Je ne rentre pas, je reste ici. Si c'est moi que tu veux, pour l'amour du Ciel, reste avec moi ! »

L'hermaphrodite se tourna à demi et dit à Cussick : « Occupe-toi de tes oignons, mon minet, nous vivons dans un monde où chacun a le droit de faire ce qu'il lui plaît. »

Cussick tendit les mains, agrippa la chemise de la créature et la souleva de terre. L'hermaphrodite était incroyablement léger. Il se débattit et se tordit dans tous les sens et, en un clin d'œil, il glissa entre les doigts de Cussick comme une anguille. Reculant d'un pas, il se transforma en femme. Les yeux moqueurs, elle s'éloigna d'une démarche chaloupée.

« Allez-y, frappez-moi », défia-t-elle.

Nina avait tourné les talons et s'en allait au long du corridor. L'hermaphrodite s'en aperçut et se dépêcha de la suivre, le visage tendu. Alors que la créature s'apprêtait à suivre Nina qui passait le seuil d'une porte ouverte sur un côté du corridor, Tyler se glissa vivement jusqu'à elle, l'attrapa et, d'un geste expert, la fit pivoter sur elle-même et lui plaça une clef au bras qui l'immobilisa. L'hermaphrodite reprit aussitôt l'apparence d'un homme. Cussick s'avança et lui décocha un direct à la mâchoire. Sans un bruit, la créature s'effondra, tout à fait inconsciente, et Tyler la lâcha.

« Elle est partie », dit Kaminski qui avait peine à tenir debout.

Des gens se précipitèrent dans le corridor. Parmi eux, l'autre hermaphrodite qui, à la vue de son compagnon inerte, joignit

les mains d'horreur, avant de s'agenouiller pour lui porter secours maladroitement.

Après un coup d'œil circulaire, Tyler dit rapidement à Cussick :

« Elle se sent bien ici. Si vous voulez qu'elle parte avec vous, il va falloir la convaincre. » Elle lui donna une bourrade amicale mais pressante. « Allez, allez-y ! »

Il la trouva presque aussitôt. Elle s'était glissée dans une pièce donnant sur le corridor, un cul-de-sac avec une seule entrée. La sachant coincée, il referma la porte derrière lui et donna un tour de clef. Nina s'était réfugiée dans un coin, frêle et pitoyable, les yeux brillants de crainte, tremblante, levant sur lui un regard implorant.

C'était une petite chambre d'une propreté quasi médicale, d'une simplicité monacale. Les rideaux, la place des meubles, tout lui criait l'intolérable vérité : seule Nina avait pu la décorer. C'était *sa chambre*. Son empreinte, son image y étaient partout imprimées.

Des bruits se faisaient entendre au-dehors. La rude voix de Kaminski les couvrit tout à coup :

« Doug ! Vous êtes là-dedans ? »

Il sortit pour se retrouver face à face avec Kaminski et Tyler.

« Je l'ai trouvée. Elle va bien.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Tyler.

— Rester ici. Vous feriez mieux de rentrer chez vous, tous les deux. Vous saurez trouver la sortie.

— Bien sûr », dit Tyler, compréhensive. Elle prit le bras de Kaminski et recula d'un pas. « Bonne chance. Venez, Max, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Merci, dit Cussick qui restait fermement planté en travers de la porte. À bientôt, vous deux. »

Éberlué, Kaminski se laissa entraîner malgré ses protestations par la mince jeune femme qui le tirait résolument par le bras.

« Téléphonez-moi, murmura-t-il. Quand vous rentrerez, quand vous serez sorti d'ici. Pour me faire savoir que tout va bien.

— Comptez sur moi, dit Cussick. N'oubliez pas votre paquet. »

Il resta un moment sur le seuil, jusqu'à ce que leurs deux silhouettes aient disparu au tournant du corridor. Puis il tourna les talons et pénétra à nouveau dans la pièce.

Sur le lit, Nina s'était assise, la tête appuyée contre le mur, les jambes repliées, les pieds ramenés sous elle. Elle lui adressa un faible sourire.

« Coucou, dit-elle.

— Ça va mieux ? » Il referma la porte à clef et s'approcha d'elle. « Ils sont partis, je leur ai dit de s'en aller. »

S'asseyant au bord du lit, il l'interrogea. « C'est bien ta chambre, non ?

— Oui. »

Elle évitait de le regarder directement.

« Depuis combien de temps ?

— Oh ! pas longtemps, une semaine, peut-être une dizaine de jours.

— Je ne comprends vraiment pas. Tu as envie d'être ici, avec ces gens ?

— Je voulais m'en aller. Je ne supportais plus cet horrible petit appartement... J'avais besoin d'être seule, de faire quelque chose. C'est tellement difficile à expliquer. Dans une certaine mesure, je ne comprends pas moi-même. C'est comme les vols, j'avais le sentiment que je ne pouvais pas me dégonfler.

— C'est pour ça que tu nous as tous amenés ici, alors ? Cela ne signifiait rien tant que tu ne nous l'avais pas montré.

— J'imagine que oui. Oui, je crois que tu as raison. Je voulais que tu voies, que tu saches. Pour que tu voies que j'avais quelque part où aller... Que je ne dépendais pas de toi. Que je n'étais pas ficelée sans espoir à ton monde. Tout à coup, dans la grande salle, j'ai eu peur. C'est pour ça que j'ai pris de l'héroïne. » Elle sourit un peu. « Quel gâchis ! »

Il se pencha sur elle, lui prit la main. Sa peau était froide et vaguement moite.

« Tu n'as plus peur maintenant, n'est-ce pas ?

— Non, parvint-elle à articuler, pas avec toi ici.

— Nous allons passer la nuit ici, lui dit-il. C'est ce dont tu as envie ? »

Elle hocha la tête, d'un air pitoyable.

« Et... demain matin, nous rentrerons ? » dit-il.

En se tortillant un peu, elle répondit à grand-peine.

« Ne me le demande pas, ne m'oblige pas à répondre, j'ai peur de répondre, maintenant.

— Comme tu voudras. » Il souffrait mais il n'insista pas pour obtenir une réponse. « On pourra se décider demain, après une bonne nuit de sommeil et un petit déjeuner. Quand nous serons débarrassés de tous ces trucs absorbés... Ces poisons, ces saloperies. »

Il n'y eut pas de réponse. Nina était à moitié assoupie. Les yeux fermés, elle était appuyée contre le mur, le menton sur la poitrine, le corps détendu.

Cussick resta longtemps assis, immobile. La pièce devint froide. Dehors, dans le corridor, le silence seul régnait. Sa montre lui apprit qu'il était quatre heures trente. Se courbant, il retira les souliers de Nina. Il les déposa près du lit, hésita, puis entreprit de défaire sa robe. C'était une fermeture compliquée, il mit un certain temps à en venir à bout. À deux reprises, elle s'éveilla à moitié, remua, puis replongea dans le sommeil. La robe s'ouvrit enfin ; il fit passer le haut du vêtement par-dessus sa tête et l'étendit sur le dossier d'une chaise ; puis, soulevant les hanches, il fit glisser sous elle l'autre partie de la robe.

Comme elle était petite ! Il en fut surpris. Débarrassée de ses vêtements coûteux, elle semblait étrangement nue, vulnérable, fragile. Il était impossible de lui en vouloir. Il tira une couverture autour de ses épaules et la coinça sous son menton. Sa lourde chevelure blonde se répandit sur le tissu de laine, épais flots de miel sur les dessins rouges et noirs. Il lui lissa les cheveux en arrière et s'assit auprès d'elle sur le lit.

Il resta assis là pour une éternité, l'esprit vide, les yeux écarquillés sur les ombres de la pièce. Nina dormait profondément ; de temps à autre, elle remuait, se retournait, émettait de petits bruits misérables. Luttant dans des ténèbres invisibles, elle menait un combat solitaire, sans lui, sans

personne pour l'aider. En dernière analyse, ils étaient coupés l'un de l'autre. Ils souffraient chacun de leur côté.

Au matin, il prit conscience d'un son lointain, étouffé. Il n'y prêta d'abord aucune attention. Les vagues sonores venaient inutilement se briser au pied de sa conscience assoupie. Et puis, enfin, il reconnut une voix d'homme, rauque et forte, une voix qui ne lui était pas étrangère. Tremblant, raidi par le froid, il se leva et se dirigea vers la porte. Avec des précautions infinies, il l'ouvrit et sortit dans le corridor désert et glacé.

La voix était celle de Jones.

Cussick suivit lentement le corridor. Il passa devant des portes fermées et des couloirs latéraux sans rencontrer personne. Il était six heures moins vingt. Le soleil pointait. Par une fenêtre ouverte au fond du corridor, il aperçut un coin de ciel pâle, gris et froid, aussi lointain et hostile que le métal d'un canon de revolver. Au fur et à mesure de sa marche, la voix s'amplifiait. Soudain, il tourna et se trouva devant un vaste magasin.

Ce n'était pas Jones, pas lui en personne, c'était un magnétophone. Mais la présence, l'esprit vif et cruel étaient là. Sur des rangées de chaises, des hommes et des femmes étaient assis, absorbés dans l'audition du message. Le magasin était rempli de ballots, de boîtes, d'énormes paquets entassés partout. Le corridor l'avait mené jusque dans un autre édifice : il reliait divers établissements entre eux. C'était l'entrepôt d'une maison de transport.

On avait apposé des affiches sur les murs. Debout sur le seuil, écoutant les imprécations passionnées, il comprit qu'il se trouvait devant un local officiel où se tenait une réunion matinale. Ces gens étaient des travailleurs qui se réunissaient avant l'aube, avant de commencer leur journée de travail. Tout au bout de la salle, là où les haut-parleurs tonnaient, l'emblème de Jones était accroché : les fioles croisées d'Hermès. Epars dans le groupe, on apercevait divers uniformes des organisations des Patriotes Unis : mouvements de jeunesse, de femmes, brassards, badges et insignes. Dans un coin, deux

policiers casqués de la Sécurité. La réunion n'était pas clandestine. Elles ne l'étaient d'ailleurs jamais : c'eût été inutile.

Personne ne prêta attention à Cussick qui parcourut le corridor en sens inverse. L'édifice commençait à reprendre vie. À l'extérieur, des camions bruyants venaient charger ou décharger. Il retrouva la chambre de Nina et entra.

Elle était éveillée. Comme il s'écartait de la porte, elle s'assit, les yeux grands ouverts.

« Où étais-tu ? J'ai cru...

— Me voici ! J'avais entendu du bruit. »

On entendait encore le roulement de la voix de Jones dans le lointain.

« Oh ! approuva-t-elle de la tête, bien sûr, leur réunion. Tout ça est lié. Ma chambre...

— Tu travailles pour eux, c'est ça ?

— Rien de bien important. Je plie des papiers, je recopie des adresses. Le genre de choses que je faisais avant. De la diffusion d'information – je suppose que tu dirais : de la publicité. »

S'asseyant au bord du lit, Cussick s'empara du sac de sa femme et l'ouvrit. Des papiers, des cartes, du rouge à lèvres, un miroir, des clefs, de l'argent, un mouchoir... Il renversa tout sur le lit. Nina le regardait faire, tranquillement ; elle s'appuyait sur un coude. Cussick examina le contenu du sac jusqu'à ce qu'il eût découvert ce qu'il cherchait.

« J'étais curieux, dit-il. Le grade et la date précise.

Sa carte de membre des Patriotes Unis datait du 17 février 2002. Cela faisait huit mois qu'elle appartenait à l'organisation. Avant même la naissance de Jack... Les signes codés qu'il connaissait trop bien prouvaient qu'elle travaillait à plein temps et à un niveau de responsabilité relativement élevé.

« Tu t'es vraiment engagée, commenta-t-il en fourrant tout dans le sac. Pendant que je travaillais, tu... travaillais aussi.

— Il y a beaucoup à faire, reconnut-elle faiblement. Et ils ont besoin d'argent. Là aussi, j'ai été assez utile. Quelle heure est-il, six heures ?

— Pas tout à fait. »

Il alluma une cigarette et s'assit sur le lit. À son grand étonnement, il était calme et capable de raisonner. Il ne

ressentait aucune émotion. Cela viendrait peut-être plus tard. Peut-être pas...

« Bon, dit-il, j'imagine qu'il est trop tôt pour partir d'ici.

— J'aimerais dormir encore un peu. » Ses paupières tombaient, elle bâilla, s'étira, lui sourit pleine d'espoir. « Pourrions-nous...

— Bien sûr. »

Il écrasa sa cigarette et entreprit de délayer ses souliers.

« C'est assez excitant, dit Nina malicieuse. Comme une aventure. Toi et moi, ici, derrière cette porte fermée à clef. Le secret... Tu ne trouves pas ? Ce n'est pas de la routine, quoi, du déjà vécu, tu comprends ? » Comme il déboutonnait sa chemise, debout près du lit, elle poursuivit : « Je m'ennuie tellement, c'est si fatigant de vivre la même chose, jour après jour. La grisaille quotidienne, la femme mariée avec un nourrisson, la ménagère confinée. C'est une vie qui ne vaut pas la peine d'être vécue, tu t'en rends compte ? Est-ce que tu ne désires pas faire quelque chose, toi ?

— J'ai mon travail. »

Attristée, elle répondit :

« Je sais. »

Il éteignit la lumière et s'approcha d'elle. La lumière blanche et froide du soleil filtrait dans la pièce obscurcie par les interstices des volets. Le corps de sa femme se découpait avec une netteté de gravure dans cet éclairage plat. Elle écarta pour lui les couvertures. Elle avait dû se lever à un moment ou à un autre car elle avait retiré le reste de ses vêtements et accroché sa robe dans la penderie. Ses souliers, ses bas, ses sous-vêtements avaient disparu – probablement rangés dans quelque tiroir de la commode. Tout en glissant sur le côté pour lui faire de la place, elle tendait vers lui des bras avides, exigeants.

« Crois-tu, demanda-t-elle, tendue, que... ce sera la dernière fois ?

— Je ne sais pas. »

Il était conscient seulement de sa fatigue. Il se laissa tomber sur le lit avec reconnaissance, malgré son étroitesse, sa dureté. Nina le recouvrit, lissant tendrement de la main la couverture de laine autour de lui.

« C'est ton petit lit privé ? demanda-t-il, non sans ironie.

— En quelque sorte, comme au Moyen Age, répondit-elle. Rien que cette petite pièce, rien que ce lit étroit comme un lit de camp... de moine. Coiffeuse et cabinet de toilette, chasteté, pauvreté, obéissance... Une retraite, un nettoyage spirituel, pour moi, pour nous tous. »

Cussick n'essaya pas d'y réfléchir. Vice, sensualité, quasi-orgie de la soirée précédente – les drogues, les alcools, le spectacle, cette attraction décadente et, maintenant, cette pièce austère... cela n'avait aucun sens. Et pourtant, au-delà de la logique, tout cela s'inscrivait dans un cadre cohérent, déterminé.

Une épaule pâle, adorable et nue, se pressait contre la sienne. Les lèvres entrouvertes, les yeux agrandis, Nina le regardait, comme imbibée de la proximité fondante de l'amour.

« Oui, murmura-t-elle, cherchant son visage, essayant de voir clair en lui, attachée à comprendre ce qu'il pensait et ressentait, je t'aime tant ! »

Il ne dit rien. Il effleura des lèvres le torrent brûlant de la chevelure couleur de miel qui enflammait l'oreiller et la couverture. Encore et encore, elle s'accrochait à lui, se serrait contre lui, en silence, essayait de le retenir. Mais il fuyait déjà dans le sommeil. Il se tourna sur le côté, et resta ainsi un moment, la main sur sa gorge, près de son oreille, la touchant du bout des doigts.

« Ne me laisse pas, murmura brusquement Nina, je t'en prie, ne me laisse pas ! »

Mais il n'y pouvait plus rien. Le sommeil l'éloignait d'elle de plus en plus... Et elle aussi, elle le laissait. Enlacés, leurs nudités confondues, un univers déjà les séparait. Entre eux, s'était glissé le martellement incessant, étouffé et métallique d'une voix d'homme dont l'écho venait battre contre les murs. Un grondement sans fin, fait de mots, de gestes, de discours – la rumeur infatigable de la passion d'un homme.

CHAPITRE XI

La nouvelle se répandit d'elle-même. Cussick n'eut rien à dire – tout le monde savait. Un mois plus tard seulement, au milieu de novembre, Tyler lui téléphona, sans qu'il s'y attendît, à l'improviste. Il était assis à son bureau, noyé sous les rapports et les fiches de renseignements. Elle l'appela par le vidéophone intérieur et le prit donc tout à fait par surprise.

« Désolée de vous déranger », dit tout de go le visage de Tyler qui s'animait sur l'écran.

Elle était assise à son bureau, elle aussi. Au-delà de sa petite silhouette en uniforme, on apercevait une machine à écrire électrique, un bureau bien rangé. Ses grands yeux sombres et graves, elle brandissait un document qu'elle venait de recevoir sur bande magnétique.

« Je vois que votre épouse est reclassée sous son nom de jeune fille. On nous demande de l'appeler désormais Nina Longstren.

— C'est exact, confirma Cussick.

— Vous voulez bien me raconter ce qui s'est passé ? Je ne vous ai pas revu, depuis cette soirée.

— Je vous vois quelque part, après le boulot, lui dit-il. Où vous voudrez, mais pour le moment, je ne peux pas parler. » Il indiquait du doigt la montagne de travail qui s'élevait sur son bureau. « Je n'ai pas besoin de vous en dire plus. »

Ils se rencontrèrent sur les larges marches qui menaient au bâtiment principal de la Sécurité. Il était sept heures du soir, le froid ciel d'hiver était d'un noir de poix. Tyler l'attendait, enveloppée dans une lourde pelisse, les mains enfoncées dans les poches, un foulard de laine entourant ses courts cheveux noirs. Comme il descendait les marches de béton à sa rencontre, elle sortit de l'ombre, la buée blanche de son haleine mettant un

halo autour d'elle, des cristaux de glace étincelant sur le col de fourrure de sa pelisse.

« Vous m'en direz exactement autant – ou aussi peu – que vous voudrez. N'allez pas croire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. »

Il n'y avait pas beaucoup à dire. Le lendemain matin à onze heures il avait ramené Nina à l'appartement. Ils n'avaient prononcé que quelques paroles. Une fois installés dans le salon familial, tous deux avaient compris combien tout cela était devenu vain. Trois jours plus tard, il reçut les formulaires préliminaires du bureau des mariages : Nina avait introduit une demande de dissolution. Il la revit brièvement, de temps à autre, tandis qu'elle regroupait ses affaires et les retirait de l'appartement. Quand les derniers documents étaient arrivés, elle vivait déjà de son côté.

« Quelles relations aviez-vous ? demanda Tyler. Vous étiez restés amis, n'est-ce pas ? »

C'était ce qui avait été le plus pénible.

« Oui, dit-il, tendu, nous étions restés amis. »

Il avait invité Nina à dîner le dernier soir de leur vie conjugale légale. Dans sa poche, il portait, pliés en quatre, les derniers documents qu'il restait à signer. Après avoir traîné plus d'une heure dans la salle à moitié vide du restaurant, ils avaient fini par se décider à repousser les couverts pour signer les papiers. Et voilà, leur union était terminée. Il l'avait déposée à un hôtel, avait pris ses affaires de première nécessité dans l'appartement, et l'avait laissée là. Cette histoire d'hôtel était assez compliquée : ils avaient convenu tous les deux qu'il valait mieux qu'il ne s'approche pas du nouveau quartier de Nina.

« Et Jack ? » demanda Tyler. Elle frissonna, soufflant dans sa direction un petit nuage blanc d'haleine condensée. « Qu'est-ce qu'il devient dans tout ça ? »

— Jack a été placé dans une crèche du Goufédem. Légalement, c'est encore notre enfant mais, dans la pratique, nous n'avons plus rien à faire pour lui. Nous pouvons le voir quand nous le désirons. Mais nous n'en sommes plus responsables.

— Aurez-vous le droit de le récupérer si vous le voulez ? Je ne connais pas la loi dans ce domaine.

— À condition de le demander ensemble. » Il ajouta : « Autrement dit, si nous nous remarions.

— Alors, vous voilà seul, dit Tyler.

— Oui, me voilà seul. »

Quand il eut quitté Tyler, il alla chercher sa voiture au garage de la police et traversa la ville pour rentrer chez lui. Il croisa des foules apparemment innombrables de partisans de Jones, de Jeunesses Jonesiennes, les Jonesistes, comme on avait pris l'habitude de les appeler. L'organisation ne manquait pas une occasion de faire la preuve de sa puissance toujours croissante. Des manifestants porteurs de banderoles pressaient le pas dans le crépuscule – des hordes de silhouettes semblables, de visages passionnés et fanatiques.

À BAS LA TYRANNIE
DU RELATIVISME ÉTRANGER
VIVE LA LIBERTÉ DE L'ESPRIT !

Une autre version s'illumina près de sa voiture.

DISSOLUTION DE LA POLICE SECRÈTE

À BAS LE TERRORISME DE LA MANIPULATION
DES CONSCIENCES

ABOLITION
DES CAMPS DE TRAVAIL ESCLAVAGISTES

RESTAURATION DES LIBERTÉS INDIVIDUELLES

VIVE LA LIBERTÉ !

Il en était de plus simples... et de plus efficaces :

EN ROUTE POUR LES ÉTOILES !

Les banderoles illuminées surgissaient partout ; il ne put s'empêcher d'être gagné par un certain enthousiasme. Ils ressentait tous une vive émotion, une excitation et une liesse irréprouvables à l'idée de sortir du système solaire, de s'en arracher pour atteindre les étoiles, les autres systèmes, l'infinité des autres soleils. Cussick n'était pas dépourvu de ce sentiment ; lui aussi en avait envie.

L'utopie. L'Age d'Or. Ils ne l'avaient pas trouvé sur la Terre. La dernière guerre leur avait fait comprendre qu'il ne viendrait jamais. De la Terre, ils s'étaient tournés vers les autres planètes, construisant des fictions romanesques, se nourrissant de mensonges agréables. Les autres planètes, disaient-ils, étaient des mondes verdoyants, fertiles, creusés de vallées irriguées, couverts de collines boisées... des paradis : la réponse aux aspirations ancestrales. Mais les autres planètes étaient des cauchemars de méthane gelé, des kilomètres de roche nue. Sans vie, sans bruit, seulement des roches, des gaz, et les ténèbres désolées soufflant la mort.

Mais les partisans de Jones n'avaient pas renoncé. Ils avaient un rêve, ils étaient porteurs d'une vision. Il existait une seconde Terre, ils en étaient persuadés. Quelqu'un, quelque part, s'était jusqu'alors arrangé pour les en priver : c'était un complot. C'était le Goufédém sur Terre ; Le Relativisme les étouffait. Hors de la Terre, il y avait les dériveurs. Une fois le Goufédém renversé, les dériveurs anéantis... c'était toujours la même histoire ; les Verts Pâturages au prochain détour du chemin.

Et pourtant, ce n'était pas du dégoût que Cussick ressentait pour ces personnages rêveurs, pressés. C'était de l'admiration. C'étaient des idéalistes. Lui, au contraire, n'était qu'un réaliste. Et il en avait honte.

À chaque coin de rue, se découpait la forme d'une table fortement éclairée, surmontée d'une grande affiche. À chaque table, un militant était assis devant une pile de pétitions, recueillant les signatures des gens qui faisaient la queue.

REFERENDUM UNIVERSEL

EXIGEONS QUE LE GOUFÉDEM SE RETIRE

ET NOMME JONES COMMANDANT SUPRÊME
POUR FAIRE FACE À LA CRISE ACTUELLE

C'était l'aspect effrayant des choses : les queues de citoyens fatigués, usés par une longue journée de travail, prêts à attendre patiemment leur tour. Ce n'étaient plus les visages enthousiastes des militants convaincus, mais des gens gris, ordinaires, désireux d'abattre leur gouvernement légal, légitime, souhaitant remplacer le système démocratique de la loi par un pouvoir absolu : le bon vouloir d'un seul et unique individu.

En gravissant les marches qui conduisaient à son appartement, Cussick crut entendre un vague sifflement aigu. L'esprit encombré de pensées sinistres, il ne réagit pas. Ce ne fut qu'après avoir ouvert la porte d'entrée, quand la lumière se fut allumée, qu'il comprit que c'était la sonnerie du vidéophone.

Il enfonça une touche et l'écran s'illumina. C'était un message enregistré sur bande : le visage dur et sévère du directeur Pearson apparut et s'adressa à lui : « J'ai besoin de vous au bureau. Venez immédiatement. Cet ordre annule tous les autres. » Il y eut un cliquetis, puis l'image réapparut et recommença ; la bouche pincée de Pearson s'ouvrit et dit : « J'ai besoin de vous au bureau. Venez immédiatement. Cet ordre annule tous les autres. » Le message commençait à passer une troisième fois lorsque Cussick éteignit l'appareil d'un geste brusque.

Au premier abord, c'était simplement terriblement ennuyeux : il était épuisé, il ne désirait qu'une chose – manger seul et se mettre au lit. Et puis, avec Tyler ils avaient vaguement parlé de sortir, d'aller au spectacle. Il songea un moment à faire comme s'il n'avait pas reçu le message. Pearson n'avait aucun moyen de vérifier. Il pouvait ne pas rentrer avant des heures.

Absorbé dans ses pensées, Cussick gagna la cuisine déserte et vide, et entreprit de se préparer un sandwich. Quand il eut fini, sa décision était prise. Il quitta à la hâte l'appartement, dévala les escaliers jusqu'au garage et sortit rapidement sa voiture. Il regagna les bâtiments de la police à toute allure, grignotant son sandwich en conduisant. Tyler avait dit quelque chose qui, sur

le moment, ne l'avait pas frappé mais qui tout à coup, revêlait une signification effrayante.

Pearson le reçut aussitôt.

« Voilà la situation, exposa-t-il. Votre copain Kaminski, à quinze heures trente cet après-midi ; après avoir fait son rapport, a emporté autant de documents secrets que sa sacoche pouvait en contenir et a filé. »

Paralysé, Cussick ne trouva rien à dire. Il restait debout, comme un imbécile, occupé à essuyer les miettes de sandwich qui s'accrochaient à ses lèvres.

« Ça ne nous a pas surpris », poursuivit Pearson. Debout sur ses jambes écartées, cet homme solide parlait tout en consultant un mémo. « Nous l'avons rattrapé à deux cents kilomètres d'ici et nous l'avons contraint à atterrir.

— Où allait-il ? » demanda Cussick.

Mais il le savait déjà.

« Il avait passé un petit marché sordide avec les gens de Jones. Un projet qu'il caressait depuis des mois. En échange de ses informations, ils lui auraient fourni un refuge. Une espèce de retraite où Kaminski se serait caché pour passer bien tranquillement les années de guerre ou de quoi que ce soit qui nous attend maintenant. Il s'en lavait les mains, il était fini. Et, bien sûr, il ne pouvait pas démissionner. On ne démissionne pas de la police dans une situation comme celle que nous connaissons aujourd'hui. Pas en de pareilles circonstances.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ? Où est-il ?

— Il est dans un camp de travail du Saskatchewan. Jusqu'à la fin de ses jours. Il y est déjà. Je l'y ai fait emmener aussitôt. Je compte rendre tout cela public pour en faire un exemple.

— Mais, dit Cussick d'une voix rauque, il est malade, il est vieux et fatigué, il ne sait plus ce qu'il fait. Il ne tenait plus debout. C'est à l'hôpital qu'il devrait être, pas en camp de travail !

On devrait le fusiller, oui ! Mais nous fusillons plus. Nous ne pouvons que le condamner aux travaux forcés à vie. Votre vieux professeur triera des boulons jusqu'à sa mort. » Pearson contourna son bureau. « Je vous raconte tout cela parce que vous êtes en partie responsable. Nous vous avons tous à l'œil,

Kaminski, cette ancienne communiste – Tyler Fleming – et votre femme. Nous savons que cette dernière est un agent de Jones. Elle travaille avec eux, elle habite un de leurs centres de réunion. Elle s'est laissé endoctriner, elle leur donne de l'argent. » Brandissant son mémo il ajouta : « Kaminski le savait, il a gardé l'information par devers lui, essayé de la détruire.

— Il ne voulait pas que je le sache, dit Cussick.

— Il ne voulait pas que *nous* le sachions, voulez-vous dire. Nous avons compris qu'il y avait de grandes chances pour qu'il essaie de s'enfuir après que votre femme vous eut quitté et fut ouvertement passée de l'autre côté. Nous nous attendions à ce qu'il la suive tôt ou tard. En ce qui vous concerne... » Pearson haussa les épaules. « Je ne pense pas qu'il y ait le moindre risque de vous voir faire ce qu'il a fait. Et cette fille non plus, elle nous est loyale. Mais c'est une sale affaire. » La dureté de son ton disparut soudain. « C'est terrible... C'était un vieux bonhomme merveilleux. Je voulais que vous le sachiez.

— Merci, répliqua Cussick d'une voix blanche.

— Vous avez probablement raison. C'est dans un hôpital qu'il devrait être, oui. Mais nous n'y pouvons rien, c'est une lutte à mort. C'est dur pour tout le monde, beaucoup voudraient reprendre leurs billes... Nous tous, peut-être...

— C'est bien possible, accorda Cussick qui l'entendait à peine.

— Les Jonesistes pénètrent partout, tout le système s'effondre. Toutes les classes, tous les groupes sont atteints. Ici, à la Sécurité, il y en a qui jouent la fille de l'air, comme Kaminski. Il fallait que je l'envoie en camp ; si je le pouvais, je le tuerais de sang-froid.

— Mais vous ne tenez pas à le faire.

— Non, reconnut Pearson. Je n'y tiens pas. Mais je le ferais. » Il garda un moment le silence, puis reprit : « Kaminski dirigeait la contribution de la Sécurité à un projet ultra-secret du Goufédem. Quelque chose qui dépend du ministère de la Santé... Je ne sais pas ce que c'est, personne ici ne le sait. Le Conseil est au courant, bien sûr, c'est l'œuvre d'un biochimiste

du nom de Rafferty. Vous avez sans doute entendu parler de lui. Il y a une trentaine d'années qu'il a disparu.

— Je me souviens », dit Cussick d'un air détaché. Il n'arrivait pas à se concentrer. « Est-ce que Max va bien ? Il n'a pas été blessé, j'espère ? »

— Il va bien. » Pearson reprit impatiemment : « C'est vous qui allez prendre sa suite et vous occuper des aspects du projet qui concernent la Sécurité. J'imagine que ce fils de pute de Jones est déjà au courant. Nous avons empêché Kaminski d'emporter ses documents, mais il a peut-être reçu un rapport oral. » Puis il aboya : « De toute manière, Jones n'y peut rien ! Il n'est pas au pouvoir, pas encore ! Et, jusque-là, nous assurons la protection du projet. »

Cussick ne put que poser une question stupide :

« Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

— Ça crève les yeux ! Je vous envoie trouver Rafferty, pour que vous sachiez de quoi il retourne. » Ramassant une enveloppe bourrée de documents qui se trouvait sur son bureau, Pearson la lui tendit. « Rafferty est déjà averti. Il vous attend. Tout est arrangé. Allez-y tout droit et faites-moi votre rapport dès que vous croirez avoir compris. Pas le projet, ça ne me regarde pas, je ne veux pas en entendre parler. Tout ce qui m'intéresse, ce sont les problèmes de sécurité. Compris ? »

En sortant du bureau, Cussick était encore tout étourdi. Une navette rapide de la police l'attendait au bord du trottoir. Trois flics en armes l'entouraient, coiffés de casques de métal brillant, les mains refermées sur leur pistolet mitrailleur automatique. Ils se mirent instantanément au garde-à-vous dès qu'il arriva à leur hauteur, le souffle court et encore sous le coup de l'émotion, ayant du mal à se rendre compte de ce qui se passait.

« Je ne suis au courant de rien, leur dit-il, je ne sais même pas où nous allons. »

— Nous avons reçu nos ordres, monsieur, l'informa l'un des trois. L'itinéraire est fixé. »

Quelques instants plus tard, il s'élevait au-dessus de la cité obscure, sans aucune idée de l'endroit où il se rendait. À sa droite, l'un des flics s'était à demi assoupi, sa mitrailleuse réglementaire en travers des genoux, l'air satisfait. Le vaisseau

était sur pilote automatique. Les deux autres flics s'apprêtaient à jouer aux cartes. Cussick se rencogna dans son siège, prêt à un long voyage.

Mais le voyage se termina plus tôt qu'il ne l'avait imaginé. Tout à coup, le vaisseau piqua du nez, l'un des flics posa son jeu et retourna prendre les commandes. Sous eux, les lumières d'une grande ville perçaient les ténèbres. Cussick ne la reconnut pas avant que le vaisseau ne se fût posé sur un terrain d'atterrissage aménagé sur le toit d'un édifice : c'était San Francisco. C'était donc cela que Kaminski avait voulu dire, cette fameuse soirée... *Proches d'eux...* Le projet qu'il avait évoqué avec de vagues grognements, qu'il avait longtemps ruminé en silence, mais qu'il avait refusé de discuter ouvertement. À présent il allait savoir de quoi il s'agissait. Mais ce n'était pas au projet du Goufédem qu'il songeait. Il pensait à Max, dans son camp de travail.

Le cockpit s'ouvrit en coulissant avec un petit claquement métallique. Les trois flics descendirent à la queue leu leu. Cussick les suivit avec précaution. Un vent incroyablement froid lui fouetta le visage, il frissonna et chercha à voir où il se trouvait. Dans le quartier des affaires, apparemment : la haute silhouette des immeubles de bureaux se profilait dans l'obscurité froide.

« Et maintenant ? » s'enquit-il d'un ton irrité.

On le conduisit au long d'une rampe jusqu'à une porte fermée par un jeu de serrures à points d'ancrage multiples. Elle ouvrait sur une volée de marches de métal qu'ils descendirent. Quelques instants plus tard, il faisait face à un petit homme d'un certain âge, qui ne payait guère de mine dans son uniforme médical blanc. Ce monsieur retira ses lunettes, cligna des yeux et tendit la main. Rafferty était un homme sans prétention avec une expression soucieuse et préoccupée qui contractait ses traits sans aménité. Sa lèvre supérieure s'ombrait d'une tentative peu convaincante de moustache.

« Oui, annonça-t-il pendant qu'ils échangeaient une poignée de main, je suis Rafferty ; mais ils ne sont pas ici pour le moment, vous allez devoir attendre. »

Cussick répliqua :

« Docteur, je ne suis absolument au courant de rien. » Il sortit les documents que Pearson lui avait remis et les tendit à son interlocuteur. « On m'a affecté ici sans avertissement. Vous êtes au courant, pour Kaminski ? »

Rafferty jeta des coups d'œil soupçonneux autour de lui avant de s'engager dans un corridor. Cussick marchait à ses côtés et le biochimiste lui expliqua : « Je les ai fait partir quand Pearson m'a prévenu que Kaminski avait trahi. L'idée était de moi, je ne voulais pas qu'ils restent ici au cas où Kaminski aurait prévenu les gens de Jones. Un geste un peu idiot, bien sûr ; car, si Jones le sait aujourd'hui, il le savait depuis un an... Mais j'ai craint une attaque... J'ai vu comment la populace envahit les immeubles à la recherche de ces protoplasmes. J'ai pensé qu'ils pourraient venir ici, en se servant de ce prétexte.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Cussick.

— Je vais vous faire visiter le projet. Il le faut, si vous voulez pouvoir assurer la sécurité. Mon Dieu, comment pourriez-vous vous occuper d'eux sans comprendre ce qu'ils sont ! »

Cussick se trouvait dans un véritable labyrinthe de couloirs aseptisés d'un blanc brillant. Des médecins les parcouraient, poursuivant des activités médicales qui échappaient à sa compréhension. Personne ne lui prêta la moindre attention.

« Voici leur Refuge, expliqua Rafferty, s'arrêtant devant un long mur transparent. Je profite de leur absence pour tout nettoyer et inspecter. Je fais d'une pierre deux coups. » Il examina un certain nombre de cadrans encastrés dans un mur. « Nous allons pouvoir entrer dans quelques instants. »

Cussick regardait l'intérieur d'une espèce de gigantesque aquarium rempli de vapeur. Des nuages denses d'humidité obscurcissaient le macabre paysage. À travers l'atmosphère humide, on percevait les rumeurs de toute une machinerie au travail atomisant divers produits à partir d'ajustages et de gicleurs minuscules. Le sol était d'apparence spongieuse. Il y poussait çà et là d'épais buissons, des fragments de matière végétale totalement inconnue. Des flaques de liquide suintaient du sol. C'était une symphonie de verts et de bleus ; le réservoir entier faisait penser à un monde plus marin que terrestre.

« L'atmosphère, expliquait Rafferty, est composée d'ammoniac, d'oxygène, de fréon et de traces de méthane. Vous voyez à quel point c'est humide. La température est élevée pour nous ; elle tourne autour de 37°. »

Cussick distinguait des bâtiments, au-delà des nuages denses de vapeur d'eau. Des structures aux parois luisantes, couvertes de grosses gouttes d'humidité. C'était un monde moite, chaud, intime ; parfaitement étrange. « Ils vivent là-dedans ? demanda-t-il lentement.

— Le Refuge constitue leur milieu. Il a été construit pour répondre à leurs besoins, c'est une enclave fermée, permettant de les maintenir en vie. Ils l'appellent « la matrice », mais c'est plutôt une couveuse : une zone de transition entre la matrice et le monde. Mais ils n'en sortent jamais. »

Un technicien vint vers eux, il s'entretint quelque temps avec Rafferty.

« Parfait, dit ce dernier. Nous pouvons entrer. »

Une série de serrures jouèrent, et les deux hommes pénétrèrent dans le Refuge. Cussick eut le sentiment d'étouffer quand il se retrouva environné de tourbillons d'un gaz brûlant. Il s'arrêta, trébucha, sortit son mouchoir et l'appliqua sur sa bouche et son nez.

« Vous vous y habituerez, dit Rafferty, avec un sourire forcé.

— C'est comme un bain de vapeur, mais en pire. »

Cussick transpirait violemment. Il ne parvenait ni à respirer ni à voir. Tout en marchant, Rafferty lui exposa calmement la situation.

« Ils ne peuvent survivre à l'extérieur de cet engin, et nous, nous ne pouvons survivre à l'intérieur. Il faut donc entretenir ce Refuge avec le plus grand soin. Il est possible de les détruire simplement en ouvrant quelques valves ; en laissant sortir leur air pour laisser entrer le nôtre. Ou en pratiquant une brèche dans la paroi. Ou encore en laissant baisser la température. Ou, bien sûr, en cessant de les alimenter – leur organisme exigeant à l'évidence un régime alimentaire absolument différent du nôtre. Kaminski avait toujours excellemment pourvu à la protection du Refuge. Il avait infiltré des membres des services secrets un peu partout. Personne – pas même moi – ne peut

mettre les pieds dans ce bâtiment sans avoir été contrôlé par un de vos hommes. »

Au fur et à mesure du travail ahanant des machines, l'air s'éclaircissait. Cussick commençait à distinguer certains détails. Et les paquets de gaz épais qui s'étaient accumulés dans ses poumons commençaient à se dissoudre.

« Où donc les avez-vous envoyés ?

— Nous disposons d'un petit refuge de secours ; de manière à pouvoir entrer ici de temps à autre pour une révision complète. » Rafferty montra du doigt les équipes de maintenance qui pénétraient dans le Refuge dont toute la couche superficielle du sol avait été retirée pour donner accès à la grosse machinerie. « Il ne s'agit pas d'une réplique de cet endroit-ci, c'est un simple fourgon mobile, ce qui leur donne le sentiment d'aller se promener. Nous irons les chercher vers deux heures ; ils aiment rester « dehors » le plus longtemps possible. Je vais vous montrer leurs habitations. »

Cussick dut se plier en deux pour passer le seuil.

« Ils doivent être petits, observa-t-il.

— Très. Ils sont très petits. Le plus lourd, Louis, pèse à peine quarante-cinq kilos. » Rafferty s'arrêta. « Voici leur cuisine. Chaises, table, assiettes. »

Tout semblait une réplique en miniature de nos objets usuels. C'était une maison de poupée : ameublement minuscule, minuscules couverts, la réplique d'une cuisine quelconque, mais à une échelle réduite. Cussick ramassa sur la table un exemplaire plastifié du *Journal de la Bourse*.

« Ils lisent ça ? s'enquit-il avec incrédulité.

— Bien sûr. » Rafferty le conduisit au long d'un minuscule corridor dans une chambre qui s'ouvrait sur le côté. « Voici la chambre de l'un d'entre eux – il s'appelle Frank. Jetez un coup d'œil, vous verrez des livres, des bandes magnétiques, des vêtements semblables aux nôtres : ce sont des êtres humains ! Au sens culturel, spirituel et psychologique. Intellectuellement, ils sont aussi proches de nous que... » Il fit un grand geste du bras. « Plus proches de nous que pas mal des névrosés qui hurlent dans les rues avec leurs banderoles, leurs slogans !

— Bon dieu ! » s'exclama Cussick, comme il découvrait un échiquier, un rasoir électrique, une paire de bretelles et, punaisé au mur, un calendrier illustré de pin-up. Sur une commode traînait une édition de l'*Ulysse* de James Joyce. « Ce sont des mutants, non ? Des déviants dus à la guerre.

— Non, répondit Rafferty, ce sont mes enfants.

— Au sens figuré, bien sûr ?

— Pas du tout, le plus littéralement du monde ! Je suis leur père. Leur embryon a été extrait de la matrice de ma femme et placé dans une membrane artificielle. Je suis le père de chacun d'entre eux – ma femme et moi sommes les parents de tout le groupe.

— Mais, dans ce cas, dit lentement Cussick, ce sont des mutants voulus.

— Absolument. Il y a trente ans que je travaille avec eux. Pour les faire évoluer conformément à notre projet. Chacun est un peu plus perfectionné que son prédécesseur. Nous avons beaucoup appris... La plupart des premiers sont morts.

— Combien sont-ils ?

— Il y en a eu quarante en tout. Mais huit seulement survivent : sept dans le Refuge et un nourrisson qui est encore en incubateur individuel. C'est du travail de précision, très délicat, et, bien sûr, nous ne pouvons nous appuyer sur aucune expérience antérieure, nous n'avons pas de guide. »

Le petit homme effacé parlait calmement ; il énonçait des faits, voilà tout. Sa fierté était bien au-delà de toute vanité.

« Des mutants artificiels, dit Cussick, voilà pourquoi ils ont un environnement commun. »

Il continuait d'examiner la pièce minuscule et encombrée.

« Vous avez vu certains des monstres produits par la guerre ?

— Pas mal, oui.

— Alors, vous ne serez pas surpris. C'est un peu difficile au premier abord. J'imagine que ça peut même être comique. J'ai vu des savants éclater de rire... Ils sont petits, très petits, fragiles ; leur visage est perpétuellement crispé par une espèce d'anxiété – comme moi. Ils peinent dans le Refuge ; ils discutent, discourent, se battent, s'agitent, font l'amour. Ils

constituent une communauté complète. Le Refuge est leur monde et ils y forment un organisme social sans faille.

— Dans quel but ? » s'enquit Cussick. Il avait l'impression qu'il commençait vaguement à saisir l'intérêt du projet. « S'ils ne peuvent vivre à l'extérieur, sur la Terre...

— C'est ça, dit Rafferty du ton de l'objectivité la plus scientifique. Ils ne sont pas faits pour vivre sur la Terre... mais sur Vénus. Nous avons d'abord essayé de créer un groupe capable de survivre sur Mars, mais ça n'a rien donné. Mars est trop différente de la Terre. Mais Vénus est un peu plus proche. Ce Refuge, ce monde en miniature, est une réplique exacte des conditions que nos sondes ont découvertes sur Vénus. »

CHAPITRE XII

À l'extérieur des petits bâtiments, le docteur Rafferty se courba pour montrer à Cussick l'une des éponges particulières au Refuge.

« Celle-ci est artificielle. Mais il y a de véritables éponges comme celles-ci sur Vénus. On les a ramenées ici et nous les avons copiées.

— Pourquoi ne pas les transplanter, purement et simplement ? Est-ce que les vraies ne s'acclimateraient pas ici ?

— Je vous expliquerai un peu plus tard. » Il se remit sur pied et conduisit Cussick au bord d'un petit lac qui clapotait. « Et ceux-là aussi sont des imitations. »

Il attrapa dans l'eau une créature qui se tortillait comme un serpent, agitant frénétiquement des membres courts et trapus. Rafferty lui tordit la tête d'un rapide mouvement du poignet. La tête se détacha et la créature cessa de s'agiter.

« Entièrement mécanique, vous apercevez le câblage. Mais, ici encore, c'est une copie fidèle de la véritable faune vénusienne. »

Il remit la tête en place, la créature reprit ses mouvements désordonnés, Rafferty la rejeta dans l'eau et elle s'en fut joyeusement.

« Ces montagnes, dit Cussick en les indiquant du doigt, c'est un décor inspiré par le paysage vénusien ?

— Précisément, dit Rafferty en se dirigeant aussitôt dans leur direction. Nous pouvons y monter, si vous voulez ; ils se promènent souvent dans leurs « montagnes ». »

Alors qu'ils passaient de rocher en rocher, Rafferty poursuivit son exposé.

« Ce Refuge n'est pas seulement un milieu, c'est aussi une école. Il est conçu de manière à les former, à les préparer à un milieu non terrestre. Quand ils y seront vraiment, ils seront

prêts – aussi prêts qu’il nous est possible de le faire. Certains d’entre eux mourront probablement ; ils peuvent très bien souffrir du changement de milieu. Après tout, nous ne sommes pas infailibles. Nous avons fait de notre mieux pour reproduire les conditions qui prévalent là-bas ; mais ce n’est pas totalement parfait.

— Attendez, l’interrompt Cussick. Eux-mêmes ne sont-ils pas modelés d’après quelque forme de vie humanoïde de Vénus ?

— Non, reconnut Rafferty. Ce sont des créations, pas une imitation. Nous avons modifié les embryons humains de départ par une méthode phénotypique, c’est-à-dire que nous les avons soumis à des conditions non terrestres et, plus précisément, à une série croissante de contraintes semblables à celles qui règnent sur Vénus. Il s’agit d’opérations d’une extrême complexité, nous avons essuyé nombre d’échecs. Dès que les bébés modifiés sont nés, nous les avons placés en incubateur-V, reproduisant, là aussi, les phénomènes vénusiens. Autrement dit, nous avons « déformé » les embryons et nous avons continué de faire subir ces contraintes aux bébés, après leur naissance. Vous n’ignorez pas que des colons humains ne survivraient pas sur Vénus. Le Goufédem a essayé, c’est un fait connu. Mais quelques modifications physiques suffiraient peut-être à installer une colonie viable. Il faudrait pouvoir ménager des étapes graduelles, des stades intermédiaires qui agiraient comme des sas... ce que nous recherchons c’est *l’acclimatation*. L’adaptation, en fait. Avec le temps, nous le savons, la progéniture finirait par muter sous la pression du milieu. La chaîne des générations verrait des transformations graduelles, permettant une survie toujours meilleure. Beaucoup mourraient, certains survivraient. On finirait par avoir une espèce quasi humaine, physiquement différente de nous, mais des êtres humains quand même. Des hommes modifiés, adaptés à la vie sur Vénus.

— Je vois, dit Cussick, c’est la solution qu’a choisie le Goufédem.

— Absolument. Nous ne retrouverons nulle part les conditions exactes qui prévalent sur Terre. Il n’existe pas deux

planètes identiques. Mon Dieu, c'est déjà une chance d'avoir trouvé Vénus ! Une planète de densité comparable, de gravité voisine, chaude et humide. Pour vous et moi, il est vrai que ce serait l'enfer, purement et simplement. Mais du paradis à l'enfer il n'y a qu'un pas : une élévation de dix degrés de la température moyenne, une hygrométrie supérieure de quelques points. »
Donnant un coup de pied dans un lichen bleu-noir qui rampait au long d'une roche plate, Rafferty poursuivit : « Nous aurions pu attendre mille ans, emprunter le chemin le plus long, envoyer chargement après chargement de colons humains, expédier des vaisseaux innombrables pour lancer une colonie. Les gens seraient tombés comme des mouches, ils auraient mené des existences misérables. La nature peut se permettre ce luxe, mais pas nous. Les hommes n'auraient pas accepté cela.

— Oui, accorda Cussick, nous en avons déjà eu la preuve.

— À long terme, le résultat aurait peut-être été le même, mais nous n'aurions pas pu accepter les pertes que cela impliquait. Nous aurions renoncé. Nous n'avons pas des milliers d'années devant nous, nous ne sommes pas prêts à sacrifier des millions de vies. La colonisation aurait été abandonnée. C'est qu'en dernière analyse, loin de vouloir nous adapter à d'autres planètes, nous désirons au contraire qu'elles s'adaptent à nous. Si même nous trouvions une deuxième Terre, cela ne suffirait pas. Avec le projet dont je vous parle, nous avons jeté les bases d'un avenir beaucoup plus prometteur. S'il aboutit, si les mutants de Vénus survivent, nous pourrons continuer et perfectionner nos techniques. Nous serons en mesure d'envoyer des mutants coloniser diverses autres planètes. Nous pourrions peupler l'univers entier ! Survivre n'importe où. Le succès de cette expérience ferait de nous des conquérants absolus. L'espèce humaine serait devenue indestructible. Ce Refuge, cette petite enclave, tous mes travaux – tout cela peut sembler artificiel. Mais ce que j'ai tenté, c'est l'accélération de l'évolution naturelle. J'en ai tenté la systématisation. J'ai cherché à éliminer le hasard, le gâchis, le côté aveugle, inutile. Au lieu d'envoyer des Terriens sur Vénus, nous allons y envoyer des *Vénusiens*. Quand ils y arriveront, ils ne se heurteront pas à un monde étranger, hostile ; ils découvriront au contraire leur vrai

monde, celui qu'ils connaissent depuis toujours. Ils découvriront le modèle grandeur nature de cette réplique étriquée.

— Le savent-ils ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il était primordial qu'ils ne tiennent personne responsable de leur situation. S'ils avaient su que nous les avons délibérément modifiés, rendus incapables de vivre sur Terre, ils ne nous l'auraient jamais pardonné. Depuis plus de vingt ans que ce Refuge existe, ces victimes de la science ont toujours cru être des mutants naturels, fruits de la guerre, comme tous les autres. On les a choisis sans les consulter. Ce sont des cobayes, beaucoup ont péri. Comment voulez-vous qu'ils nous pardonnent s'ils apprenaient tout cela ?

— Mais ils finiront bien par le savoir.

— Ils le découvriront en arrivant sur Vénus. Cela n'aura plus aucune importance d'un point de vue pratique. Nous ne serons pas là-bas ; ils seront livrés à eux-mêmes. À quoi leur servirait, alors, la rancune ? Ils seront bien contents des modifications apportées à leurs corps... Bon dieu, c'est grâce à ça qu'ils s'en sortiront. Sur Vénus, c'est vous et moi qui serions les monstres – pas même capables de survivre. Sur Vénus, il *nous* faudrait un Refuge ! »

Après avoir réfléchi un moment, Cussick demanda :

« Quand pourrais-je voir ces Vénusiens ?

— Je vais arranger cela. D'ici quelques jours, certainement. Toute cette histoire a dérangé nos habitudes, et ils s'en rendent compte, eux aussi. Ils sont aussi tendus que nous. »

Vingt-quatre heures plus tard, alors qu'il s'occupait de faire venir ses papiers à San Francisco, Cussick vit les mutants pour la première fois.

Rafferty vint à sa rencontre au rez-de-chaussée du bâtiment. Il était deux heures du matin, les rues étaient froides et brumeuses.

« Je vous ai fait appeler parce que l'occasion est excellente, expliqua-t-il en le conduisant à la rampe ascendante automatique. Il arrive de temps à autre que nos petits amis

perdent patience. Ils se sont persuadés qu'ils sont les plus forts. »

Après le retour des mutants à demi inconscients dans leur Refuge, Cussick et Rafferty restèrent ensemble sur le trottoir noyé de brume. La vanité dérisoire du combat des mutants pesait encore sur eux, dans les ténèbres qui les entouraient. Les deux hommes sentaient l'oppressante présence de la défaite.

« Vous avez peut-être raison à propos de Jones, finit par dire Rafferty. Peut-être n'est-il qu'humain. »

Il sortit de sa poche les clefs de sa voiture et se dirigea vers le garage. « Autant se battre contre l'océan ! Nous nous enfonçons un peu plus chaque jour. Une civilisation qui se noie sous les eaux. Le nouveau déluge.

— La colère de Dieu, commenta ironiquement Cussick.

— Nous ne pouvons détruire Jones. Nous ne pouvons qu'espérer qu'il existe quelque chose après lui, quelque chose de l'autre côté... » Rafferty ouvrit la porte de sa voiture et s'installa sur le siège. « Vous pouvez faire retirer les barrages, si vous voulez. Mais gardez-les sous la main...

— Entendu, répondit Cussick. Bonne nuit.

— Bonne nuit. »

Le moteur démarra et la voiture s'éloigna. Cussick se retrouva seul. Des lambeaux de brume traînaient autour de lui. Il frissonna, sentant soudain l'horreur que ç'avait dû être pour les quatre mutants. Des petites créatures frêles, pleines d'espoir, de rêves confus, ne sachant pas ce qu'elles étaient, *qui* elles étaient. Et par-delà les parois de verre de leur matrice, les attendaient la nuit et les silhouettes grises marchant au pas : l'Organisation de Jones.

Cussick longea lentement le trottoir sombre, jusqu'à ce qu'il parvînt au premier barrage de police.

« C'est bon, dit-il au sergent casqué, vous pouvez remballer. »

Le sergent ne lui accorda pas la moindre attention : l'ensemble des policiers s'étaient rassemblés autour du relais vidéophonique, ils étaient absorbés par les nouvelles qu'on leur diffusait en circuit fermé.

Agacé, Cussick s'apprêtait à saisir le sous-officier à l'épaule quand il comprit de quoi il s'agissait. Il oublia instantanément le sergent, Rafferty, le barrage, les mutants. Il s'accroupit et se rapprocha du récepteur. Il écouta, tendu.

« ... la première vague d'assaut a permis aux forces de la Sécurité de s'emparer de près de la moitié des chefs de cette organisation criminelle. Dans toutes les grandes villes, les policiers armés des sections d'assaut continuent de mettre la main sur les responsables. Tout se passe dans l'ordre... Il y a peu de résistance ouverte. On rapporte que le révérend Floyd Jones lui-même a été légèrement blessé au cours d'un affrontement entre ses partisans et la police. À New York, des combats de rue importants ont opposé une populace fanatique aux forces de l'ordre. Ordre à tous les membres des sections d'assaut de cette région de gagner immédiatement leur affectation. Toute autre instruction est annulée. Nous répétons : le Conseil suprême du Gouvernement fédéral mondial a décidé de mettre hors la loi l'organisation dite des Patriotes Unis. Tous les membres de ladite organisation se trouvent donc ipso facto hors la loi. Ordre est donné à tous les membres de la police secrète d'arrêter à vue les membres de ladite organisation, ainsi que tous ceux qui se trouveraient associés, de quelque manière que ce soit, à l'une quelconque de ses filiales ou entreprises, telles que la Ligue des Jeunesses Jonesiennes, le Mouvement des Femmes de... »

Cussick se détourna, à demi gelé par le froid glacial de la nuit. Il battit la semelle, souffla dans ses doigts, se frappa de ses bras repliés. Ainsi, Pearson était passé à l'offensive. Le Conseil avait ratifié son programme : on arrêta Jones et les membres de son organisation pour les juger et les répartir dans divers camps de travail. L'article II, probablement, celui qui donnait à la police secrète le droit d'arrêter les membres de sectes charismatiques, des cultes qui s'opposaient à la libre dissémination des principes du Relativisme. Un article délibérément vague pour permettre de faire face aux situations imprévues, un article « à tout faire », en quelque sorte.

Mais Jones devait l'avoir su à l'avance. L'organisation s'était certainement attendue à cette attaque. Un an plus tôt Jones devait avoir prévu que Pearson, du fond de sa colère, tenterait

un coup décisif, une gigantesque et ultime tentative pour écraser ce grand mouvement populaire. La trahison de Kaminski devait l'avoir poussé à l'offensive. Il fallait qu'il fasse quelque chose, qu'il prenne des mesures, qu'il tente pour la dernière fois une ultime action – sauver le Goufédem avant que l'irréversible soit fait. Mais, dans l'esprit de Jones, l'irréversible était déjà accompli.

Debout là, près du récepteur de police, Cussick se demandait comment il pouvait être possible de prendre Jones par surprise. Comment aurait-on pu l'arrêter, à moins bien sûr, qu'il ne souhaite être arrêté. À moins qu'il eût décidé de se faire tuer. Si c'était le cas, l'action de Pearson scellait probablement le destin du Goufédem. Signait son arrêt de mort.

Il était possible, il était même probable, que dans son furieux désir d'agir, Pearson ait fait de la victoire de Jones une certitude absolue.

CHAPITRE XIII

La foule rugit. Dans l'après-midi de cette journée historique, la foule se brouillait un peu dans la chaleur du soleil et ses milliers de voix mêlées s'élevaient en un tonnerre d'approbations pour le petit homme debout sur l'estrade, la petite silhouette qui parlait en gesticulant à la tribune. Des haut-parleurs retransmettaient son discours, amplifiant sa voix jusqu'à ce qu'elle beugle par-dessus les bruits de la foule. Au-delà de la masse des gens rassemblés s'étendaient les ruines de ce qui avait été la ville de Francfort.

« Mes amis, hurlait Jones, la ploutocratie qui s'accroche au pouvoir a tenté d'étouffer ma voix. Mais ses membres sont devenus trop mous ; comme de grands parasites, ils sont assis derrière leur bureau à diriger le monde. Ils se sont engraisés sur notre dos ; ils sont repus. Mais la fin est proche. Je le vois. »

La foule rugit son approbation.

« Nous devons frapper. Au-delà du monde, au-delà des systèmes morts ! C'est notre destin. La race ne saurait être frustrée de son avenir. Rien ne nous arrêtera. Nous ne pouvons être vaincus. »

Son discours s'allongeait sans fin et, parmi la foule de ses auditeurs, indifférent à sa harangue fiévreuse, l'assassin de la police attendait son heure.

Il avait servi dans l'armée, pendant la guerre. Il était tireur d'élite. Il avait décroché une pleine valise de médailles. Vers la fin de la guerre, il était devenu tueur professionnel. Les chances qu'il avait de rater sa cible étaient d'une sur un million.

Le jour du discours, Pratt avait été conduit du camp de travail de Manresa, en Espagne, jusqu'aux faubourgs de Francfort. Pendant le voyage, au rythme du ronronnement de la grosse berline confortable, qui suivait les routes sinueuses de la région, il avait dressé son plan dans son esprit. Il n'y avait guère

à réfléchir. Son corps entier était tendu vers sa mission. Au bout d'un moment, il avait rejeté la tête en arrière, contre les coussins luxueux, et s'était laissé bercer par la puissante turbine.

La voiture le laissa dans un endroit solitaire. Un bouquet de ruines semées de cratères de bombes que la reconstruction n'avait pas encore atteint. Pratt s'assit parmi les débris, déballa son casse-croûte et mangea. Cela fait, il s'essuya la bouche, ramassa sa carabine et prit le chemin de la ville. Il était une heure trente. Il avait tout le temps. Piétons et véhicules se pressaient au long de la route. Tout un flot de gens venus entendre Jones. Pratt se mêla à la foule. Il s'y fondit, un parmi tant d'autres. Il ne cachait pas sa carabine. C'était une arme de guerre, celle qui lui avait servi dans les derniers temps. Ses décorations lui donnaient le droit de la porter ; elle constituait une espèce de signe de son mérite.

Le discours ne l'intéressait pas. Il avait l'esprit trop pratique pour se laisser émouvoir par un flot vibrant de mots. Sans prêter la moindre attention aux paroles et aux gesticulations de Jones, le soldat fouinait partout, tournant de gauche et de droite son visage pointu, cherchant le point de départ prévu de la manifestation, l'endroit où Jones prendrait la tête de ses troupes en uniforme gris.

Cette zone de Francfort n'avait pas encore été reconstruite. Quartier résidentiel, elle serait rebâtie en dernier : les habitants étaient logés dans des préfabriqués érigés par le gouvernement. Le discours touchait à sa fin, et des groupes de militants commencèrent à s'assembler çà et là, manifestement selon un plan dressé à l'avance. Pratt, debout avec sa carabine à la main, observait la scène avec intérêt.

Devant lui s'étendait comme un immense disque de ciment. C'était la foule compacte des partisans rassemblés en une seule masse menaçante. Le drapeau frappé des fioles croisées flottait partout ; ceux qui ne portaient pas d'uniforme avaient à tout le moins un brassard. Devant le disque gris, s'ouvrait une étendue vide de la *Landstrasse*, l'autoroute miraculeusement préservée qui conduisait au cœur de la ville. Elle était là depuis le III^e Reich, époque à laquelle elle avait été construite par le

génial ingénieur nazi, le docteur Todt et son *O.T. Gruppe*. C'était une excellente autoroute. Dans quelques instants, le grand disque gris allait se déployer et marcherait vers la ville.

La police avait interdit toute circulation automobile sur l'autoroute que des patrouilles parcouraient de long en large. Quelques enfants et un chien perdu gambadaient joyeusement devant les patrouilles qui invitaient fermement les passants à dégager l'autoroute.

Le bruit était déjà assourdissant. Des groupes de spectateurs se détachaient de la foule pour se diriger vers le point de ralliement. Pratt tressaillit en voyant venir à sa rencontre des militants aux yeux vitreux, la bouche entrouverte sur des acclamations devenues mécaniques et comme figées, coagulées. Brandissant sa carabine, il gravit un tas de gravats pour leur céder le passage.

La meute de reporters-photographes prenait des photos de la foule et des militants vêtus de gris qui en occupaient les premiers rangs. Des policiers casqués, par groupes de deux ou trois, s'étaient éparpillés un peu partout. Tous étaient armés. Tous semblaient cruels, mal à l'aise dans leur uniforme brun. Au début de l'autoroute, quatre ambulances étaient garées de part et d'autre du terre-plein central. Une équipe de télévision avait installé son matériel complexe non loin de là ; infirmiers et techniciens plaisantaient et flânaient alentour. Les reporters les photographiaient eux aussi – ils photographiaient tout.

Pratt se déplaçait avec prudence. Il s'arrangea pour franchir les derniers rangs de la foule et se retrouver à découvert. Quelques instants plus tard, il avait rejoint le principal barrage de police, dressé à l'extrémité de l'autoroute. Les flics en uniforme le regardèrent fixement. Il leur était inconnu. Un géant à face de lune se détacha du groupe des flics et vint vers lui d'un air menaçant, sa mitrailleuse dressée.

« Allez de l'autre côté ! jeta-t-il à l'adresse de Pratt. Sortez de l'autoroute ! »

La police tendait de solides cordes blanches sur la chaussée pour canaliser la manifestation. Il convenait de s'assurer qu'elle se dirigeait dans la bonne direction : vers les sections d'assaut qui l'attendaient.

« Et alors ! hurlait le gros flic. Je vous ai dit de ficher le camp ! Vous tenez à vous faire tuer ?

— Où est McHaffie ? demanda Pratt.

— Qui êtes-vous ? »

Pratt aperçut le major McHaffie, l'officier qui commandait le détachement. Il alla vers lui et lui montra sa carte.

« Bon, bon », marmonna McHaffie, soucieux.

Il ignorait la mission dont Pratt était chargé – il savait seulement qu'il travaillait pour la Sécurité.

« Vous n'avez qu'à grimper sur un des fourgons, là, c'est de là que vous verrez le mieux. Ces connards-là ne vont pas tarder à démarrer. »

McHaffie avait bien choisi l'emplacement de son barrage : une fois que les manifestants l'auraient dépassé, en direction de la ville, les fourgons n'auraient plus qu'à couper l'autoroute, dans leur dos. Et quand la foule refluerait, il ferait charger ses policiers. Coincés entre deux murs de flics, Jones et ses adeptes seraient pris au piège, faits comme des rats. D'autres fourgons attendaient : ils emmèneraient les prisonniers vers les camps de travaux forcés.

Le barrage lui-même était impressionnant. Même rendue furieuse, comme elle ne manquerait pas de l'être, la populace avait peu de chances, lui semblait-il, de l'emporter. Des fourgons, des mitrailleuses lourdes, peut-être même une rangée de chars d'assaut. Il n'était guère familiarisé avec cet aspect des choses. Ce serait la première vague d'assaut : la mort de Jones et l'arrestation des principaux responsables. Ensuite, dans le monde entier, ville après ville, le grand coup de filet. Pendant quelques jours, peut-être quelques semaines, l'encerclement continuerait. Sans hâte, efficace.

S'accrochant au fourgon, Pratt en entreprit l'ascension. Six ou sept mains se tendirent pour l'aider. Gêné par sa carabine, il rampa et se débattit jusqu'à ce que quelqu'un l'aide à se remettre sur pied. Il brossa ses vêtements de la main et trouva une place près de l'avant. Il n'était pas le seul à être muni d'une carabine de guerre. Il y en avait plusieurs qui étincelaient dans la lumière du soleil de l'après-midi. Personne ne fit attention à

lui, debout, la carabine dressée. Ils regardaient tous les manifestants.

« C'est la position rêvée », dit-il à McHaffie qui arrivait sur ses traces.

McHaffie regarda sa carabine.

« Qu'est-ce que vous trimblez là ? Un vieil A5 ? J'aurais préféré que les types comme vous s'en débarrassent. » Il le prenait manifestement pour un ancien combattant agressif, rien de plus. « On aurait dû confisquer les culasses.

— Il y a un tas de gens là-bas, fit observer un sergent, mal à l'aise.

— Vous croyez qu'ils arriveront jusqu'à nous ? demanda un autre, un vrai gosse, très nerveux. Ils sont cinglés, ils sont capables de faire n'importe quoi.

— Je ne crois pas, répondit vaguement McHaffie, observant la foule dans ses jumelles.

— Ils veulent se faire tuer, commenta le sergent. C'est ça qu'ils veulent. Ils nous voient très bien. Jones doit savoir que nous sommes là pour les coincer. Puisqu'il connaît l'avenir ! C'est bien ça, non ? »

S'élevant des ruines et des cratères à demi comblés, un vent chaud vint les frapper au visage. À quelque distance, sous le ciel brouillé, une file de camions se déplaçait lentement, inexorablement. Dans les camions, les hommes étaient nerveux et irritables. Ils cognaient leurs armes contre la coque métallique, crachaient par-dessus bord et lançaient des regards furibonds au disque d'uniformes gris des manifestants en protégeant leurs yeux du revers de la main contre l'éblouissant soleil.

« Ça ne sera plus long », annonça McHaffie.

La foule se rangeait docilement derrière les phalanges grises.

« Combien pensez-vous qu'ils sont ? demanda Pratt.

— Des milliers... des millions. Je suppose que le grand chef va se faire trimbaler en bagnole pendant que les autres iront à pied. » McHaffie montrait du doigt une limousine garée non loin. « Un des richards qui le soutiennent lui en a fait cadeau. Il est censé marcher en tête, dit un reporter qui avait entendu

McHaffie. Si l'on en croit le baratin qu'ils publient, il va marcher en tête du défilé.

— Je crois que oui, dit Pratt.

— Vous savez quelque chose sur lui ? » interrogea le reporter, son visage bouffi d'ivrogne laissant paraître une expression d'avidité.

C'était le typique journaliste berlinois avec un vieux costume de tweed, une pipe à la bouche, cynique et distant.

« Non, répondit Pratt.

— Est-il vrai qu'il s'est évadé d'un camp de travail en Bolivie ?

— J'ai entendu dire qu'il travaillait avec des monstres de monstres, dit le sergent. C'est un mutant, un monstre créé par la guerre. »

Pratt ne dit rien. La luminosité, la poussière emportée par le vent aride lui faisaient mal à la tête. Il souhaitait que tout se passe très vite.

« Dites ! dit le reporter à McHaffie. Puis-je vous poser une question ? Ces types, c'est quoi au juste : une escroquerie ? Qu'est-ce qu'il y a derrière tout ça ?

— Dégage, marmonna McHaffie.

— Ce n'est pas une escroquerie ? Qu'est-ce que Jones fait là-dedans ? Il a des tas de richards qui le soutiennent, non ? Il est plus ou moins curé, non ? C'est bien un culte. Des richards fournissent le fric, les fringues, les bagnoles, les bijoux, il se tape toutes les petites pépées qu'il veut, non ? »

Personne ne répondit.

Le reporter alla s'adresser à un grand flic maigre qui se tenait appuyé contre la rambarde du fourgon les bras chargés d'un lance-roquettes.

« Eh ! lui dit-il doucement, est-ce que c'est vraiment un coup monté par le Goufédem ? Pour fouetter un peu l'intérêt du public pour la colonisation ? Ils vont lancer une grande histoire d'émigration, ou quoi ? Tuyautez-moi ! Mais, bon dieu ! se plaignit le reporter, je voudrais seulement arriver à comprendre ce qui se passe ! Il doit bien y avoir une explication... J'essaie de comprendre pourquoi il s'est fourré là-dedans. »

Un petit flic rougeaud s'affairait sur le fourgon, transportant un téléphone de campagne.

« J'suis content d'être là-dessus, confia-t-il, haletant, à McHaffie. Ça va être un rude boxon quand ils vont se casser le nez sur les barrages, en ville. »

Le reporter posa la main sur l'épaule de l'homme.

« Dites donc, l'ami, qu'est-ce qui se passe au juste ? Qu'est-ce qu'ils veulent, tous ces cinglés ? »

Reprenant son souffle, le petit flic rougeaud répondit : « C'est pas une escroquerie.

— C'est quoi, alors, qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— Si c'était une escroquerie, on n'aurait pas de difficultés, on n'aurait qu'à les acheter.

— C'est intéressant ce que vous me dites là. » Le reporter lui décocha un coup d'œil innocent. « Vous avez rencontré ce Jones ?

— Non, reconnut le flic rougeaud. Mais ma femme lui a serré la main. » Il ajouta : « Elle appartient à l'organisation. »

Le reporter était incrédule. « Sans blague !

— Elle est probablement là-bas, dans la manif.

— Filez ! lança McHaffie au flic rougeaud. Vous allez me rejoindre votre unité, et au trot ! »

Le flic gagna docilement l'arrière du fourgon et sauta sur l'autoroute.

Le reporter griffonna quelques notes sur un bloc qu'il rangea ensuite dans sa poche. Il examina la carabine de Pratt avec curiosité.

« Qu'est-ce que vous avez là, mon vieux ? » demanda-t-il.

Pratt garda le silence. Il se sentait de plus en plus mal, le soleil l'éblouissait. Sa bouche était sèche et acide. Un vieux reste de malaria lui retombait soudain dessus, avec sa faiblesse, ses frissons. C'était toujours la même chose avant un contrat.

« C'est un méchant morceau de ferraille, fit remarquer le reporter. Vous comptez en descendre quelques-uns avec ça ?

— Tirez-vous d'ici avec votre grande gueule ! explosa le grand flic maigre, avant qu'il ne vous en tire un coup dans le cul !

— Bon dieu, s'exclama le reporter, vous êtes plutôt chatouilleux, les gars ! » Il gagna le fond du fourgon. « Vous êtes pires que ces cinglés, là-bas ! »

Pratt essuya la sueur qui coulait sur sa lèvre supérieure et cala son fusil contre la rambarde du fourgon. Le métal brillait cruellement dans l'épouvantable chaleur. Ses yeux le brûlaient, il avait les jambes en coton. Il se demanda combien de temps s'écoulerait encore avant que le disque gris ne se déroule pour aller de l'avant. Pas longtemps, sans doute.

« Prêtez-moi vos jumelles, dit-il à McHaffie.

— Ne les faites pas tomber. » McHaffie lui passa l'instrument, ses mains tremblaient. « Bon dieu, je suis sur les genoux ! Si ça tourne mal, je vais me retrouver en camp avec eux ! »

Pratt regarda le disque gris dans les jumelles, avec sa foule dense et docile rassemblée derrière lui. Jones était arrivé. Il était en tête du défilé, en grande conversation avec les organisateurs. Les manifestants étaient invités à se ranger par colonnes de dix ; un long serpent dont la tête grise touchait le bord de l'autoroute et dont le reste du corps se perdait parmi les ruines. Attendant de se mettre en route, les manifestants traînaient la semelle et se bousculaient. Pratt entendait comme un murmure lointain le bruit qui s'élevait constamment de leurs rangs. Ils hurlaient aussi fort qu'ils pouvaient.

« Vous les entendez, dit-il à McHaffie.

— Rendez-moi mes jumelles, je crois qu'ils se mettent en branle.

— Non. »

Pratt régla les jumelles. Il voyait sa proie : le petit homme maigre à la silhouette familière, avec ses lunettes cerclées de métal. Guère impressionnant, l'air peu important. C'était Jones.

« Allez ! glapit McHaffie, rendez-moi ça ! »

Pratt lui tendit les jumelles. McHaffie les lui arracha et les ajusta de nouveau.

« Bon dieu, chuchota-t-il, ils s'amènent ! Ils sont partis. »

Les colonnes grises montaient sur l'autoroute. La foule les suivait en hurlant. Des chiens aboyaient furieusement. Des gosses couraient frénétiquement de tous les côtés. Sur les

fourgons, les policiers se bousculèrent maladroitement et levèrent leurs armes.

À la tête de la colonne, Jones avançait à pas saccadés, inégaux, en plein centre de l'autoroute. Son pas était rapide, mécanique comme celui d'une poupée remontée. Sans les jumelles, Pratt ne distinguait pas son visage. Jones était encore loin. Il empoigna sa carabine et fit sauter la sécurité. Arme dressée, il se tenait là, tendu, il n'était plus qu'attente. Tous ceux qui étaient armés en faisaient autant.

« Attention ! rappela McHaffie, ne tirez pas ! Laissez-les passer le barrage et préparez-vous à les coincer seulement une fois qu'ils seront passés. »

Sur l'un des fourgons, un policier vacilla avant de tomber à la renverse sur l'autoroute. Il roula sur lui-même, se releva à toute vitesse et courut se mettre à l'abri derrière les cordes blanches.

« Faites avancer les premiers fourgons ! » ordonna McHaffie dans son téléphone.

Les colonnes de manifestants défilaient devant le barrage. Certains d'entre eux jetaient des coups d'œil craintifs aux fourgons à l'arrêt à l'abri desquels s'accroupissaient des policiers.

« Allez ! Mettez les moteurs en route ! Magnez-vous le cul ! » hurlait McHaffie.

Les premiers manifestants avaient déjà dépassé le barrage. Une première rangée de tanks apparut dans la direction de Francfort. L'autre mâchoire du piège se refermait. Les manifestants n'atteindraient jamais la ville. Avec des rugissements aigus, les moteurs des fourgons revinrent à la vie. Dans le dos des manifestants, les fourgons commencèrent à occuper l'autoroute, coupant leur retraite. Les manifestants firent halte d'un seul coup. Leurs clameurs couvrirent le tonnerre des moteurs. Les colonnes se disloquèrent et oscillèrent. Le long serpent gris se segmenta soudain. Ceux qui étaient restés derrière hésitaient. Ceux qui venaient en tête se mirent à tourner en rond sans savoir que faire.

« Ils sont pris, disait McHaffie d'une voix blanche. Ils sont pris en étau. »

Les manifestants n'avançaient plus. Jones s'était arrêté. Il jetait des regards inquiets à l'entour. Comme un petit rat, songea Pratt. Un sale petit rat aux dents jaunes. Il épaula sa carabine et visa.

La foule entière bougeait à présent. Les gens qui s'étaient dirigés vers l'autoroute d'un seul bloc s'égayaient dans toutes les directions, sortaient de l'autoroute, coupaient à travers les cordes de protection ; cela n'avait plus d'importance. Des véhicules rapides de police filaient à toute allure sur la lisière des ruines pour endiguer le flot humain. C'était le chaos. Pratt n'y prêta aucune attention. Il ne voyait que la mince et courte silhouette de Jones.

« Ne bougez plus ! Restez où vous êtes ! se mirent à hurler les haut-parleurs de la police. Vous êtes en état d'arrestation ! Ne bougez plus ! »

Un certain nombre de gens obéirent. Des visages inquiets se levèrent vers le ciel : la police aéroportée arrivait et allait atterrir. Un groupe de gros-bras du service d'ordre de l'organisation se précipita vers une patrouille de policiers. Brandissant des gourdins, ils se jetèrent contre les flics casqués qui attendaient le choc. Une masse confuse d'uniformes gris et bruns s'agitait sur la chaussée. De nouveaux manifestants en profitèrent pour fuir l'autoroute et gagner les ruines. Des policiers à pied les poursuivaient, en les frappant à coups de matraque. Des nuages de poussière s'élevèrent, obscurcissant la scène. L'air était plein de hurlements, de rugissements, d'appels. Un fourgon gronda et glissa lentement sur le flanc. Un mur vivant de fanatiques exaspérés l'avait renversé.

Visant soigneusement, Pratt fit feu.

Sa balle rata complètement Jones. Ébahi, il fit jouer la culasse et releva son arme. À la seconde même où il avait fait feu, Jones avait, inexplicablement – miraculeusement – fait un pas de côté. À une fraction de seconde près, c'était inimaginable : de toute évidence, Jones s'y attendait.

Passant d'un fourgon à l'autre, Pratt entreprit de contourner la foule. Il sauta sur un tas de ruines. Serrant son arme, il prit le risque de s'avancer vers la foule, à petits bonds rapides. Cette

fois, il tirerait de quelques mètres. Il serait directement devant Jones.

Sautant sur l'autoroute, il se fraya un chemin à travers la foule. Utilisant la crosse de son fusil comme une matraque, il s'ouvrit un passage parmi les manifestants. Une bouteille s'abattit sur son crâne, il y eut un tourbillon d'obscurité et il s'affaissa contre une masse de corps occupés à se battre furieusement. Il se remit sur pied et continua d'avancer furtivement.

Tout à coup, il se retrouva au sol. Agrippant son arme, il roula sur lui-même et réussit à se redresser sur les genoux, mais une silhouette vêtue de gris lui assena un coup avec un bout de tuyau. Cette fois, il perdit quelques dents ; du sang envahit sa gorge et l'étouffa. À moitié aveuglé, il tomba, pantelant, sur le sol. D'énormes bottes lui écrasèrent les côtes. Il poussa un hurlement aigu, et lançant au-dessus de sa tête les mains à l'aveuglette, il accrocha une jambe de pantalon sur laquelle il tira de toutes ses forces. Son adversaire trébucha et s'affaissa. Pratt roula sur lui, la main crispée sur un tesson de bouteille. D'un geste rapide, il lui trancha la gorge, repoussa le corps et se releva.

Devant lui, la foule s'éclaircissait soudain, une sorte de zone inerte au milieu de ce tourbillon de formes frénétiques. Jones s'y tenait immobile. Derrière ses lunettes, ses yeux ne cessaient d'aller et venir. Un groupe d'hommes de main s'était réuni autour de lui : le dernier carré.

Mettant un genou à terre, Pratt parvint à relever le canon de son arme. Une brume dansait devant ses yeux. Il était comme suspendu dans une bulle de silence, un instant éternel et immobile. Ses doigts serraient la détente machinalement. Il n'y eut aucun bruit, juste un léger frémissement dans le canon de la carabine.

Il vit Jones trébucher, les mains crispées sur le ventre, puis tomber à la renverse. Il était seulement blessé, il l'avait atteint aux tripes, pas à la tête. Jurant, sanglotant, Pratt fit jouer la culasse. Il avait échoué, il ne l'avait pas tué.

Comme il essayait de faire feu à nouveau, une grande forme grise se découpa devant lui et lui arracha le fusil des mains d'un

coup de pied. Deux autres formes apparurent, il connut une seconde fulgurante de souffrance, et ce fut terminé. Ses derniers instants de vie étaient passés. À elles trois, les brutes en gris l'avaient décapité.

Assis sur la chaussée, crachant le sang ; Jones attendait que les secouristes de la police viennent jusqu'à lui. De l'endroit où il se tenait, il apercevait les restes de l'assassin. À travers un brouillard, il regardait les formes grises s'acharner furieusement à réduire la dépouille en bouillie.

C'était fini. La chaleur vivante de son sang suintait entre ses doigts crispés. Il avait été blessé, mais il était vivant. À travers sa souffrance vibrait déjà la joie rugissante de la victoire.

CHAPITRE XIV

Pearson était assis à son bureau quand les premiers rapports arrivèrent. Il écouta à peine ; ils lui semblaient parvenir de très loin, abstraits, théoriques, sans importance immédiate. Il accusa réception et se détourna de l'écran.

Au bout d'un certain temps, il fut frappé par l'idée qu'il avait échoué. Pratt était mort, et Jones geignait sur un lit d'hôpital, gardé par la police. Jones était encore vivant. C'en était fait.

Il se leva et gagna la fenêtre. Les mains dans les poches, il contempla la ville obscure, nocturne. Il n'y avait guère de mouvement. Dans un jour ou deux, la police entreprendrait d'arrêter les adeptes de Jones dans la région. Il n'y avait pas d'urgence, cela pouvait attendre. Et, de fait, cela aurait pu attendre jusqu'à la fin des temps.

Mais il fallait qu'il aille jusqu'au bout... Jusqu'à la lie... C'est lui qui avait tiré le vin, c'était à lui de le boire. Il n'avait pas l'intention de reculer maintenant sous le prétexte qu'il n'y avait plus d'espoir.

Il songea brièvement à tenter d'assassiner Jones alors qu'il se trouvait allongé sans défense sur son lit d'hôpital. Non, son geste don quichottesque, il l'avait déjà fait. La preuve était faite de ce qu'il avait voulu prouver, de ce qu'il avait fallu qu'il sache.

On ne pouvait tuer Jones. C'était une tentative vaine. Le Goufédem était fini. Autant jeter l'éponge.

Il attendit effectivement deux semaines encore. Il attendit que les résultats du plébiscite fussent connus. Il ne se résignait toujours pas à partir lorsqu'une odeur âcre de papiers brûlés emplit le bâtiment : les documents secrets de la Sécurité partaient en fumée. Lorsque le Conseil Suprême démissionna, Pearson était encore dans son bureau de Détroit, la tête enfoncée dans les épaules, les mains au fond des poches.

Quelques heures avant que la pâle et faible silhouette de Jones, quittant son lit d'hôpital, n'eût gagné une limousine officielle pour venir à Détroit, Pearson avait appelé Cussick.

« Je vais venir vous voir, avait dit Pearson. J'ai à vous parler. Rendez-vous chez vous. Ici, nous allons tout faire sauter, nous ne voulons rien laisser derrière nous. »

La première chose qu'il remarqua en pénétrant dans l'appartement de Cussick fut le désordre qui régnait partout. Ce n'était pas le souvenir qu'il en avait gardé. Il se tint un moment sur le seuil, étonné, troublé.

« C'est vrai, finit-il par dire, votre femme est partie. Vous habitez seul, maintenant. »

Cussick referma la porte de l'entrée.

« Je vous sers à boire ?

— Et comment ! répondit Pearson avec reconnaissance. Mais avec beaucoup d'eau.

— Il me reste un fond de très bon scotch », dit Cussick.

Il prépara deux verres, et tous deux s'assirent.

« Nous sommes finis, dit Pearson.

— Je sais.

— C'était une erreur. Bien sûr qu'on ne pouvait pas le tuer ! Mais il fallait que j'essaie. Vous voyez, ce fils de pute aurait pu bluffer. Il y avait une toute petite chance, j'ai voulu voir, par esprit pratique, quoi.

— Qu'est-ce qui nous attend ? demanda Cussick. Y a-t-il quelque chose que nous n'avons pas essayé ? »

Le visage dur, inflexible de Pearson se tordit.

« Eh bien, en fait, dit-il lentement, il nous reste légalement deux heures de pouvoir. C'est le temps qu'il faudra pour que Jones devienne le gouvernement légal. Pour le moment, j'ai encore la charge du projet Rafferty.

— Vous savez de quoi il s'agit ? Je croyais que vous ignoriez tout... »

Les yeux fixés au plafond, Pearson l'interrompit.

« Deux vaisseaux sont prêts. Des vrais. Des astronefs vraiment capables de longs voyages. Vous savez ce que je veux dire. Je crois que les techniciens les appellent des interplanes... Sont rangés quelque part sur l'aire d'envol, prêts à partir. Ils

sont maintenant en état d'alerte constante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Toujours prêts, le plein fait. » Il ajouta : « On dit que ce sont les meilleurs qui existent. À mon avis ils sont radioguidés. Quelqu'un, je ne sais plus qui, m'a dit un jour qu'une station pilote installée sur Vénus les prend sous son contrôle dès qu'ils ont quitté la Terre. Peut-être que ce n'est pas Vénus. Peut-être Mars.

— Vénus », précisa Cussick.

Pearson hocha du chef tout en sirotant son verre.

« Vous vous rendez bien compte qu'il s'agit d'un petit jeu assez risqué. Je sais bien sûr ce qu'est ce projet ; je l'ai découvert le premier jour. Mais, pour le registre je ne vous parle que des deux vaisseaux. On les répartira en deux groupes – vous savez qui je veux dire – quatre dans l'un et quatre dans l'autre. Si l'un des vaisseaux n'arrive pas à destination, il y aura toujours l'autre.

— Sur Vénus, demanda Cussick, est-ce qu'il y a tout ce qu'il faut ? Des installations, des vivres ?

— Plus qu'il n'en faut. Des kilomètres d'installations, des montagnes de matériel. Tout ce que nous avons à faire, c'est d'y faire parvenir nos huit amis. »

Cussick se leva.

« Je vais avertir Rafferty. »

Pearson se leva aussi.

« Ma voiture est dehors. Je vais vous conduire. Il vaut mieux que je vienne avec vous. »

Une demi-heure plus tard, ils atterrissaient à San Francisco. Rafferty dormait. Cussick le réveilla et lui transmit le message. L'aire de lancement fut contactée. Le Fourgon vint prendre les huit Vénusiens : sept adultes et un nourrisson dans son incubateur. Effrayés, ébahis, les mutants s'assirent les uns contre les autres. Êtres timides qui lançaient des coups d'œil effarouchés, clignaient des yeux et conversaient tout bas avec des chuchotements mal assurés.

« Bonne chance ! » leur dit Rafferty.

Pearson et Cussick roulèrent à côté du Fourgon jusqu'à l'aire de lancement. Ils surveillèrent l'embarquement des mutants dans les appareils. Quatre dans chaque. Le mécanisme

complexe des serrures de sécurité fut verrouillé et les vaisseaux dressèrent le nez vers le ciel. Sous les yeux de Cussick, Pearson et Rafferty, debout dans l'obscurité à l'extrémité de l'aire de lancement, les deux vaisseaux furent mis à feu simultanément. Il avait fallu une heure et demie en tout : Jones avait encore trente minutes à attendre.

« On prend un verre ? » proposa Cussick à Pearson et Rafferty.

Le trio se soûla à mort. Du fond de leur hébétude, le temps et l'espace perdirent toute signification pour eux. Le monde se brouillait en un tourbillon chaotique de fantômes à la dérive, de sons confus, de couleurs mouvantes et d'éclats lumineux. De temps à autre, un événement accrochait pour un instant l'attention de Cussick.

Quatre hommes en uniforme gris les entouraient, consultant leurs papiers d'identité avec des gestes rapides et efficaces. L'esprit brumeux, en faisant un grand effort de volonté, il fixa les quatre hommes des yeux.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » leur demanda-t-il.

Mais ils ne s'intéressaient pas à lui. C'était Pearson qu'ils empoignaient avant de l'entraîner rapidement vers une voiture. Soudain horrifié, Cussick se débattit comme un beau diable. Il se battait frénétiquement pour sauver Pearson. Une des silhouettes en uniforme gris le jeta à terre, un autre lui piétina le visage.

Ils s'en furent. Cussick était allongé sur le sol, à côté de la forme inerte de Rafferty, au milieu des tabourets renversés et des verres brisés. Lentement, comme à remords, il laissa une conscience grisâtre et morne reprendre possession de son esprit. Pearson avait été arrêté. À l'extérieur du bar, une affreuse symphonie commençait : rugissements de moteurs, hurlements perçants, cris, bruits de bottes, explosions.

La demi-heure était passée depuis longtemps. Jones avait pris le pouvoir. Le jour du gouvernement de crise, du nouvel ordre mondial, avait commencé.

CHAPITRE XV

Dans le minuscule atelier encombré d'outils, sous le plafond bas, une petite silhouette se penchait au-dessus d'un établi. Tenant un fer à souder à deux mains, elle s'affairait autour d'une masse confuse et emmêlée de transistors et de fils électriques. Le grésillement des résistances du fer à souder troublait seul le silence de la cabine. Rien ne bougeait. Les parois métalliques étaient froides, lisses, impersonnelles. Des placards de rangement portant des numéros occupaient toutes les surfaces plates. Aucune place n'avait été perdue. La cabine était un petit cube totalement fonctionnel.

Les transistors, les relais et les câbles étalés sur l'établi constituaient le mécanisme de servo-guidage d'une fusée-balise. Celle-ci, deux mètres de long et dix centimètres de diamètre, était appuyée dans un coin, fine carcasse métallique vidée de ses organes. Des schémas de montage graisseux et froissés étaient fixés par des aimants à la paroi métallique, au-dessus de l'établi. Une lumière blanc-bleu tombait d'une lampe murale flexible. Des outils de toutes sortes étincelaient.

« Je n'y arriverai jamais ! » dit Louis à haute voix, alors qu'il était seul dans la cabine.

Pris d'une soudaine frénésie, il déconnecta un certain nombre de fils et entreprit de les souder selon un schéma différent. Pendant dix minutes, le fer fuma, grésilla, réparant le mécanisme de guidage de la fusée. Des tubes s'allumèrent : l'électricité passait dans le circuit.

Il ne se produisit rien. Il recommença l'opération, déconnectant puis reconnectant les fils au hasard avant de les souder. Soufflant et crachant sur le métal pour le refroidir, tenant entre ses doigts les extrémités fumantes des fils, il se raidit lorsqu'il envoya une dernière fois le courant dans le circuit.

Toujours rien.

Il plaça la manette du mécanisme de retardement sur quatre-vingt-dix secondes, correspondant aux calculs de Dieter. Le tic-tac commença. Tic-tac, tic-tac, tic-tac... Ses nerfs le trahirent. Il ramena la manette sur cinq secondes, il attendit dans un état proche de l'hystérie, que les relais se referment et que le cliquetis cesse.

Sa montre-bracelet lui apprit que le mécanisme avait déjà une seconde de retard. Dans quatre-vingt-dix secondes, cela donnerait un retard de dix-huit secondes. Ou pire encore ; peut-être qu'elle ne partirait jamais. Peut-être que la fusée-balise manquerait l'autre vaisseau et se perdrait dans les ténèbres, sans pouvoir actionner son grappin magnétique. Au diable tout ça ! Il ne s'y connaissait pas assez en électronique.

« Je ne suis bon à rien », dit-il.

Il parlait de lui en général et pas seulement de ce qu'il faisait. De lui-même, de toute sa vie. Dans le petit atelier, les parois lui renvoyèrent l'écho de sa voix, un son aigu, faible et chevrotant... Mais c'était un son et c'était bon d'entendre du bruit, n'importe quel bruit.

« Saloperie ! » lança-t-il aux câbles éparpillés sur l'établi.

C'était un cri qui sortait du fond de son âme. Comme il n'y avait personne pour l'entendre, il vociféra les autres épithètes qui lui venaient à l'esprit. C'était étrange, cette petite voix crachant des obscénités. Lui-même en était presque choqué. Sa rage fit place à de la honte.

« Irma saurait arranger ça », dit-il misérablement.

Et la crainte s'empara de lui. Une peur animale, envahissante. Tout doucement il ferma les yeux et se mit à hurler. Comme un homme ayant une chose terrible coincée dans le gosier, il était assis devant l'établi, le dos raide, les doigts crispés comme des serres, la peau froide et moite, la langue tendue, les épaules en arc de cercle, bouche grande ouverte, exorcisant sa peur dans un cri déchirant.

Mais cela ne lui était d'aucun secours, car personne sur Terre ne l'entendrait de toute façon. « *Je suis là !* » criait-il. Je suis à des milliards de kilomètres ! Tout seul ! Il n'y a rien autour de

moi, personne ! Je tombe, je tombe tout seul, et personne ne le sait, tout le monde s'en moque ! Au secours ! »

Il savait bien que tout cela était puéril : il n'était *pas seul*, Dieter, Vivian, et le bébé – Laura – étaient avec lui. Et il y avait ce vaisseau de métal titanesque, aussi long que dix immeubles, pesant des milliers de tonnes, bourré de milliards de dollars de turbines, de systèmes de sécurité, de fournitures, de matériel. Tout cela était idiot.

Il tendit une main tremblante et toucha la paroi. Mon Dieu, elle était assez réelle, pourtant ! Que pouvait-il demander de plus ? Est-ce qu'elle pouvait l'être davantage. À quoi ressemblerait-elle si elle était plus réelle ? Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête avec un mouvement frénétique, de plus en plus vite, et échappaient à son contrôle.

Il se dirigea vers la porte, la tira d'un coup sec pour la fermer complètement, verrouilla la serrure, regarda par la fente et parut satisfait. Il était certain d'être enfermé ; même s'il devenait fou furieux, tout irait bien. Personne ne le verrait. Personne ne saurait. Il ne pouvait faire aucun mal. S'il mettait en pièces l'atelier entier, cela ne changerait rien. Ce n'était pas comme s'il avait une crise à l'extérieur, où il aurait pu endommager le délicat mécanisme du pilotage automatique.

Les parois métalliques de l'atelier semblaient brillantes et fragiles. Elles lui faisaient penser à des feuilles de métal, aussi fines que du papier... plus encore. Une fragile peau de métal entre lui et le vide de l'espace. Il en sentait la présence de l'autre côté ; posant les mains à plat sur la paroi, souffrant le martyre mais se forçant à continuer, il arrivait véritablement à *toucher* le vide extérieur.

Il pouvait l'entendre, le sentir, presque en percevoir l'odeur. Une odeur froide de moisi, comme du vieux papier. Comme celle d'une décharge à ordures déserte se répandant dans la nuit ; un air si ténu, qu'il en était imperceptible, si léger qu'on ne percevait aucun mouvement, mais seulement sa présence. Il était toujours là, tout autour du vaisseau. Sans cesse.

La rancune fit place à la peur dans son esprit. Pourquoi n'avaient-ils pas songé à aménager des moyens de communication entre les deux vaisseaux ? Pourquoi n'avaient-

ils prévu aucune espèce d'ambiance sonore ? Depuis l'arrêt des moteurs, il n'y avait pas le moindre bruit, à l'exception des quelques fractions de secondes où les fusées auxiliaires entraient en action pour d'infimes corrections de trajectoire. Comment savait-il que le vaisseau était en mouvement ? Il tendait l'oreille mais n'entendait rien. Non, il avait beau renifler, écarquiller les yeux, tendre la main, il n'y avait rien, rien que la paroi de métal, qui lui semblait plus fine que du papier, si fragile qu'il pouvait la déchirer en lambeaux.

Il ne cessait de ruminer de sombres pensées. Encore et encore. Et pendant ce temps, le vaisseau et son compagnon invisible se rapprochaient inexorablement de Vénus.

Dans l'autre vaisseau, Frank se courbait au-dessus d'un récepteur dans la salle des communications.

Une voix faible et chargée d'électricité statique, venue de la Terre, martelait les nouvelles :

« Les soixante-douze premières heures du gouvernement de crise ont déjà été marquées par une amélioration sensible du moral de la population. »

Irma et Frank échangèrent un regard cynique.

« L'apathie, la futilité qui caractérisaient la vie publique sous le Goufédem ont disparu. L'homme de la rue est désormais enthousiaste : il a un but dans la vie. Il a confiance dans ses chefs. Il sait que ses chefs agiront. Il sait que ses chefs ne sont pas corrompus, qu'ils ne sont pas atteints par la paralysie intellectuelle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda ironiquement Syd.

— Ils agissent d'abord et réfléchissent ensuite, voilà ce que ça veut dire ! » expliqua Irma.

La voix continuait. Dans un coin, un magnétophone enregistrerait tout le message. Tous quatre écoutaient avidement, de peur de perdre un seul mot de ces déclarations détestables.

« C'est tellement... bête, dit Irma. Du boniment, stupide, grossier, comme de la mauvaise publicité ! Et ils y croient, ils prennent ça au sérieux !

— Les roues tournent, bégaya Garry. Comme des meules. Des épées aiguisées pour pas cher, hé ! Voilà un nouveau boulot ! Si jamais on retourne sur Terre : rémouleurs d'épées, polisseurs

d'armures, ferreurs de chevaux. Notre slogan : tout pour l'équipement médiéval. Si c'est médiéval, vous le trouverez chez nous ! »

Personne ne l'écoutait. Le speaker s'était tu. Et les trois adultes étaient plongés dans de sombres pensées.

« On a de la veine, dit Frank au bout d'un moment. Si nous étions restés là-bas, la Croisade du Peuple contre les Hordes d'Envahisseurs s'en serait probablement prise à nous ! Nous ne sommes pas une horde et nous n'envahissons rien du tout mais, autrement, ça cadrerait assez bien !

— Heureusement que quelqu'un a songé à nous faire partir, commenta Syd. C'était une idée de Rafferty ? Ça a été tellement confus... Je ne me souviens pas très bien de ce qui s'est passé.

— Rafferty était là, affirma Garry. Je l'ai vu s'agiter autour de nous. Il nous a crié quelque chose quand nous sommes entrés dans le vaisseau, mais je n'ai pas entendu.

— Tout cela était manifestement préparé de longue date, dit Frank. Ce vaisseau n'avait certainement pas été construit le matin même ! Quelqu'un — probablement Rafferty — avait projeté de nous expédier dans l'espace. Cela nous pouvons en être certains. Le vrai problème, c'est de savoir quelle horreur nous attend à l'autre bout ?

— Peut-être qu'ils ont simplement voulu se débarrasser de nous, suggéra Irma, mal à l'aise. Nous balancer dans l'espace comme des déchets dans un vide-ordures. Un aller simple.

— Voyons, fit observer Syd, s'ils avaient voulu se débarrasser de nous, il y a des années qu'ils auraient pu le faire. Sans frais et facilement, sans se donner la peine de construire le Refuge et les vaisseaux, et tout le matériel spécifiquement destiné à satisfaire nos besoins. C'est absurde.

— C'est comment, Vénus ? demanda Irma à Garry.

Tu dois savoir ça, toi qui es toujours fourré dans tes bouquins. »

Le jeune garçon rougit.

« Un désert aride, pas d'air, pas de vie.

— Tu en es sûr ? insista Frank, peu convaincu.

— Pas d'eau, des étendues arides, balayées par des tourbillons de poussière. Des déserts.

— Pauvre âne, dit Frank dégoûté, c'est Mars, dont tu parles.
— Quelle différence ? Mars, Jupiter, Vénus, Pluton – tout ça c'est pareil.

— Alors on va vivre sous une coupole, avec les explorateurs ? se demanda Syd. On pourra pas, il nous faudra notre coupole particulière, un Refuge à l'intérieur du Refuge !

— Ils auraient pu nous prévenir ! se plaignit Garry.

— Ils n'ont pas eu le temps, expliqua Syd.

— Au diable le temps ! répliqua Frank. Ils ont eu plus de temps qu'il n'en fallait : trente ans ! Toute ma vie, une année après l'autre, et ils ne m'ont jamais dit un mot !

— Excusez-moi, intervint Irma, mais je ne vois pas ce que cela change. Qu'est-ce qu'il y a de plus à dire. Nous savons où nous allons. Nous ne pouvons rien faire. La trajectoire des vaisseaux échappe à notre contrôle.

— C'est bien ce qui cloche, songea Syd. Nous nous sommes habitués à ce que quelqu'un prenne toutes les décisions pour nous. Nous n'avons jamais rien fait de nous-mêmes. Nous sommes comme des enfants, nous n'avons jamais atteint l'âge adulte.

— Notre matrice... » renchérit Frank. D'un geste, il désigna le vaisseau. « Et nous n'en sommes pas encore sortis.

— Nous les avons laissés penser pour nous, décider de nos projets. Nous avons toujours été à la dérive, comme aujourd'hui. Nous n'avons aucune idée d'une quelconque responsabilité.

— Que pourrait-on faire d'autre ? demanda Garry.

— Rien, c'est vrai, concéda Syd. Je me demande si tout cela aura une fin. Je me demande si un jour viendra où nous serons livrés à nous-mêmes, responsables de nos propres projets. »

Personne ne dit rien, personne ne pouvait imaginer comment ce serait.

Le passage de la Terre à Vénus prit deux cent quatre-vingts heures et quarante-cinq minutes. Vers la fin du voyage, quand le globe verdâtre et brumeux eut fait son apparition puis commencé de grossir dans le ciel, Frank alla s'asseoir seul dans la salle des communications, mains étroitement jointes, attendant.

Le vaisseau avait cessé d'être silencieux. Tout autour de lui, les parois résonnaient du fracas des rétrofusées ; des relais automatiques transmettaient les commandes envoyées par la planète. Le vaisseau adopta une trajectoire en spirale qui le rapprochait de la surface. Sous les yeux de Frank, des rangées d'indicateurs lumineux s'allumaient et s'éteignaient selon des schémas incompréhensibles : le pilote automatique effectuait les corrections qu'imposaient la situation.

Un haut-parleur cliqueta, émit un grésillement d'électricité statique, puis se mit à parler :

« Ici coupole de réception de Vénus. »

Une voix d'homme, puissante et toute proche, distante d'à peine quelques milliers de kilomètres.

« Qui êtes-vous ? Pourquoi atterrissez-vous ? N'avons reçu aucune instruction. »

La voix semblait à la fois pleine d'espoir et de doute.

« Veuillez vous faire reconnaître. Transport de matériel ? Relève du personnel ? Artistes de variétés ? »

Une autre voix intervint :

« Vous nous apportez du matériel ? On manque vachement de synthétiseurs alimentaires !

— Des bouquins ! reprit la première voix avec emphase. Y a des mois qu'on n'en a pas eus de nouveaux ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jones, les gars ? Qui c'est d'abord, ce loquedu ? C'est bien vrai, tout ça ?

— Vous apportez des nouvelles, du courrier ? On raconte qu'ils ont envoyé des rafiots qui ont dépassé Sirius ? Des rafiots par centaines ? C'est vrai ? »

Frank était impuissant : il ne pouvait répondre – comme le reste, l'émetteur était contrôlé par l'ordinateur. C'était terrible d'entendre ces voix suppliantes, avides – si proches – et de ne rien pouvoir répondre.

Puis la réponse vint. Au début, il ne comprit pas d'où elle pouvait bien sortir. Elle retentit avec des accents assourdissants. Le bruit inonda ses oreilles en vagues furieuses.

« Ce vaisseau est dirigé par ordinateur. Ses passagers n'ont aucun moyen de le contrôler. Ce vaisseau comme celui qui l'accompagne est placé sous la protection du Goufédem. »

C'était la voix du docteur Rafferty. Enregistrée sur bande et incorporée aux circuits automatiques de l'engin, elle provenait d'une boîte lumineuse située directement au-dessus de la tête de Frank. C'était une bande ancienne, enregistrée du temps où il existait encore un Goufédem – du temps où ce mot avait encore un sens.

« Le vaisseau va s'autoguidé vers les installations secrètes de la zone N de la planète. Le vaisseau qui l'accompagne, également contrôlé par ordinateur, le suivra avec un délai d'une heure. Vous êtes requis d'accorder aux passagers toute l'aide dont ils pourront avoir besoin – particulièrement dans l'éventualité où des difficultés imprévues surgiraient. Ce message a été enregistré par un représentant dûment mandaté par le Goufédem. Il sera répété jusqu'à l'atterrissage. »

La première voix résonna à nouveau dans le haut-parleur, pleine d'étonnement.

« Ce sont eux ! Expédiez les ambulances vers N, ils se reçoivent en automatique. »

L'émetteur de Vénus se tut. On n'entendit plus que des parasites, jusqu'à ce que, cinq minutes plus tard, le message de Rafferty résonnât de nouveau.

Et ainsi de suite, toutes les cinq minutes, jusqu'à ce que les rétrofusées couvrent le message de leur épouvantable hurlement, alors que le vaisseau plongeait dans les couches atmosphériques inférieures de la planète.

Trébuchant plusieurs fois dans sa hâte, Frank se précipita hors de la salle des communications, longea une coursive et gagna le salon des passagers. Il était vide, les autres l'avaient quitté. Terrifié, il se mit à tourner en rond, en cherchant à couvrir de ses hurlements le bruit des moteurs. Le vacarme qui animait le vaisseau était épouvantable, comme si chacune des molécules qui le composaient était devenue une bouche qui hurlait sa douleur.

Garry apparut et lui prit le bras ; il criait mais l'autre n'entendait rien. Il voyait seulement ses gestes, les mouvements de sa bouche. Frank le suivit. Garry le conduisit vers une cellule blindée qui s'ouvrait au cœur du vaisseau. Irma et Syd s'y tenaient enlacées, pâles, les yeux écarquillés par la frayeur. La

cellule constituait l'infirmerie du vaisseau. Ils s'y étaient réfugiés instinctivement.

Puis les rétrofusées se turent, soit le vaisseau était à court de carburant, soit il descendait volontairement en vol plané. Frank se demanda ce qu'il advenait de l'autre vaisseau. Il songeait à Louis, Vivian, Dieter, il songeait au bébé. Si seulement ils avaient pu être ensemble, tous les huit. Si seulement...

L'impact interrompit le cours de ses pensées. Pendant un long moment, un laps de temps dont il ne sut jamais la durée, il n'y eut qu'une sorte de néant ; plus de monde, plus aucun sentiment d'exister, uniquement une non-existence silencieuse. Pas même la conscience d'une quelconque douleur.

La première sensation qui lui revint fut celle de son propre poids. Il était étendu dans un coin de la pièce, sa tête résonnait, bourdonnait, comme une grande cloche d'église, se balançant lentement de droite à gauche, en lui donnant la nausée. La cellule était sens dessus dessous, écrasée comme si quelque géant avait marché dessus. À un certain endroit, le sol et le plafond se touchaient. Un liquide suintait des tuyaux crevés, et formait de grosses flaques sur le sol, probablement le système d'isolation... Quelque part dans la demi-obscurité, un véhicule de réparation déployait des efforts grotesques, face à une brèche de la taille d'une maison de deux étages qui s'ouvrait dans la coque.

C'était donc ça. Le vaisseau s'était déchiré comme une vessie trop gonflée. Un brouillard dense et parfumé entraînait déjà en volutes tourbillonnantes. Les ambulances les trouveraient morts...

« Frank », chuchota Garry.

Frank se remit sur pied à grand-peine. Syd était affaissée dans un coin, probablement morte. Il lui prit le pouls – non, elle était vivante. Garry et Frank traversèrent en titubant les débris de la cellule, et se dirigèrent vers ce qui avait été une coursive. Le passage vers la sortie était bouché par une paroi qui s'était effondrée. La seule issue était la déchirure de la coque, ils ne pouvaient que sortir. Le vaisseau n'était plus qu'un immense tas de ferraille aplatie.

« Où est Irma ? » demanda Frank d'une voix rauque.

Garry se dirigeait vers la déchirure, s'ouvrant un chemin parmi les décombres.

« Dehors. Elle s'est traînée dehors. »

À grand-peine, avec des grognements, il disparut dans les tourbillons de brouillard humide et se laissa tomber par la brèche. Frank le suivit.

Ils n'en crurent pas leurs yeux. Ils restèrent immobiles, incapables de comprendre.

« On est revenus chez nous, murmura le garçon, incrédule et stupéfait. Quelque chose n'a pas marché. Nous sommes revenus à notre point de départ. »

Ce n'était pas le Refuge. Et pourtant, c'était le Refuge ! Les collines brumeuses moutonnaient sous leurs yeux, perdues dans des tourbillons d'humidité. Des lichens verts poussaient partout. Le sol était un épais tapis de plantes luxuriantes. L'air portait des senteurs organiques complexes, une odeur riche, semblable à celle dont ils gardaient le souvenir, mais en même temps tellement plus vivante ! Ils demeuraient bouche bée : pas de paroi transparente. Pas de limite, pas de coquille ! Le monde s'étendait à perte de vue. Devant, derrière, au-dessus. Le monde était partout autour d'eux.

« Bon sang, s'écria Frank, ce n'est pas artificiel ! » Il se pencha et se saisit d'une espèce d'insecte semblable à un escargot. « C'est vivant ! Ce n'est pas un robot ! C'est du vrai ! »

Irma émergea de la brume. Elle avait du sang au-dessus de l'arcade sourcilière, ses cheveux en étaient tout poisseux. Ses vêtements étaient déchirés.

« On est chez nous ! » haleta-t-elle. Ses bras étaient chargés de végétaux qu'elle avait cueillis. « Regardez ! Vous vous souvenez ? Et nous pouvons respirer ! Nous pouvons y vivre ! »

À quelque distance s'élevaient de hautes colonnes de vapeur. Des geysers d'eau bouillante se frayaient un chemin entre les roches et jaillissaient à la surface. Un océan immense grondait quelque part, caché par le rideau mouvant de brume.

« Écoutez ! dit Frank. Vous entendez ça ? Vous entendez le bruit des vagues ? »

Ils écoutaient. Ils entendaient. Ils se baissèrent et touchèrent la terre ; et se jetèrent sur le sol, empoignant la terre à pleines mains, leurs visages pressés contre sa tiède humidité.

Irma sanglotait.

« On est chez nous, chez nous ! »

Tous pleuraient et gémissaient, balayés d'une joie incrédule. Et au-dessus de leurs têtes, ils entendirent l'autre vaisseau qui descendait déjà dans un grondement de tonnerre.

CHAPITRE XVI

Sous sa couche de nuages, la surface de Vénus avait une température de 37 à 38°C. Les couches inférieures de l'atmosphère étaient un mélange d'ammoniac et d'oxygène saturé de vapeur d'eau. Dans les océans et les collines déchiquetées s'accrochaient différentes formes de vie qui évoluaient, se développaient, édifiant ou modifiant leur milieu.

Louis et Irma étaient occupés à réparer un tracteur à turbine. Dieter les rejoignit, gesticulant sous l'effet de l'émotion.

« C'est prêt ! cria-t-il en s'arrêtant devant le hangar. On va pouvoir commencer. »

Allongé sous le tracteur, Louis sortit la tête.

« Quoi donc ? demanda-t-il de mauvaise grâce.

— Le maïs. On va pouvoir moissonner. On a tout ce qu'il faut. Vivian est occupée à tout mettre en route. » Dieter dansait d'un pied sur l'autre. « Venez tous ! Ça peut attendre, votre truc ! J'ai prévenu Frank et Syd, ils sont en route. Ils nous rejoindront en chemin. Et Garry suit de près. »

Louis s'arracha à son travail en grommelant.

« Ce n'est pas du maïs, arrête donc de dire le *maïs*.

— C'est du maïs au sens *spirituel*. C'est l'essence du maïs !

— Ça ne te gêne pas que ce soit vert foncé ? demanda ironiquement Irma.

— Ça ne me gênerait pas qu'il ait des rayures violettes et des pois argentés ! Qu'il ait trente mètres de haut et des tiges en dentelle de Venise ! Qu'il donne de l'ambroisie et du marc de café ! C'est du maïs, un point c'est tout. »

Louis se leva en s'essuyant le front.

« Nous ne pourrons pas venir avant que le tracteur soit réparé. » La ferme de Dieter était à quatre-vingts kilomètres de

route accidentée. « Je crois qu'il nous faudrait un nouvel allumage. Autrement dit, il va falloir retourner au vaisseau.

— Laisse tomber, bon sang ! s'impatienta Dieter. Oublie ton tracteur, j'ai attelé le dobbine, il nous emmènera tous. »

Le chariot et le dobbine attendaient tranquillement. Louis s'en approcha précautionneusement, les yeux rétrécis par le soupçon.

« Comment t'appelles ça ? »

Il avait déjà aperçu ce genre d'animal de loin, mais jamais d'aussi près. C'était une bête tout en pattes, avec des pieds plats immenses en forme de ventouse. Son pelage était hirsute, rêche et clairsemé. La tête du dobbine était toute petite ; ses yeux étaient à demi-fermés et nonchalants.

« Comment l'as-tu pris ? demanda-t-il.

— Ils sont faciles à apprivoiser avec un peu de patience. » Dieter sauta dans le chariot et saisit les rênes. « C'est fou tout ce que j'ai pu tirer de cet animal. Ils sont quasiment télépathes, je n'ai qu'à penser à ce que je veux et – en route ! » Il fronça le nez d'un air dédaigneux. « Laisse tomber ton tracteur, tu n'es pas fichu de le faire rouler, de toute façon ! L'avenir, c'est le dobbine ! »

Irma grimpa précautionneusement et s'installa à côté de Dieter, et Louis, après un moment d'hésitation, se décida à les rejoindre. Le chariot était assez rudimentaire mais solide. Dieter avait passé les quatre derniers mois à le construire à ses moments de loisir. Il était fait d'une fibre végétale qu'ils avaient appris à connaître : semblable à de la mie de pain, elle durcissait considérablement en séchant. Une fois vieillie et séchée, elle constituait un excellent matériau, susceptible d'être coupé à la scie, poli au papier de verre et teinté. Il arrivait parfois que des animaux migrants s'en nourrissent, mais c'était le seul inconvénient connu.

Les pieds plats du dobbine commencèrent à marteler rythmiquement le sol. Le chariot allait de l'avant. La cabane de Louis rapetissait dans leur dos. Irma et lui l'avaient construite de leurs mains. Une année s'était écoulée – année fertile en accomplissements. Construite dans la même fibre que le chariot, la cabane se dressait au milieu d'hectares de terre

cultivée. Le prétendu « maïs » y poussait en touffes denses. Ce n'était pas du maïs bien sûr, mais cela en jouait le rôle. Des cosses renflées mûrissaient dans l'atmosphère tiède. Sur le sol couraient et rampaient les insectes : des prédateurs qui dévoraient les parasites des récoltes. Les champs étaient irrigués par des tranchées peu profondes, amenant l'eau d'une source souterraine qui montait jusqu'à la surface en un petit torrent chaud et bouillonnant. Dans l'atmosphère chaude et humide, d'une stabilité de serre, on pouvait récolter quatre fois l'an.

Devant la cabane étaient rangées un certain nombre de machines à demi-montées arrachées aux épaves des vaisseaux. Irma reconstruisait peu à peu de nouveaux appareils avec les restes des anciens. Les tuyaux d'alimentation des vaisseaux étaient devenus des conduites pour les eaux usées. Le câblage du tableau de bord amenait l'électricité d'un générateur hydraulique à la cabane.

Dans l'étable qui se dressait derrière la cabane, immobiles et lugubres, divers herbivores indigènes mâchonnaient en somnolant un fourrage gorgé d'eau.

Ils avaient rassemblé de nombreuses espèces, sans trop savoir encore à quoi chacune était bonne ! Ils avaient déjà recensé dix espèces à chair comestible et deux qui sécrétaient des fluides buvables. Ils utilisaient la force musculaire d'une bête gigantesque au pelage épais. Et à présent le dobbine aux grands pieds que Dieter utilisait pour tirer son chariot.

Le dobbine courait résolument le long de la route ; en quelques secondes, il avait atteint sa pleine vitesse... Ses pieds semblant effleurer à peine le sol, l'animal filait à toute allure comme une autruche à fourrure, sa minuscule tête dressée, ses pattes perdues dans un halo confus de mouvement. Blop-blop ! c'était le bruit que faisait un dobbine en courant. Le chariot bondissait dangereusement à chaque cahot. Louis et Irma se cramponnaient tandis que Dieter, emporté par une joie quasi délirante, agrippait les rênes et excitait encore l'animal.

« On va assez vite comme ça ! protesta Irma dont les dents s'entrechoquaient.

— Vous n’avez encore rien vu, hurla Dieter. Cet animal adore cavalier ! »

Un profond fossé barrait le chemin, un éboulis de rochers semé de rares touffes de végétation. Louis ferma les yeux, le chariot semblait déjà sur le point de voler en morceaux.

« Nous n’y arriverons pas, grogna-t-il, nous ne passerons jamais. »

En arrivant au bord du fossé, le dobbine déploya soudain deux courtes ailes en peau de rat qui se mirent à battre énergiquement. Le chariot et le dobbine s’élevèrent de quelques dizaines de centimètres dans les airs, sautèrent par-dessus le fossé et retombèrent lourdement de l’autre côté.

« C’est un oiseau ! s’exclama Irma, le souffle coupé.

— Oui ! cria Dieter. Il passe partout ! C’est mon bon vieux dobbine ! » S’inclinant dangereusement en avant, il flatta la croupe poilue de l’animal. « Noble dobbine, oiseau majestueux ! »

Le paysage défilait. Loin sur leur droite une chaîne de montagnes se profilait dans la brume, noyée dans les tourbillons de vapeur qui rendaient la surface de la planète perpétuellement humide. Une peau solide de végétaux luxuriants, d’insectes rampants... partout où Louis posait son regard, il y avait de la vie. À l’exception d’une trouée calcinée à la base des montagnes, une plaie noire qui verdissait déjà, inexorablement recouverte par la végétation.

C’est là que se trouvaient les coupoles des explorateurs, les non-Vénusiens qui les avaient précédés, terrés dans leurs refuges étanches et pressurisés. Ils étaient morts, maintenant. Il ne restait plus que les huit Vénusiens.

Quand le second vaisseau s’était posé, les ambulances étaient déjà arrivées. Le second atterrissage avait été plus réussi. Personne n’avait été blessé, et le vaisseau était pratiquement intact. Les ambulances avaient recueilli les blessés et les avaient conduits jusqu’aux installations mises en place depuis longtemps en prévision de leur arrivée. Au cours du premier mois, les non-Vénusiens s’étaient montrés extrêmement coopératifs, malgré les ordres du gouvernement de crise. Puis, vers le mois de mars, le gouvernement avait cessé ses émissions.

Une semaine plus tard, un projectile de fort calibre avait détruit les coupoles – en une seule journée –, seuls les huit Vénusiens subsistaient.

La mort des non-Vénusiens les bouleversa, mais ils finirent par surmonter le choc initial. Leur propre existence s'en trouva simplifiée : ils étaient désormais entièrement livrés à eux-mêmes, sans aucune communication avec qui que ce fût de non-vénusien.

Entre les ruines des coupoles, leurs propres vaisseaux et les installations qui leur avaient été destinées, ils disposaient de plus de matériel qu'il ne leur en fallait. Ils entreprirent de le récupérer et de s'en servir au plus vite. Mais un certain laisser-aller, une espèce de léthargie, s'empara d'eux. Ils renoncèrent peu à peu aux pèlerinages réguliers vers les installations ; ils cessèrent de récupérer les produits manufacturés d'origine terrienne, toutes ces mécaniques sophistiquées et complexes.

Aucun d'entre eux ne désirait continuer à partir du niveau technique où ils se trouvaient lors de l'arrivée : ils voulaient au contraire repartir de zéro. Ce n'était pas une réplique de la civilisation terrienne qu'ils voulaient créer mais leur propre communauté, fondée sur leur originalité, sur la spécificité de leurs besoins et des conditions prévalant sur Vénus.

Il fallait nécessairement fonder une communauté rurale.

Ils produisaient et récoltaient déjà, ils avaient bâti des cabanes simples et des systèmes d'irrigation, se vêtaient de tissus faits de fibres végétales indigènes, produisaient de l'électricité, possédaient deux chariots à dobbine, avaient creusé des puits et installé des commodités. Ils avaient domestiqué des animaux, découvert des matériaux de construction naturels. Ils avaient façonné des outils, construit des mécanismes utilitaires. Une année leur avait suffi pour accomplir l'équivalent de milliers d'années d'évolution culturelle. Dans dix ans, peut-être...

Une tranchée oblongue s'ouvrait au bout de la prairie. Des dériveurs gisaient çà et là parmi les buissons. Il en était arrivé une nuée la semaine précédente. Et, au-delà de la tranchée, à l'ombre d'une levée de terrain reposait une énorme masse de matière blanche.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Dieter, interrompant la rêverie de Louis. Je n'ai encore jamais vu ça. »

Frank et Syd arrivaient dans le second chariot traîné par un dobbine. Les Vénusiens s'assemblèrent en silence : la présence de cette masse blanche menaçante les mettait mal à l'aise. Le bébé s'agitait dans les bras de Syd.

« Ça n'est pas une forme de vie indigène, finit par décréter Frank.

— Pourquoi dis-tu ça ? s'enquit Dieter. Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ce n'est pas originaire de Vénus, voilà tout, c'est arrivé un jour ou deux après les dériveurs.

— Arrivé ? » Dieter restait perplexe. « C'est-à-dire ? »

Frank haussa les épaules.

« Comme les dériveurs. C'est tombé du ciel.

— J'en ai vu un autre, intervint Irma. Selon toute apparence, c'est une deuxième forme de vie interstellaire... »

Louis referma tout à coup la main sur l'épaule de Dieter.

« Conduis-nous jusque-là, je veux y jeter un coup d'œil de plus près. »

Dieter eut une moue de dépit.

« Non, je voudrais te montrer mon maïs.

— Je m'en bats l'œil de ton maïs ! lança Louis. Il vaut mieux examiner ce machin.

— J'ai déjà examiné l'autre, dit Frank, ça semble inoffensif. Je n'y ai rien remarqué de spécial... C'est une cellule unique, comme les dériveurs. » Il hésita. « Je l'ai ouverte : il y a un noyau, une membrane cellulaire, des granules dans le cytoplasme. Tout le bastringue : il n'y a pas de doute, c'est un protozoaire. »

Dieter conduisit le chariot jusqu'à la masse blanche. Ils s'arrêtèrent tout à côté. Le second chariot suivit leur trace. L'un des dobbines renifla la masse blanche et se mit sans ambages à la grignoter.

« Touche pas à ça ! s'écria nerveusement Dieter. C'est peut-être empoisonné ! »

Louis sauta à bas du chariot et marcha dessus.

La masse était vaguement humide. Cela vivait, il n'y avait pas de doute. Louis s'empara d'un bâton qu'il entreprit d'enfoncer dans la chose. Ils se trouvaient en présence d'une seconde forme de vie provenant de l'espace, apparemment plus rare que les dériveurs de petite taille.

« Il n'y en a que deux ? Personne n'en a vu d'autre ?

— Il y en a un par là-bas », dit Irma, indiquant une direction du doigt.

À quelques centaines de mètres de là, une troisième masse s'était posée récemment. Ils l'apercevaient de là où ils se tenaient : elle remuait faiblement... Elle se déplaçait lentement sur le sol, ralentissant sans cesse, jusqu'à s'immobiliser totalement.

« C'est mort », observa Dieter avec détachement.

Louis se dirigea vers la chose en traversant le tapis végétal spongieux qui recouvrait la prairie. De minuscules bestioles s'enfuyaient sous ses pieds, des petits crustacés protégés par une épaisse carapace. Il n'y prêtait pas attention et gardait les yeux fixés sur la forme blanche. Quand il arriva à proximité, il s'aperçut qu'elle n'était pas morte. Elle avait découvert une dépression de terrain et s'y ancrant laborieusement. Fasciné, il l'observa qui exsudait une espèce de ciment visqueux. Au fur et à mesure que le ciment séchait, la masse blanche se retrouvait solidement fixée au sol. Elle était là, dans l'attente manifeste de quelque chose.

L'attente de quoi ?

Curieux, il en fit le tour. La surface en était uniforme. Cela n'avait décidément pas d'autre apparence que celle d'une énorme cellule. Ramassant un caillou, il le lança contre la chose. Il s'incrusta dans la matière blanche et y resta.

Cela semblait indiscutablement lié aux dériveurs. Deux stades différents de la vie d'une même cellule ? Telle était probablement l'explication. Les dériveurs, il le savait, étaient des êtres incomplets. Ils ne pouvaient se nourrir, se reproduire ni même survivre. Cette chose-là pouvait survivre, en tout cas : elle se fixait là. Un système de relation symbiotique, peut-être ?

Tandis qu'il l'observait, il remarqua le dériveur.

Il était en train de descendre. C'était un spectacle auquel il avait déjà assisté mais qui le fascinait toujours. Le dériveur se servait de l'air pour se déplacer : avec précaution, il se déformait en vol comme une spore de champignon, planant dans une certaine direction, puis dans une autre, essayant de rester en l'air le plus longtemps possible. Les dériveurs n'aimaient pas atterrir, cela mettait fin à leur mobilité.

Il descendait, dérivait vers le sol, vers la mort, une mort inutile. Énigme absurde de cette créature interstellaire qui parcourait des millions, des milliards de kilomètres, pendant des siècles, et pourquoi ? Pour finir ici, pour mourir sans but.

Le familier non-sens du cosmos. La vie sans but. Des milliards de dériveurs étaient morts au cours des deux années écoulées. C'était tragique, c'était stupide. Celui-ci, glissant momentanément dans les airs, tentait de survivre une seconde encore, avant de tomber vers sa mort inepte. C'était un combat sans espoir : comme tous ceux de sa race, il était condamné.

Brusquement, le dériveur se replia sur lui-même. Son corps mince, étalé au maximum se contracta soudainement comme une bande de caoutchouc ; une seconde avant, il était étiré de tout son long, cherchant à attraper les courants aériens... la seconde suivante, il était devenu un fin et long crayon. Il s'était littéralement enroulé sur lui-même en une sorte de cylindre. Et maintenant, ce mince et long cylindre fonçait tout droit vers le sol.

Le cylindre tomba délibérément, directement, avec une parfaite précision, dans la masse de chair blanche.

Il s'y enfonça complètement, la surface se referma derrière lui, effaçant toute trace de son passage.

« C'est un abri, proposa Dieter, hésitant. C'est un nid et le dériveur vit dedans. »

La masse blanche commençait à se transformer. Sans en croire ses yeux, Louis la vit doubler quasiment de volume. Non, ce n'était pas possible ! Mais la masse se divisa bel et bien en deux hémisphères, jointifs, mais parfaitement distincts. Rapidement, la masse blanche grossit encore et se scinda en quatre parties étroitement soudées. La croissance devenait

frénétique ; la chose bouillonnait, gonflait comme du levain. Deux, quatre, huit, seize... une progression géométrique.

Un sinistre vent froid tourbillonna autour de lui. La forme ondulante semblait absorber la chaleur du soleil. Louis se retrouva brusquement dans l'ombre. Pris de panique, il battit en retraite. Sa terreur gagna les deux dobbines : comme il s'apprêtait à agripper le rebord du chariot de Dieter, les gros oiseaux déployèrent leurs ailes et s'en furent. Traînant leur chariot après eux, ils s'éloignèrent de la forme blanche qui ne cessait de croître. Louis se retrouva seul, impuissant, hébété.

« Qu'est-ce que c'est ? » hurlait Frank, l'hystérie montant dans sa voix.

Tous criaient :

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Dieter sauta par terre et s'arc-bouta sur les rênes.

« Viens ! cria-t-il à Louis, saute ! Grimpe vite ! »

Avec un grondement de mécontentement, le dobbine s'écarta de Louis en frissonnant. Sans prêter attention à l'animal, Louis grimpa dans le chariot et s'accroupit, les lèvres tremblantes, le visage blême. Dieter remonta dans la charrette et celle-ci s'éloigna.

« C'est un œuf, dit Syd d'une voix mourante.

— C'était, corrigea Louis. Maintenant, c'est un zygote ! »

L'œuf cosmique avait été fécondé par le macro-gamétophyte. Et Louis, qui avait assisté à la chose, savait désormais ce qu'étaient les dériveurs.

« Du pollen, murmura-t-il, profondément impressionné. Voilà ce qu'ils sont depuis le début. Et nous ne nous sommes doutés de rien. »

Les dériveurs étaient du pollen qui diffusait à travers l'espace parmi les systèmes stellaires, à la recherche de leur macrogamétophyte. Pas plus que les masses blanchâtres, ils ne constituaient un organisme définitif, un stade final. Ils n'étaient que les éléments constitutifs de l'embryon qui se développait désormais à vue d'œil.

Et, du même coup, il comprit autre chose : personne n'avait été capable de deviner, mais Jones devait le savoir depuis quelque temps déjà...

L'équipe de biologistes présentait son rapport. Jones jeta un simple coup d'œil aux papiers étalés devant lui. Il hocha la tête et s'écarta de la table, plongé dans de sombres pensées.

« C'est bien ce que nous craignons, disait Trillby, celui qui dirigeait les travaux de l'équipe. Cela explique leur caractère incomplet ; le fait qu'ils sont dépourvus d'appareil digestif et de système reproducteur. » Il ajouta : « Ils *constituent* un système de reproduction. Ou plutôt, la moitié...

— Comment dit-on déjà ? dit brusquement Jones. Le mot m'échappe.

— Métazoaires. Multicellulaires, avec différenciation cellulaire marquée : organes et tissus particuliers.

— Et nous n'avons pas encore vu leur état définitif ?

— Dieu nous en garde ! dit énergiquement Trillby. Nous en sommes loin ! Ces organismes utilisent la planète tout entière comme une espèce de matrice ; ce que nous observons, c'est tout au plus l'embryon et les tout débuts du stade fœtal. Le fœtus finit probablement par faire éclater la planète. L'atmosphère, le champ gravitationnel constituent probablement le milieu dans lequel se produit le premier développement. C'en serait fait de nous... J'ai des raisons de supposer que l'adulte n'est pas planétaire.

— Il vit entre divers systèmes solaires ? » interrogea Jones, les sourcils froncés. Le souci se lisait sur son visage ridé ; il n'entendait qu'à demi les paroles de l'homme. « Ils se reproduisent sur les planètes... des endroits abrités. »

Trillby poursuivait :

« Tout se passe comme si l'ensemble des prétendus « dériveurs » étaient les grains de pollen émis par une plante adulte unique – si toutefois ces mots ont un sens... Ce n'est peut-être ni une plante ni un animal. Une combinaison des deux... L'immobilité des plantes, leur méthode de pollinisation...

— Les plantes, dit Jones, ne se battent pas, elles sont sans défense.

— En règle générale, oui, mais rien ne nous permet d'affirmer que ces... »

Jones acquiesça, l'air absent :

« Bien sûr... C'est absurde. Nous ne savons rien d'eux en fait. » Il se massa le front, l'air soucieux.

« Je garde votre rapport, merci. »

Il les laissa là, autour de leurs documents comme un groupe de mères-poules autour de leurs poussins. Traversant des bureaux, il se retrouva dans le corridor vide et glacial qui joignait les bâtiments administratifs à ceux de la police. Jetant un coup d'œil à sa montre-gousset, il constata que l'heure était pratiquement venue. L'heure... le temps... Furieux, il fourra la montre dans sa poche, ne supportant pas de voir son cadran serein, dédaigneux.

Depuis un an, il ruminait les termes de ce rapport. Il l'avait appris par cœur. Mais il lui avait fallu nommer l'équipe qui le rédigerait. Ils avaient fait du bon travail : c'était une étude très complète.

Des bruits parvenaient de l'extérieur. Frissonnant, Jones s'immobilisa, à demi-conscient de cette rumeur incessante. Il passa sa main tremblante dans ses cheveux pour les lisser de son mieux. Mettant un semblant d'ordre dans son apparence.

C'était un petit bonhomme ordinaire, avec une paire de lunettes à monture de métal sur le nez et une chevelure qui commençait à se clairsemer. Il portait un uniforme gris tout simple avec pour seule décoration, une médaille épinglée sur sa frêle poitrine, ainsi que le brassard réglementaire à fioles croisées. Sa vie était une suite sans fin de travaux. Il avait un ulcère du duodénum que lui avaient valu les soucis, la tension perpétuelle. Il était consciencieux.

Il était fini.

Mais, dehors, la foule ne le savait pas. Elle avait atteint des proportions gigantesques. Des milliers de gens rassemblés en une masse enthousiaste, hurlant, agitant les bras, poussant des ovations, brandissant des drapeaux et des banderoles. Le bruit résonnait, tourbillonnait, une rumeur grondante qui n'avait pratiquement pas cessé depuis un an. Il y avait toujours quelqu'un à l'extérieur, devant le bâtiment, pour pousser des hurlements. Jones regarda distraitement les mots d'ordre que portaient les banderoles. Par un automatisme quasi

bureaucratique, il les compara mentalement aux divers points du programme qu'il avait établi.

NOUS AVONS LA FOI
PAS ENCORE MAIS BIENTOT
JONES SAIT – JONES FAIT

Jones savait, oui ! D'un air sinistre, il se mit à tourner en rond, les bras croisés, impatient, incapable de tenir en place. Au bout du compte, après avoir renversé les barrières autour du bâtiment de la police, la foule se disperserait. Toujours criant, s'échangeant des mots d'ordre en hurlant, les manifestants reflueraient. Les irréductibles de l'organisation iraient prendre une douche froide et retourneraient à leurs différents postes pour préparer la prochaine étape de leur grand mouvement. Aucun d'entre eux n'avait encore compris que la Croisade était terminée : dans quelques jours, les vaisseaux interstellaires seraient de retour.

Tout au bout du corridor, une porte s'ouvrit et deux hommes la franchirent. Pearson et un garde armé en uniforme gris. Pearson vint à sa rencontre, grande silhouette pâle et mince aux lèvres pincées. Il ne manifesta aucune surprise à la vue de Jones. Arrivé à sa hauteur il s'immobilisa, examina le petit homme, jeta un coup d'œil au garde armé, dans son dos, puis haussa les épaules.

« Ça faisait un bout de temps », dit Pearson. Il humecta ses lèvres. « Je ne vous avais pas revu depuis le jour où nous vous avons fait ramasser pour la première fois.

— Il y a eu pas mal de changements, depuis, commenta Jones. Vous êtes bien traité ?

— Je viens de passer un an en cellule, répondit Pearson d'un ton doux et dépourvu de rancune. Si c'est ce que vous appelez être bien traité...

— Apportez-nous deux sièges, lança Jones, au garde. Nous pourrions ainsi nous asseoir. » Voyant que le garde hésitait, il rougit de colère et éleva la voix : « Faites ce que je vous dis ! Tout est en ordre ! »

Quand les chaises arrivèrent, Jones s'assit aussitôt et Pearson l'imita.

« Que voulez-vous ? demanda Pearson sans détour.

— Vous avez entendu parler de la Croisade ? »

Pearson acquiesça.

« Bien sûr.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une perte de temps. » Jones réfléchit à cette déclaration.

« Oui, finit-il par accorder, c'est une perte de temps. »

Étonné, Pearson fit mine de parler, puis se ravisa.

« La Croisade est terminée, déclara Jones. Elle a échoué. On m'apprend que ce que nous appelons les *dériveurs* sont les grains de pollen d'êtres effroyablement compliqués et semblables à des plantes, si lointaines et si avancées par rapport à nous que nous ne pourrions jamais nous en former qu'une image des plus vagues. »

Pearson écarquilla les yeux.

« C'est vrai ?

— Absolument.

— Alors nous sommes... » Il eut un geste vague. « Que sommes-nous ? Rien !

— Je ne saurais mieux dire.

— Ils nous prennent peut-être pour un produit chimique...

— Ou un virus, oui, quelque chose de cet ordre. De cette échelle.

— Mais... » D'une voix heurtée, Pearson demanda : « Que vont-ils faire ? Nous avons attaqué leur pollen, détruit leurs spores...

— Les adultes ont trouvé une solution immédiate et rationnelle. Ils ne vont pas tarder à prendre des mesures de protection. On ne saurait le leur reprocher.

— Ils vont... nous éliminer ?

— Non, ils vont nous isoler. Ils vont nous entourer d'une gangue. Nous disposerons de la Terre, du système solaire, des étoiles que nous avons déjà atteintes, et c'est tout. Au-delà... » Jones claqua des doigts. « Les vaisseaux disparaîtront, voilà tout. Le nielle, le virus ou l'agent chimique, est endigué.

Enfermé à l'intérieur d'un périmètre de sécurité. C'est une solution efficace : pas de mouvement inutile ; une réponse nette, propre, *ad hoc*, très caractéristique de leur nature quasi végétale. »

Pearson se redressa. « Depuis combien de temps le savez-vous ?

— Pas assez longtemps. La guerre avait déjà commencé. S'il y avait eu des combats interstellaires spectaculaires... » La voix de Jones mourut. Il reprit, mais ce n'était plus qu'un chuchotement imperceptible : « Les gens auraient pu être satisfaits, quand bien même nous aurions *perdu*, il nous serait resté la gloire, les faits d'armes, un ennemi à haïr. Mais il n'y a rien. Dans quelques jours, la gangue se sera refermée et les vaisseaux devront rentrer. Pas même la défaite, juste le vide.

— Et eux ? » Pearson pointait le doigt vers la fenêtre par laquelle on apercevait la foule qui poussait des hourras. « Est-ce qu'ils peuvent apprendre une chose pareille ?

— J'ai fait de mon mieux, dit Jones d'une voix neutre. J'ai bluffé, j'ai perdu. Je ne savais pas ce à quoi nous nous attaquions. J'étais dans le noir.

— Nous aurions dû deviner, dit Pearson.

— Je ne vois pas pourquoi. Est-ce que vous trouvez cela facile à imaginer ?

— Non, reconnut Pearson. C'est difficile.

— Vous étiez directeur de la Polsec, dit Jones. Quand je suis arrivé au pouvoir j'ai ordonné l'abolition et le démantèlement de la Sécurité. La structure a disparu, les camps sont fermés, l'enthousiasme a assuré notre unité, mais c'en est fait de l'enthousiasme. »

Pearson sentit la nausée et la crainte l'envahir.

« Où diable voulez-vous en venir ?

— Je vous offre de reprendre votre poste. Vos insignes, votre bureau et vos titres : directeur de la Sécurité. Votre police secrète, vos sections d'assaut, tout ce que vous aviez... Un seul changement : le Conseil suprême du Goufédem reste dissout.

— Et vous conserverez le pouvoir de décider en dernier ressort ?

— Naturellement.

— Allez vous faire voir ! » Jones fit un signe au garde.

« Envoyez-moi le docteur Manion. »

Ce dernier était un gros homme chauve, dans un uniforme impeccable blanc ; les ongles manucurés, la moustache délicatement parfumée, de grosses lèvres molles et épaisses. Il tenait entre les mains une boîte métallique qu'il déposa précautionneusement sur une console.

« Docteur Manion, je vous présente monsieur Pearson. »

Sur la réserve, les deux hommes échangèrent une poignée de mains. Pearson resta debout, extrêmement raide, tandis que Manion, ayant remonté ses manches, entreprenait d'ouvrir la boîte après avoir échangé un regard avec Jones.

« Je l'ai ici, annonça-t-il sur un ton confidentiel. En parfait état. Il a parfaitement survécu au voyage. » Plein de fierté, il ajouta : « C'est le plus beau spécimen que nous nous soyons procuré jusqu'ici.

— Le docteur est un chercheur en parasitologie, expliqua Jones.

— Oui, acquiesça rapidement Manion, sa face de lune empreinte d'une grande fierté professionnelle. Vous voyez, monsieur... heu... Pearson, comme vous vous en doutez peut-être, l'un de nos principaux problèmes a été de passer au peigne fin les vaisseaux qui rentraient d'expédition pour éviter qu'ils n'introduisent des organismes parasites d'origine extraterrestre. Nous voulions éviter toute intrusion de nouveaux organismes... » Il ouvrit la boîte... « pathogènes. »

La boîte contenait quelque chose qui ressemblait à un intestin roulé, d'une matière organique spongieuse et grise. Le tout était enfermé dans une capsule de gélatine transparente. La créature remuait très faiblement. Son extrémité aveugle, dépourvue d'yeux, tâtonnait alentour, se pressant contre les parois comme une ventouse humide. Ç'aurait pu être quelque ver. Son corps segmenté ondulait paresseusement...

« Il a faim, expliqua Manion. En fait ce n'est pas un parasite direct. Il ne détruit pas son hôte mais établit plutôt avec lui une relation de symbiose jusqu'à ce qu'il ait pondu ses œufs. C'est la larve qui utilisera l'hôte comme source de nourriture. » Il poursuivit d'un ton presque attendri : « C'est un peu comme

certaines de nos guêpes. La croissance jusqu'à la ponte prend environ quatre mois. Notre problème est le suivant : nous savons comment il vit dans son monde d'origine – la cinquième planète d'Alpha Centauri, soit dit en passant – nous *l'y* avons vu à l'œuvre à l'intérieur de son hôte naturel. Et nous avons été en mesure de l'introduire dans le corps de gros mammifères terrestres – vache, cheval – avec des résultats divers.

— Ce que Manion voudrait déterminer, exposa Jones, ce sont les possibilités de développement de son parasite à l'intérieur d'un être humain.

— La croissance est lente, reprit Manion, tout à son sujet. Une observation hebdomadaire devrait suffire. Quand il aura pondu, nous saurons s'ils peuvent s'adapter à un hôte humain. Mais aucun volontaire ne s'est présenté. »

Le silence s'installa.

« Vous vous sentez partant ? demanda Jones à Pearson. Vous avez le choix ; prenez un travail ou l'autre ; si j'étais vous, je choisirais celui dont j'ai l'habitude ; vous faisiez un excellent flic.

— Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? demanda Pearson faiblement.

— Il le faut, répondit Jones. Il me faut remettre sur pied une police secrète et, pour ce faire, j'ai besoin de spécialistes.

— Non, dit Pearson d'une voix rauque. Ça ne m'intéresse pas. Je ne veux rien avoir affaire là-dedans. »

Le docteur Manion était enchanté ; pour dissimuler sa joie, il tripotait son joujou gélatineux.

« Nous pouvons y aller, alors ? » Il se tourna vers Pearson : « Nous n'aurons qu'à utiliser l'infirmerie de ce bâtiment. J'ai eu l'occasion de la visiter. Elle est superbe. J'aimerais vraiment vous l'implanter avant que cette pauvre petite chose ne meure de faim.

— Ce serait dommage, approuva Jones. Avoir fait tout ce chemin d'Alpha à la Terre pour rien. » Il réfléchit, tirillant la manche de sa veste. Pearson et Manion le regardaient tous deux fixement. Soudain, il dit au docteur : « Vous avez votre briquet ? »

Stupéfait, Manion sortit un briquet en or massif de sa poche et lui tendit. Jones ôta le bouchon et répandit de l'essence sur l'être gélatineux. Le visage de Manion perdit son expression d'optimisme suffisant.

« Bon sang ! commença-t-il, inquiet. Mais que diable... ? »

Jones alluma le briquet ; Manion dut rester là, impuissant, effondré tandis que l'essence, la gangue de gélatine et l'organisme à l'intérieur s'embrasaient avec une flamme orange tremblotante en dégageant une fumée âcre. En se refroidissant, le contenu de la boîte devint une sorte de bave noirâtre et bouillonnante.

« Mais pourquoi ? protesta faiblement Manion sans comprendre.

— Je suis très provincial, vous savez, expliqua Jones en deux mots, je n'aime ni les choses étranges, ni les choses étrangères, ça me rend malade.

— Mais... »

Il rendit son briquet à Manion.

« Et vous me rendez plus malade encore ! Reprenez votre boîte et disparaissez ! »

Éberlué et atterré par la catastrophe, Manion reprit sa boîte de métal qui se refroidissait lentement et s'en alla d'un pas mal assuré. Le garde fit un pas de côté, et le docteur disparut derrière la porte.

Se détendant quelque peu, Pearson dit :

« Vous n'aviez pas voulu coopérer avec nous. Kaminski voulait que vous participiez à la reconstruction.

— Bon, très bien, soupira Jones en faisant un signe de tête au garde. Reconduisez cet homme dans sa cellule. Et qu'il y reste.

— Combien de temps ? demanda le garde.

— Aussi longtemps que vous le pourrez », répondit Jones, non sans amertume.

Dans la voiture qui le reconduisait au siège de l'organisation, Jones était plongé dans une réflexion morose. Il s'était attendu à l'échec. Il n'ignorait pas que Pearson allait rejeter son offre. N'avait-il pas prévu tout ce misérable intermède ? Ne savait-il pas qu'il n'aurait pas la force d'aller jusqu'au bout ? Il pouvait

dire qu'il l'avait fait torturer – et c'est ce qu'il allait dire – mais les faits resteraient les mêmes.

Sa fin était proche. Il y avait encore un moment terrible, brutal à passer, et puis plus rien. Ses actes, désormais, étaient ceux d'un désespéré. Les gens en discuteraient pendant des siècles, et quel qu'en fût le caractère frénétique, il s'agissait fondamentalement et indéniablement de sa propre mort.

Il ne savait pas avec certitude ce que deviendrait la société puisqu'il ne serait pas là pour le voir. Il allait mourir dans très peu de temps. Cela faisait près d'un an qu'il l'envisageait. Il lui était possible de l'ignorer temporairement, mais la pensée revenait toujours, chaque fois plus terrible et imminente.

Après la mort, son corps et son cerveau s'useraient – voilà ce qu'il y avait de hideux. Pas la seconde de douleur fulgurante qui accompagnerait son exécution – cela il pouvait le supporter – mais la lente et graduelle désintégration.

Pendant des mois, son cerveau retiendrait un fragment de son identité. Une faible lueur de conscience persisterait : c'était sa mémoire future ; voilà ce que lui montrait la vague. L'obscurité, le néant de la mort. Et, suspendue dans le vide, la personnalité toujours vivante.

La dégradation commencerait au niveau supérieur. Pour commencer, les facultés les plus élevées, les processus les plus délicats, touchant aux plus hautes sphères de la connaissance s'évanouiraient. Une heure déjà après la mort, sa personnalité serait devenue animale. Une semaine plus tard, elle se serait dégradée jusqu'à n'être plus que végétale. La personnalité parcourrait en raccourci et à contre-courant l'évolution résultant de milliards d'années de lutte pas à pas, de l'homme au singe, du singe au lézard, à la grenouille, au poisson, au crustacé, au trilobite, au protozoaire. Et, pour finir : le néant minéral. Une fin pleine de miséricorde. Mais cela prendrait du temps.

Dans les conditions normales, la personnalité qui se dissout ainsi n'est pas consciente de ce processus, de cette dégradation. Mais Jones était unique. Pour le moment, même avec toutes ses facultés intactes, il subissait l'atroce expérience. Et il était en

même temps pleinement conscient, en pleine possession de ses moyens et soumis à cette ultime dégénérescence mentale !

C'était insupportable. Et il ne pouvait s'y soustraire. Chaque semaine, chaque jour, cela devenait pire – et cela empirerait jusqu'à ce qu'il finisse par mourir. Alors, Dieu merci, ses épreuves prendraient fin.

Aucune des souffrances qu'il avait pu infliger aux autres ne soutenait la comparaison avec celle qu'il lui fallait endurer. Mais ce n'était que justice ; il le méritait. C'était son châtiment. Il avait péché, et voici que le moment était venu de payer.

L'existence de Jones était entrée dans sa phase finale, sa phase la plus sinistre.

CHAPITRE XVII

Cussick était en grande conversation avec deux membres des réseaux de résistance de la police quand la longue limousine noire frappée de l'emblème de l'organisation vint se garer devant la porte de son immeuble.

« Bon dieu ! souffla l'un des flics en portant la main à l'intérieur de sa veste, qu'est-ce qu'ils foutent ici ? »

Cussick éteignit les lumières ; le salon fut aussitôt plongé dans l'obscurité. Il y avait deux silhouettes dans l'automobile de l'organisation. C'était une voiture officielle, comme le prouvait l'emblème à fioles croisées dûment imprimé sur les portières et le toit. Les silhouettes s'y tinrent un moment immobiles. Elles devaient parler.

« On peut se les faire, dit nerveusement l'un des flics dans le dos de Cussick, on est trois. »

D'un air écoeuré, son compagnon rétorqua :

« Ça doit être une simple avant-garde, les autres sont probablement déjà sur le toit et dans l'escalier. »

Raide et plein d'appréhension, Cussick continuait de guetter. Sous le faible éclairage de la rue, l'une des deux silhouettes lui semblait familière. Une voiture passa, tous feux allumés et, un bref instant, les deux silhouettes furent illuminées. Une angoisse douloureuse lui étreignit le cœur : il ne s'était pas trompé. Les deux silhouettes demeurèrent dans la voiture pendant un moment encore, qui lui sembla durer des heures. Puis une porte s'ouvrit, et la silhouette familière descendit sur le trottoir.

« Une femme ! » s'étonna l'un des flics.

La silhouette claqua la portière, tourna les talons et trotta rapidement vers l'entrée de l'immeuble.

« Dégagez, vous deux ! lança Cussick d'une voix rauque et heurtée. Je m'occupe de ça tout seul. »

Ils écarquillèrent vers lui des yeux stupides. Puis la vision de leurs visages stupéfaits disparut : Cussick avait ouvert la porte de l'entrée et se précipitait à sa rencontre le long du corridor recouvert d'une moquette épaisse.

Elle était encore dans l'escalier quand elle le vit arriver. Elle s'immobilisa, les yeux levés, respirant brièvement, la main sur la rampe. Elle portait le sévère uniforme gris de l'organisation, le petit calot crânement incliné sur son épaisse chevelure blonde. Mais c'était elle, c'était Nina ! Ils s'immobilisèrent tous deux et restèrent un moment ainsi, Cussick en haut de l'escalier, Nina un peu plus bas, les yeux brillants, les narines dilatées, les lèvres entrouvertes. Puis elle lâcha la rampe et se remit à monter. Il y eut un bref instant pendant lequel elle lui tendit les bras, avidement, puis il descendit deux marches, à son tour pour se porter à sa rencontre. Et elle fut dans ses bras. Combien de temps la serra-t-il ainsi, sentant son corps contre le sien, noyé dans le parfum tiède de sa chevelure, jouissant après tant de mois de la douce pression de sa chair, de la faim fervente qui le dévorait ?

« Ouf ! finit-elle par souffler, tu vas me briser ! »

Il la conduisit sans cesser de la serrer contre lui, sans la lâcher jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans l'appartement vide, la porte refermée derrière eux.

Le souffle court, Nina entreprit de retirer ses gants en jetant des coups d'œil circulaires. Il voyait combien elle était nerveuse au tremblement de ses mains qui rangeaient mécaniquement les gants dans son sac.

« Alors ? demanda-t-elle d'une voix fêlée, comment t'es-tu porté ?

— Bien. »

Il s'écarta un peu d'elle pour la voir tout entière. Elle avait manifestement du mal à supporter son regard. Elle alla s'adosser au mur, portant les doigts à la gorge d'un geste qu'elle interrompit à mi-chemin, sourit et leva vers lui les yeux implorants d'un animal familier qui n'est pas rentré à l'heure habituelle de son repas.

« Je peux revenir ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Revenir... »

Il n'osait imaginer ce qu'elle voulait dire.

« C'est non, je le vois bien... »

Des larmes emplirent ses yeux.

« Bien sûr que tu peux revenir. » Il s'approcha et la prit dans ses bras. « Tu le sais bien. Quand tu voudras, n'importe quand. »

— Tu ferais mieux de me lâcher, murmura-t-elle. Je vais me mettre à sangloter. Laisse-moi prendre mon mouchoir. »

Il la lâcha à regret. De ses doigts maladroits, elle sortit de son sac son minuscule mouchoir et se moucha. Puis elle se tamponna les yeux, ses lèvres rouges un peu crispées, sans lui parler, sans le regarder — debout là, dans son uniforme gris de l'organisation, s'efforçant de contenir ses larmes.

« Le salaud... finit-elle par articuler d'une voix faible.

— Jones ?

— Je vais te raconter... Quand je pourrai. » Roulant son mouchoir, elle se mit à marcher à travers la pièce, les bras croisés, le menton levé, le visage agité de tremblements. « Écoute, c'est une histoire très longue et pas très agréable. Il y a maintenant... plus de deux ans, je crois, que j'appartiens à l'organisation.

— Vingt-huit mois... précisa-t-il.

— Je crois que c'est bien ça. » Elle se tourna soudain vers lui. « C'est fini. J'en... je n'en fais plus partie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? » Nina fouilla dans une de ses poches.

« Tu as une cigarette ? »

Il sortit son paquet, lui alluma une cigarette qu'il plaça entre ses lèvres tremblantes.

« Merci, dit-elle, exhalant de rapides bouffées de fumée gris-bleu. D'abord, je crois qu'il vaudrait mieux que nous partions d'ici. Il pourrait te faire arrêter, il fait arrêter tout le monde.

— Mais, ils n'ont rien contre moi, protesta Cussick.

— Chéri, qu'est-ce que ça peut bien changer ? Tu sais ce qu'il a fait à Pearson ? J'imagine que non. » Saisissant son bras, elle l'entraîna en direction de la porte. « Nous serions beaucoup plus en sécurité ailleurs. Emmène-moi quelque part, n'importe où. » Frissonnante, elle se dressa sur la pointe des pieds pour lui donner un rapide baiser. « Il s'est passé quelque chose,

nous... L'organisation le sait désormais, Jones nous l'a révélé. Le public sera mis au courant demain matin.

— Quoi ?

— La grande Croisade est terminée. Les vaisseaux reviennent. C'est la fin de Jones, la fin de l'organisation. Du *mouvement*, quoi. Maintenant que nous sommes coincés, nous...

— C'est merveilleux, parvint-il à articuler, en trouvant le bouton de porte.

— Merveilleux ? » Elle eut un rire amer. « C'est effroyable, chéri. Dès que nous serons sortis d'ici, je te dirai pourquoi. »

Ils trouvèrent une gargote qui restait ouverte toute la nuit, dans une petite rue à quelques centaines de mètres de son appartement. Au comptoir, un ou deux clients hébétés s'étaient avachis au-dessus d'une tasse de café, plongés dans la lecture des journaux. La serveuse était perchée sur un tabouret, au fond du bar, près des fourneaux, les yeux fixés sur le ciel nocturne. Dans un coin, un synthétiseur de musique débitait des airs de danse que personne n'écoutait.

« Parfait, dit Nina en se glissant à une table au fond du café. Il y a une sortie de secours, non ? »

Cussick en repéra une, derrière les fourneaux : c'était l'entrée de service.

« Qu'est-ce que tu veux grignoter ?

— Rien. Un café. »

Il commanda deux cafés, et ils passèrent un moment à y tourner leur petite cuiller, plongés dans leurs pensées, se jetant de temps à autre des coups d'œil furtifs.

« Tu es rudement jolie, lui dit-il d'une voix heurtée.

— Merci. J'espérais bien avoir perdu une livre ou deux.

— C'est sérieux ? Tu vas rester avec moi ? » Il fallait qu'il fût sûr. « Tu ne vas pas repartir ?

— C'est très sérieux, se contenta-t-elle de répondre en le fixant de ses yeux bleus et francs. Demain matin, j'irai chercher Jackie. » Elle ajouta : « Je n'ai jamais cessé de le voir assez régulièrement pour conserver un certain droit sur lui.

— J'en ai fait autant », dit Cussick.

Buvant son café à petites gorgées, Nina lui exposa ce qui s'était passé. Avec des paroles brèves, nettes, elle brossa le tableau général – les dériveurs, le sort des vaisseaux de guerre.

« La gangue est en place, désormais, lui dit-elle. Les vaisseaux font demi-tour pour rentrer sur Terre. Pourquoi pas ? Ils ne peuvent strictement rien faire d'autre. Le vaisseau amiral du commandant Ascott, cet énorme et superbe engin, sera le premier de retour. Ils préparent déjà l'aire d'atterrissage de New York.

— Du pollen... répétait Cussick, songeur. Ça explique leur caractère incomplet. » Une sueur froide s'était mise à perler à son front, sous l'effet de l'appréhension. « Nous nous sommes fourrés dans un drôle de guêpier.

— Mais non, qu'est-ce que tu vas t'imaginer ? corrigea Nina. Toutes les vieilles légendes – les envahisseurs extra-terrestres – ce n'est pas ça du tout ; ce sont des plantes, ils ne veulent qu'une chose, n'ont qu'un souci : se protéger. Ils ne cherchent qu'à nous neutraliser – et c'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait. » Elle ouvrit les mains en signe d'impuissance. C'est fait, nous n'y pouvons plus rien. Ils nous ont laissé un petit territoire – six étoiles et leurs systèmes, à peu de choses près et puis... » Elle eut un froid sourire. « Au-delà, la gangue.

— Et Jones ne le savait pas ?

— Au début, non. Il le sait depuis un an mais... que pouvait-il faire ? La guerre avait commencé... Quand il l'a appris, il était déjà trop tard. Il a joué... et perdu...

— Mais il n'avouait pas que c'était un pari. Il disait *savoir*.

— C'est vrai, il a menti. Il voyait beaucoup, mais pas tout. Et maintenant, il paie... Il laisse rentrer la flotte. Il nous a conduits, il a conduit le peuple droit dans un piège. Il nous a trahis.

— Et maintenant ?

— Maintenant, dit Nina, pâle et résolue, il va commencer son vrai combat. Cet après-midi, il nous a tous convoqués, tous les hauts responsables de l'organisation. » Elle déboutonna sa veste grise et montra son insigne. Un badge portant un emblème compliqué brodé dans le tissu, une série de lettres et de chiffres sous un motif stylisé. « Je suis une huile, chéri. Je suis vice-commissaire de la Ligue de Défense des femmes... C'est un

rouage du nouveau dispositif de Sécurité interne. Il nous a donc réunis, nous, tous les hauts responsables, debout, en longues colonnes, et il nous a révélé la vérité. Notre premier aperçu de ce qui nous attend.

— Comment réagit-il ?

— Il est comme fou.

— Pourquoi ?

— Parce que, malgré tout son pouvoir, *il a perdu*, répondit Nina, en buvant son café. Il voit d'avance la défaite et la mort... Son ultime et horrible combat pour rester en vie – et son échec. Ça se lisait sur son visage. Il avait l'air d'un cadavre, c'était terrible... une chose morte : des yeux de poisson frit. Sans vie, sans éclat. Il tremblait, c'est tout juste s'il pouvait tenir debout. Son visage était agité de tics, il bégayait... C'était déchirant. Et il nous a dit que la Croisade avait échoué, que les vaisseaux rentraient, que des émeutes ne tarderaient probablement pas à éclater. »

Cussick réfléchit.

« L'émeute des adeptes trahis.

— L'émeute générale. Tout le monde, à l'exception de l'épine dorsale de l'organisation, les vrais fanatiques ; ils se battront pour lui jusqu'à la mort, comme des fous.

— Ils sont nombreux ?

— Non pas très. Des idéalistes, des jeunes... Après tout, Jones nous a bel et bien laissés tomber, il le sait, nous le savons... Tout le monde le saura bientôt. Mais il y en a qui resteront avec lui jusqu'au bout. » D'une voix neutre, elle ajouta : « Mais pas moi.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit-elle lentement, doucement, il nous a dit ce qu'il comptait faire pour garder le pouvoir. Il va retourner les armes de la flotte contre le peuple soulevé. La flotte l'aura, sa grande bataille, et cela signifie... » Sa voix se brisa, puis elle reprit : « La guerre civile. Simplement parce qu'il nous a menti, parce qu'il nous a trahis, parce qu'il nous a conduits à un désastre dont personne ne se relèvera, et qu'il refuse de se retirer pour autant. Il n'en est qu'à ses débuts ! Si quiconque... »

Cussick tendit la main et lui saisit le bras.

« Calme-toi, lui dit-il d'un ton ferme, baisse la voix.

— Merci, tu as raison. » Elle acquiesça d'un petit signe de tête. « C'est tellement effroyable ! Il sait que c'est impossible, il sait qu'il finira par tomber. Six mois, c'est le sursis maximum dont il dispose mais il a décidé de s'accrocher. Il veut entraîner le monde entier dans sa chute... Il va mourir, il veut que tout le monde meure en même temps que lui. »

Silence.

« Et, reprit Nina, nous n'y pouvons rien. Tu te souviens de la tentative de meurtre. Pearson ? Ça a fait le jeu de Jones... ça l'a amené au pouvoir.

— Qu'est-il advenu de Pearson ?

— Il est en train de mourir. Très lentement, inexorablement. Jones a récemment fait implanter une espèce de parasite dans son organisme. Il se nourrit de lui ; pour finir, il pondra ses œufs dans son corps. Jones en est enchanté, il n'arrête pas de nous en parler ! »

Cussick passa sa langue sur ses lèvres sèches.

« Et voilà le genre d'homme que tu suivais ?

— Nous rêvions, répondit simplement Nina. Et il rêvait. Notre rêve a tourné à l'aigre, a volé en éclats... Mais il refuse d'abandonner. Il ne veut pas s'arrêter. Et rien ne pourra l'arrêter, il ne nous reste plus qu'à le regarder faire, impuissants. Les arrestations ont commencé. Tous ceux qui ont eu le moindre lien avec le Goufédem seront liquidés. Ensuite – tout cela est très rationnel, systématique – tous les groupes susceptibles d'opposer, même de loin, la moindre opposition seront écrasés. »

Les doigts de Cussick déchirèrent machinalement sa serviette de papier en tout petits morceaux qu'il jeta par terre.

« Est-ce que Jones sait que tu es repassée de l'autre côté ?

— Je ne crois pas, pas encore.

— Je croyais qu'il savait tout.

— Non, il ne sait que ce qu'il *saura* un jour. Il peut très bien ne jamais le découvrir. Je ne suis qu'une parmi bien d'autres : il a des millions de gens à surveiller. Nous sommes un certain nombre à essayer de nous en tirer sur la pointe des pieds. L'homme qui m'a accompagnée jusqu'ici était mon patron. Il

part, lui aussi, avec sa femme et ses enfants. Un tas de membres importants cherchent des endroits où se cacher. Ils se ménagent des planques en espérant qu'ils seront en mesure d'y tenir jusqu'à la fin.

— Je veux que tu retournes là-bas », dit Cussick. Nina poussa un cri étouffé.

« Là-bas ? ! » Tremblante, elle demanda : « Tu crois pouvoir lui parler ? Le raisonner ? »

— Pas précisément, répliqua Cussick.

— Je vois, dit Nina en secouant la tête.

— Je commets probablement la même erreur que Pearson : Don Quichote est déjà intervenu une fois, mais je ne peux pas supporter de me croiser les bras. » Il se pencha vers elle. « Tu le pourrais ? Tu pourrais rester ici à siroter du café pendant qu'il met en train ces monstruosité ? »

Nina ne put soutenir son regard.

« Tout ce que je veux, c'est oublier cela. Je veux revenir vivre avec toi. » Les yeux fixés sur sa tasse que ses doigts étreignaient convulsivement, elle se hâta de poursuivre : « J'ai une maison, en Afrique occidentale, où il reste beaucoup de friches... Il y a des mois que je m'en occupe, tout est préparé. La maison a été construite par des travailleurs forcés de l'organisation. Elle est terminée, j'y ai fait cacher Jack.

— Ce n'est pas légal, il fallait aussi mon autorisation.

— La légalité ne signifie plus grand-chose, désormais. Ne le sais-tu pas ? La légalité, c'est ce que nous voulons, ce que veut l'organisation. J'ai tout arrangé. Nous pourrions y être demain matin, si nous partons tout de suite. Un aéronef intercontinental de l'organisation nous emmènera à Kinshasa ; de là, nous gagnerons les montagnes en voiture.

— C'est tentant, dit Cussick. Ça paraît faisable. Dans six mois, avec un peu de chance, nous pouvons même être encore en vie.

— J'en suis certaine, renchérit Nina. Regarde les Vénusiens, il s'en moque ! Il y aura des tas de survivants. Il aura déjà trop à faire avec les émeutes des grandes villes. »

Cussick consulta sa montre.

« Tu vas retourner là-bas, et tu vas m'emmener avec toi. Peux-tu me faire passer les contrôles ?

— Si nous y retournons. » La voix de Nina était calme et posée. « Nous n'en ressortirons jamais. Je le sais, je le sens, nous ne nous en tirerons pas. »

Après un silence, Cussick répondit :

« Une des leçons que Jones nous a enseignées, c'est l'importance de l'action. Le moment d'agir est venu. J'aurais peut-être dû être un partisan de Jones. Il est temps pour moi que je me porte volontaire et que je rejoigne les rangs des Jeunesses Jonesiennes. »

La tasse de Nina glissa entre ses doigts tremblants. La tasse se renversa et du café tiède se répandit sur la table, formant une pellicule brunâtre répugnante. Aucun des deux ne fit le moindre mouvement. Aucun des deux ne s'en rendit compte.

« Eh bien ? demanda Cussick.

— Je pense, dit Nina d'une voix faible, je pense que tu ne tiens pas tellement à moi, dans le fond. Tu n'as pas vraiment envie que je revienne. »

Cussick ne répondit pas. Il n'attendait que son accord, il attendait qu'elle mette en branle le mécanisme qui le ferait pénétrer au cœur de l'organisation, jusqu'à Jones lui-même. Et il se demandait, distraitemment d'abord, puis avec un désespoir croissant, comment il pourrait bien s'y prendre pour assassiner un homme qui connaissait l'avenir. Qu'on ne pouvait pas prendre par surprise.

« C'est bon, finit par dire Nina d'une voix presque inaudible.

— Peux-tu te procurer une voiture de l'organisation ?

— Bien sûr. » Elle se leva. « Je vais téléphoner. On viendra nous prendre ici.

— Très bien, approuva Cussick, satisfait. Nous attendrons. »

CHAPITRE XVIII

Une pluie sombre battait la limousine que le chauffeur de l'organisation, dans son uniforme gris, conduisait consciencieusement à travers le flot assez lent d'une circulation intense. À l'arrière, Nina et Cussick étaient assis côte à côte en silence. Ils ne parlaient ni l'un ni l'autre.

À l'extérieur, les milliers de gouttes qui frappaient les vitres de plastique diffractaient la lumière aveuglante des phares des autres autos. Les feux de signalisation clignotaient. À l'intérieur, sur le tableau de bord, des petites lampes témoins s'allumaient en réponse : le conducteur n'avait guère plus à faire que de manier le volant, la plupart des commandes étaient effectuées automatiquement. L'homme était un fonctionnaire au visage impassible ; jeune et blond, il s'acquittait au mieux de son travail, calmement, sans passion.

« Quelle pluie ! » murmura Nina.

La voiture s'immobilisa devant une série de panneaux de signalisation lumineux. Cussick s'agita sur son siège. Il alluma une cigarette, l'écrasa, en alluma une autre avec des gestes saccadés. Nina lui prit la main.

« Chéri, dit-elle tristement. Je voudrais... Qu'est-ce que je peux bien faire ? Je voudrais pouvoir faire quelque chose.

— Contente-toi de me faire entrer.

— Mais comment vas-tu t'y prendre ? Ce n'est pas possible. »

Cussick lui rappela d'un signe l'existence du conducteur.

« Ne parlons pas de ça.

— Tu peux y aller, dit Nina, c'est un membre de mon équipe. »

La voiture redémarra, et ils se retrouvèrent très vite sur la large voie express qui conduisait directement aux bâtiments du gouvernement, ceux de l'ex-Gouffédem, où Jones s'était retranché. Ça ne prendrait pas longtemps, comprit soudain

Cussick, ils y seraient probablement dans une demi-heure. Il jeta un coup d'œil morose aux files de voitures qui passaient dehors. La circulation était intense. Sur les rampes pour piétons, des gens marchaient lentement, le dos voûté, des banlieusards que les express urbains avaient déposés et qui couraient à leurs affaires sous la pluie battante.

Il sortit de sa poche un petit objet étincelant, soigneusement enveloppé dans une espèce de fibre brune et translucide. Il écarta les genoux, regardant l'objet au creux de ses deux mains jointes.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Nina. D'un geste attendrissant elle tendit la main pour toucher le minuscule objet. « Un cadeau pour moi ? »

— Ces trucs-là étaient très employés dans le service, expliqua Cussick tout en arrêtant son geste. Jusqu'à ce que Pearson les interdise. Tu en as sans doute entendu parler. Ce sont les communistes qui les ont mis au point, pendant la guerre, pour leurs lavages de cerveau. Nous avons repris l'idée. On appelle ça un miroir léthal.

— Ah ! oui ! » Nina hochait la tête. « J'en ai entendu parler. Mais je croyais qu'il n'y en avait plus.

— Tout le monde en a gardé un ou deux. »

L'objet brillait d'un éclat menaçant dans les mains de Cussick. Il lui suffirait de retirer l'emballage de fibre brune – c'était aussi simple que ça : le miroir était un foyer qui attirait irrésistiblement et retenait l'attention des centres supérieurs du cerveau.

La voiture ralentit un peu.

« Nous arrivons ? demanda aussitôt Cussick.

— Non, monsieur, répondit le jeune chauffeur. Il y a des gamins qui font du stop, vous voulez que je les prenne ? » Et il ajouta : « C'est qu'il pleut rudement fort.

— Bien sûr, dit Cussick, faites-les monter. »

Les quatre gosses qui se laissèrent tomber avec reconnaissance sur les coussins de la limousine transportaient des paniers d'osier trempés et les restes d'un fanion.

« Merci, lança leur chef, une fille d'une quinzaine d'années. Vous nous sauvez la vie !

— Nous étions en train de vendre des badges de soutien à la Croisade », expliqua une seconde fille en s'essuyant le visage. Ses cheveux bruns trempés collaient sur ses oreilles. Elle reprit, toute joyeuse :

« On avait presque tout vendu avant que la pluie commence. »

Un troisième gosse, un gros garçon joufflu et rougeaud, lança un regard à Nina avant de glapir :

« Vous êtes membre de l'organisation ?

— C'est exact », répondit Nina d'une voix brève. Les filles tentaient de remettre de l'ordre dans leurs vêtements et leurs chevelures trempés, exhalant une odeur de chien mouillé.

« Dites donc ! fit remarquer l'une d'entre elles, c'est une voiture officielle, ça ! » La première fille, qui avait un petit visage pointu et de grands yeux avides, s'adressa timidement à Cussick :

« Vous avez un badge de la Croisade ?

— Non », répondit sèchement Cussick.

C'était trop drôle : ils étaient tombés sur un groupe typique de jeunes adeptes qui vendaient des badges pour soutenir le financement de la Croisade. Se tenant aux coins des rues, ils arrêtaient les voitures, les passants, commerçants et banlieusards, le visage illuminé par la ferveur qu'ils vouaient à leur cause. Sur ces quatre jeunes visages, il ne lisait qu'un enthousiasme innocent : pour eux, la Croisade était une grande et noble entreprise, le salut spirituel.

« Vous voulez bien... entama la petite fille au visage de fouine en levant vers lui des yeux timides, vous voulez bien m'acheter un badge de la Croisade ?

— Bien sûr, dit Cussick, pourquoi pas ? » Il plongea la main dans la poche. « C'est combien ? »

Nina émit un son étouffé et baissa brusquement la tête. Cussick l'ignora et sortit de sa poche quelques billets froissés.

« En général, dix dollars, dit la fille en extrayant rapidement un badge de son panier. Mais donnez autant que vous voudrez, c'est pour une bonne cause. »

Il lui tendit l'argent, et gravement, avec quelques hésitations, elle épingla le badge au revers de sa veste. C'était un petit

bouclier de plastique brillant, avec une épée dressée, symbole de la Croisade, imprimée en relief sur les habituelles fioles croisées. Le savoir là lui procurait un sentiment désagréable et confus. Il tendit soudain la main et prit un second badge dans le panier d'osier.

« Tiens, dit-il gentiment à Nina, c'est pour toi. »

Il l'épingla solennellement sur sa veste. Nina sourit faiblement et lui toucha la main.

« Maintenant nous en avons tous un », dit timidement la fille au visage de fouine.

Cussick lui paya le deuxième badge, et elle rangea scrupuleusement l'argent avec le reste des contributions. Les six passagers poursuivirent leur course à travers la pluie, chacun plongé dans ses propres pensées, sans prononcer un mot. Cussick se demandait ce que les quatre gosses feraient, ou penseraient dans quelques jours. Dieu seul savait... Dieu et Jones. Lui, en tout cas, lui, Cussick, n'en savait rien !

Le chauffeur déposa les jeunes à un carrefour. La portière claqua. Ils leur adressèrent de grands gestes d'adieu reconnaissants, et la voiture reprit de la vitesse. Devant eux se dressait la silhouette menaçante des bâtiments gris du Goufédem. Des édifices blindés, à l'épreuve des bombes. Ils y étaient presque.

« Ces gosses, dit Nina tristement, j'étais comme eux il n'y a pas si longtemps. »

— Je sais, répondit Cussick.

— Ils n'ont pas de mauvaises intentions, mais ils ne comprennent pas, tout simplement. »

Il se pencha pour lui donner un baiser. Ses lèvres chaudes et humides se soudèrent aux siennes jusqu'à ce qu'il s'écarte, à regret.

« Souhaite-moi bonne chance, lui dit-il brièvement. »

— Bonne chance ! » Elle s'accrochait à lui. « Je t'en prie, essaie qu'il ne t'arrive rien... »

Cussick posa la main sur sa veste. En plus du miroir, il avait sur lui un pistolet de police réglementaire. Le miroir était pour Jones, le pistolet devait lui permettre de s'occuper des gardes qui voudraient l'empêcher de ressortir.

« Jusqu'où pourras-tu me faire pénétrer ? demanda-t-il. Jusqu'où va exactement ton pouvoir ?

— Jusqu'au bout, répondit-elle, le visage d'un blanc de craie, la respiration courte et heurtée.

— Ce ne sera pas dur... Tout le monde me connaît.

— Nous y voici, monsieur », dit le chauffeur.

La voiture avait quitté la voie express, elle descendait une longue rampe menant au parking du bâtiment. Un grondement assourdissant s'éleva autour d'eux ; les roues de la voiture roulaient sur une rampe couverte de plaques d'acier. Dans l'obscurité, des lumières clignotaient, la voiture répondait instantanément. Le véhicule ralentit, presque jusqu'à s'arrêter, tandis que le conducteur abandonnait les commandes à l'ordinateur du parking. Il la fit avancer à une allure d'escargot, puis la stoppa graduellement. Il coupa le contact et le frein à main se releva. Ils étaient arrivés.

Cussick ouvrit la portière et sortit, soucieux. Il reconnaissait les lieux. C'était dans ces souterrains de béton qu'autrefois il garait sa propre automobile. Un préposé en uniforme gris se dirigeait vers eux. C'était l'unique différence. L'homme portait un uniforme de l'organisation au lieu de l'uniforme brun de la police. Il porta respectueusement la main à la visière de sa casquette.

« B'soir, marmonna-t-il, puis-je avoir votre permis ?

— Je vais lui parler », dit Nina en se glissant rapidement hors de la voiture pour venir se placer devant Cussick. Elle fouilla dans son sac et en sortit une plaque de métal. « Voici, la voiture est à moi.

— Quand voulez-vous la reprendre ? » demanda le préposé, déchiffrant la plaque avant de la rendre à Nina. La première difficulté était surmontée...

« Vous la laissez pour la nuit ?

— Non, gardez-la au rez-de-chaussée, dit Nina en jetant un coup d'œil interrogateur à Cussick, nous pouvons en avoir besoin à tout moment.

— Bien, M'dame, répondit le préposé touchant à nouveau la visière de sa casquette. Elle vous attendra. »

En pénétrant dans l'ascenseur, Cussick sentit ses jambes flageoler. Nina était terriblement pâle. Il lui saisit le bras et l'étreignit à lui faire mal.

« Je vais bien, dit-elle légèrement.

— C'est toujours aussi peuplé ? » Ils étaient coincés dans un groupe compact de fonctionnaires au visage sérieux.

« Pas toujours, mais ces derniers temps il y a tellement de... » Sa voix mourut. « Tellement d'activités. »

La porte de l'ascenseur se referma. Ils se turent, les dents serrées, l'esprit en éveil. Les fonctionnaires marmonnaient des numéros d'étage. Nina rassembla tout son courage pour dire :

« Dix-septième, s'il vous plaît ! »

Ils quittèrent l'ascenseur en même temps qu'un bouquet de dignitaires qui se dispersèrent rapidement dans toutes les directions. Devant eux, apparurent le hall de réception et le large bureau d'accueil. Nina s'avança jusqu'au bureau, ses talons claquant sur le plancher vernis.

« Je voudrais un rendez-vous avec M. Jones », dit-elle d'une voix altérée au préposé en uniforme qui se tenait de l'autre côté du bureau. Elle sortit de son sac tous ses papiers d'identité qu'elle étala sur le bureau : « C'est pour ce monsieur. »

Le préposé ramassa ses papiers et les étudia sans se presser. C'était un homme d'un certain âge dont le cou gonflé débordait sur son col serré. Ses doigts étaient boudinés, blancs, efficaces. Avec un intérêt profond, tout bureaucratique, il passa chaque papier à la loupe avant de parler.

« Quel est le motif de votre demande ? Il va vous falloir passer par la voie habituelle, mademoiselle Longstren. Les douze heures qui viennent sont déjà prises. » Il prit son registre, l'ouvrit et suivit du doigt une colonne. « Pas avant demain matin, donc. »

Nina lança un regard de muette souffrance en direction de Cussick.

« C'est une urgence, insista-t-elle, il faudrait le faire recevoir immédiatement.

— Dans ce cas, répliqua le préposé, indifférent, je vais vous demander de remplir une déclaration spéciale. » Il sortit d'un tiroir un carnet de formulaires qu'il lui tendit. « Indiquez les

raisons de la visite au paragraphe 5 et au paragraphe 8. Faites bien attention aux carbones, s'il vous plaît. »

Indiquant une petite table dans un coin de la salle d'attente, il l'invita à s'en servir pour remplir le formulaire.

Nina et Cussick allèrent s'asseoir devant la table.

« Alors ? demanda Nina d'une voix étranglée, qu'est-ce que je dis ?

— Dis que tu es avec quelqu'un du laboratoire de recherche astronomique. Dis qu'on a découvert certaines choses quant à la nature de la gangue qui nous entoure. »

Consciencieusement, Nina remplit le formulaire.

« Tu vois les types qui attendent, là-bas... C'est pour le voir... Ce sont tous des huiles. Il est en conférence depuis une semaine, sans interruption. »

Elle signa le formulaire, ils regagnèrent tous deux le bureau. Une queue s'y était formée ; quand leur tour vint enfin, le préposé prit le carnet d'un geste brusque, l'examina, détacha le feuillet et le posa dans le panier *ad hoc*.

« Veuillez vous asseoir, leur dit-il avec une politesse exagérée. Il faudra une demi-heure au moins avant que M. Jones n'ait le temps d'examiner votre requête. » Il ajouta : « Il y a des journaux, servez-vous. »

Ils allèrent s'asseoir, le dos raide. Ils attendirent, tenant distraitemment un magazine. Des fonctionnaires allaient et venaient dans toutes les directions. Depuis les couloirs latéraux montaient des bruits de voix, ainsi que le bourdonnement de machines de bureau. Tout le bâtiment vibrait d'activités comme une ruche en folie.

« Qu'est-ce qu'ils s'agitent ! » commenta Cussick.

Il feuilleta distraitemment un numéro du *Saturday Evening Post* et le remit sur le présentoir.

Nina acquiesça : elle avait trop peur pour parler. Les yeux fixés sur le plancher, elle se tenait toute raide, les mains étreignant son sac, les lèvres serrées ne formant plus qu'une mince ligne exsangue. Cussick fourragea dans sa poche jusqu'à ce que ses doigts rencontrent le miroir léthal. Il le déballa subrepticement. Il était prêt à l'emploi. Il ne lui resterait plus qu'à le sortir...

Mais il ne croyait pas vraiment avoir la moindre chance.

« Tu regrettes ? demanda Nina entre ses dents. Tu préférerais n'être pas venu ?

— Non, répondit-il, je ne regrette pas.

— Il n'est pas trop tard... Nous pourrions simplement nous lever et partir. »

Il ne répliqua pas. Il avait peur, lui aussi, il n'en aurait guère fallu plus pour qu'il se lève et quitte le bâtiment. Une maison avec Nina et Jackie... Tous les trois réunis à nouveau, comme par le passé... Il s'arracha à cette pensée et se plongea dans la contemplation du préposé qui préparait des formulaires.

L'employé lui adressa un signe de tête. Avec des gestes raides, incrédule, Cussick se leva et marcha vers le bureau.

« Nous ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Vous pouvez y aller. » Cussick cligna des yeux.

« Notre demande est acceptée ?

— M. Jones accepte de vous recevoir immédiatement. Sans lever les yeux de son travail, le préposé indiqua une porte d'un mouvement de menton. Par ici. Et... veuillez être bref, il y en a d'autres qui attendent. »

Cussick se dirigea vers Nina. Elle le fixait de ses yeux écarquillés à l'autre bout de la salle d'attente.

« J'y vais, lui dit-il brièvement. Il vaudrait probablement mieux que tu t'en ailles. Puisque j'ai réussi à passer, il est inutile que tu restes ici. »

Elle se mit docilement sur pied.

« Où veux-tu que j'aille ?

— À la maison, attends-moi là-bas.

— Entendu. »

Elle n'ajouta rien. Elle tourna les talons et partit sans un mot, refaisant en sens inverse le chemin par lequel ils étaient arrivés, jusqu'à l'ascenseur.

En se dirigeant vers le bureau privé, Cussick se demanda pourquoi sa demande d'entrevue avait si facilement été acceptée. Il y réfléchissait encore quand quatre employés en uniforme gris se levèrent et lui firent face.

« Vos papiers ! dit l'un d'entre eux en tendant la main. Veuillez présenter vos papiers, monsieur. »

Cussick présenta les documents que lui avait remis le fonctionnaire. Les employés les examinèrent et parurent satisfaits.

« Ça va, allez-y. »

Une cloison en trois parties coulissa bruyamment, et Cussick se retrouva devant encore d'autres bureaux, d'autres couloirs. Il y avait moins de monde. Ses pas résonnaient lugubrement dans le silence. Il suivit un long couloir recouvert de moquette. Il ne vit personne et, personne ne vint à sa rencontre. Un calme presque religieux régnait dans ces lieux. Pas de décoration, pas de tableaux, de statues, de bibelots, rien que la moquette et les murs nus... le plafond... Tout au bout du couloir, une porte était entrouverte. Il l'atteignit et s'immobilisa, hésitant.

« Qui est là ? » demanda une voix.

C'était une voix métallique, lourde de fatigue, agacée et maussade. Il ne la reconnut pas tout de suite, puis il l'identifia.

« Entrez ! ordonna la voix, pleine d'irritation. Ne restez pas planté dans le couloir ! »

Il entra, la main crispée sur le miroir léthal. Derrière un vaste bureau jonché de paperasses, Jones était assis, le visage marqué par les soucis, le désespoir. Des piles de documents le cachaient presque entièrement. On avait le sentiment de se trouver en présence d'une marionnette épuisée, vaincue, se débattant pour soulever une montagne bien trop grande pour ses forces.

« Salut, Cussick ! » marmonna Jones, levant un instant les yeux. Il étendit ses mains griffues et écarta une pile de papiers. Rétrécissant ses yeux myopes, il indiqua du geste un siège. « Asseyez-vous. »

Ébahi, Cussick s'avança vers le bureau. Jones l'attendait. Bien sûr... Il n'avait pas voulu voir l'évidence. Un an avant d'avoir le formulaire sous les yeux... longtemps avant que Cussick ne l'eût dicté à Nina – Jones savait qui était cet « expert du centre de recherches astronomiques. »

Derrière Jones, se tenaient deux géants en uniforme gris, impassibles, les mains refermées sur une mitrailleuse, les yeux vides, silencieux et immobiles comme des statues. Cussick

hésita, les doigts tripotant le miroir léthal, commençant à l'extraire de sa poche...

« Allez, donnez-moi ça ! » lança Jones avec impatience en tendant la main. En moins d'une seconde, il s'était emparé du miroir léthal et, sans y jeter un coup d'œil, l'avait jeté par terre et réduit en miettes sous son talon. Puis il joignit les mains sur le bureau et dévisagea Cussick. « Vous vous asseyez, oui ou non ! grinça-t-il. J'ai horreur d'être obligé de lever les yeux ; alors, asseyez-vous que nous puissions parler. » Il farfouilla parmi les paperasses qui jonchaient son bureau.

« Vous fumez, n'est-ce pas ? Je n'ai pas de cigarettes ici... Je ne fume plus, c'est mauvais pour la santé.

— J'ai les miennes », dit Cussick, portant la main à sa veste.

Tambourinant sur son bureau, Jones dit :

« Il y a des années que je ne vous ai vu... Depuis ce jour, au quartier général de la police. Décrets, travail, travail, c'est une lourde tâche... J'ai de grosses responsabilités.

— Oui, reconnut Cussick assez stupidement.

— Pearson est mort, au fait. Il est mort ce matin.

Une expression narquoise envahit le visage ravagé de rides, le rendant grotesque.

— Je l'ai maintenu en vie un certain temps... Il avait projeté de m'assassiner, mais je m'y attendais... J'ai attendu cet assassin pendant un an... Vous venez au bon moment, j'étais sur le point de vous faire appeler... Pas vous seulement, bien sûr, tous ceux de votre catégorie, toute la bande ! Et cette blonde idiote que vous aviez épousée... Vous saviez qu'elle était des nôtres ? Oui, bien sûr, vous deviez le savoir. C'est elle qui a rempli ce formulaire, je reconnais ses pattes de mouche.

— Oui, répéta Cussick.

— Tout un paquet de femelles de la haute société affamées de sexe nous a rejoints », poursuivit Jones, le visage tordu de tics, le corps agité de soubresauts nerveux. Mais sa voix restait monotone, les mots s'y suivaient en un marmonnement fatigué. « Pour elles, nous sommes un substitut à la copulation classique, je suppose... une sorte d'orgasme permanent pour elles. Avec des chiennes comme votre femme autour de moi, j'ai parfois l'impression de diriger un bordel, et non un... »

Cussick tira le revolver de sa poche. Il n'avait pas l'impression d'avoir pris la moindre décision : sa main agissait d'elle-même. D'un seul geste, il visa et appuya sur la détente.

C'était le plus grand des deux gardes du corps qu'il avait visé. Il pensait vaguement qu'il valait mieux se débarrasser d'eux d'abord. Mais dès qu'il avait aperçu l'éclat du métal, Jones s'était dressé. Comme un pantin décharné, il bondit entre Cussick et les gardes. La balle explosive l'atteignit juste au-dessus de l'œil droit.

Paralysés de stupeur, les deux gardes semblaient enracinés sur place. Ils ne levèrent même pas leur arme.

Cussick lui-même était incapable du moindre mouvement. Il se tenait là, le revolver entre les doigts, sans faire feu contre les gardes qui ne tiraient pas non plus sur lui. Le corps de Jones était retombé en travers du bureau couvert de paperasses.

Jones était mort. Il l'avait tué. C'était fini. C'était impossible.

CHAPITRE XIX

Quand il poussa la porte de l'appartement, Nina, avec un cri aigu, vint se jeter dans ses bras en sanglotant. Cussick la serra contre lui, l'esprit encore en effervescence.

« Je vais bien, tout va bien... Il est mort... C'est fini. »

Elle recula, le visage baigné de larmes, les yeux noyés.

« Tu l'as tué ? » Sa voix n'exprimait que l'incrédulité, elle ne comprenait pas. Il éprouvait les mêmes sentiments, son expression n'était que le reflet de la sienne. « Mais comment ?

— Je lui ai tiré dessus. »

Il tenait toujours le revolver. On l'avait laissé sortir du bâtiment, personne n'avait cherché à lui barrer la route. Personne ne comprenait ce qui s'était passé... Il n'avait rencontré que des silhouettes comateuses, des regards vides, des êtres choqués, comme morts.

« Mais tu ne peux pas l'avoir tué, répétait Nina. Est-ce qu'il ne s'y attendait pas ?

— Ce n'est pas lui que je visais. Il était assis, j'ai tiré sur un des gardes. » Cussick se frottait le front avec incertitude. « Ça a été instinctif, il parlait de toi, j'ai sorti le flingue et j'ai tiré. C'est peut-être pour ça : je n'en avais pas l'intention. Est-ce que j'ai changé le temps, modifié l'avenir en agissant par réflexe ? Peut-être que les actions non rationnelles ne peuvent pas être prévenues. »

Il s'accrochait à ce fétu, il y croyait presque ; il avait presque réussi à trouver une explication rationnelle, convaincante. Il était sur le point d'accepter cette explication quand il aperçut le petit paquet marron posé sur le bras du sofa.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Ça ? » Nina s'en saisit. « Je n'en ai pas la moindre idée. C'était là quand je suis rentrée. Ça vient de l'organisation. » Elle

le lui tendit. « Ça t'est adressé. C'était posé contre la porte d'entrée. »

Cussick s'en saisit. Il reconnut la forme de la boîte : c'était une bande magnétique-son. Les doigts gourds, il déchira le papier d'emballage et alla installer la bobine sur la machine qui était installée dans un coin au-dessus de la table basse du salon.

La voix qu'il entendit ne le surprit pas : les pièces du puzzle s'assemblaient dans son esprit.

« Cussick ! Vous feriez mieux de vous faire tout petit pendant un bout de temps. Ça va probablement faire du bruit. Je ne sais pas, j'imagine... Vous voyez ce que je veux dire : *je devine seulement*. En ce qui vous concerne, j'ai perdu mon talent, et vous savez pourquoi. »

Oui, la voix métallique du petit homme avait raison. Jones avait tout prévu jusqu'à l'instant de sa mort. Au-delà, plus rien.

« Vous avez fait du bon travail, poursuivait la voix de Jones, ce chuchotement métallique qu'il avait entendu moins d'une demi-heure auparavant. Bien sûr, le mérite ne vous en revient pas vraiment. Vous n'avez fait que presser la détente et c'était à moi de m'arranger pour me mettre sur la trajectoire de la balle. Mais vous avez fait ce que vous aviez à faire. C'était bien, je savais que vous le feriez. Vous ne vous êtes pas dégonflé. »

Cussick arrêta la bande.

« Espèce de sale petit coyote rabougri !

— Ne l'arrête pas ! » lança Nina. Repoussant la main de Cussick, elle remit la bande en marche. « Je suis donc mort, déclara Jones. Je ne sais pas exactement quand vous recevrez cette bande, mais je suppose que vous la recevrez. Ce que je sais, c'est que si elle vous parvient, je serai mort quand vous l'entendrez. Car cela, je l'ai vu. Et, maintenant, vous aussi l'avez vu. Vous rendez-vous compte ce que je peux ressentir ? Voilà un an que je suis là, à attendre ce moment, sachant qu'il vient, que rien ne peut l'arrêter. J'en souffre, et je souffre de ce qui m'attend après. C'est fini, je peux me reposer, vous comprenez bien sûr que vous avez fait ce que je voulais que vous fassiez. Mais vous ne comprenez probablement pas encore pourquoi.

« J'ai commis une erreur. J'ai joué, j'ai tenté ma chance et j'ai perdu. Je me trompais. Mais pas de la façon que vous pensez. Je me trompais plus encore que vous ne le pensez.

— Non ! dit Cussick, une fureur aveugle l'étouffant.

— Dans un jour ou deux, les vaisseaux seront de retour. Les gens auraient pu s'apercevoir que je m'étais trompé, ils auraient compris que j'étais faillible comme n'importe qui. *Ils auraient su que mon pouvoir n'était pas absolu.* »

Un petit rire de triomphe perçait sous les mots, interrompant leur écoulement monotone.

« On n'aurait pas tardé à dire partout : Jones est un imposteur, il n'a aucun pouvoir réel, il nous prend pour des pigeons, il ne connaît pas plus l'avenir que vous ou moi. Mais cela ne se produira pas. Ils auront un fait patent à se mettre sous la dent : Jones a été assassiné aujourd'hui. *Et les vaisseaux n'arriveront qu'après.* Jones est mort avant la défaite. Et les causes viennent toujours avant les conséquences. »

D'un geste dérisoire, Cussick interrompit à nouveau le flot de paroles monotones.

« Bon sang ! dit-il amèrement...

— Je ne comprends pas, chuchota Nina troublée, qu'est-ce qu'il veut dire par là ? »

À contrecœur, Cussick remit la machine en route.

« Ils diront que j'ai été victime d'un horrible assassinat. » La voix de Jones s'était faite joyeuse. « Ils diront que vous les avez privés de la victoire en m'assassinant. La légende grandira : Si Jones avait vécu, nous aurions gagné. C'est vous, le vieux système, le vieux monde, le Goufédem, le Relativisme, qui nous en avez empêchés. *Jones n'a pas échoué.*

« Mes excuses à votre femme. Il fallait que je dise ce que j'ai dit pour vous mettre hors de vous. Pearson est vivant, bien sûr. Vous le trouverez dans l'une des prisons de la police. Enfin, si vous êtes encore...

— Tu peux l'arrêter, dit Nina, je n'ai pas besoin d'en entendre plus. »

C'est ce qu'il fit aussitôt.

« Je l'ai aidé à obtenir ce qu'il voulait. Il s'est servi de moi comme il s'était servi de Pearson... Nous n'étions que des pions dans son jeu. »

Ils gardèrent tous deux le silence pendant un moment.

« Il n'y aura pas de guerre civile, essaya bravement de dire Nina.

— Non, reconnut Cussick. Mais tout ça était faux, cela faisait partie de son plan. Tout ce qu'il vous avait dit sur la répression ultime des émeutes, etc., c'était uniquement à mon intention.

— C'était un grand psychologue.

— Il avait tous les talents. Il comprenait l'Histoire, il a su quand quitter la scène, et comment. Il soignait ses entrées et ses sorties. Nous pensions que nous allions devoir supporter Jones encore six mois... en fait, nous allons devoir supporter Jones, la légende de Jones, jusqu'à la fin des temps. »

Il n'avait pas besoin des talents de Jones pour le prévoir ! La nouvelle religion, le Dieu crucifié, occis pour la plus grande gloire de l'Homme... Certitude qu'il reviendrait un jour, qu'il n'était pas mort en vain... Temples, mythes, textes sacrés. Le Relativisme ne reviendrait pas, pas dans ce monde. Pas après cela.

« Il nous a eus », reconnut Cussick, furieux. Malgré sa rage, il était obligé d'admirer l'habileté, la ruse dont Jones avait fait preuve. « Il n'a jamais cessé d'être plus intelligent que nous, d'un bout à l'autre de sa carrière. Il y aura des effigies de Jones de vingt mètres de haut. Il ne va plus cesser de grandir, dans un siècle ou deux, il aura la taille d'une montagne ! »

Il eut un rire dur et amer.

« Reliques. Images saintes. »

Nina entreprit de rembobiner la bande.

« Nous pourrions peut-être nous en servir comme preuve.

— Tu parles ! Ce ne sont pas les preuves qui manquent. Nous pourrions *prouver* que Jones avait tort, de mille façons différentes. Il s'était trompé sur les dériveurs, c'est un fait. La gangue était en place avant sa mort. Les vaisseaux étaient déjà sur le chemin du retour. Et il est mort, cela devrait rationnellement suffire à prouver... Mais non ! Ça ne marchera pas ! C'est lui qui a raison ; il voit clair en nous. Les causes

précèdent les effets. Jones est mort lundi, la guerre sera perdue mardi, même moi, ici dans cette pièce, je ne peux m'empêcher de me laisser un peu convaincre.

— Moi aussi, reconnut Nina d'une petite voix désolée. Ça a l'air, comment dire... on *sent* que c'est vrai. »

Cussick alla jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux et se perdit dans la contemplation de la pluie qui tambourinait sur le trottoir.

« Et nous ? demanda timidement Nina. Je suppose que tu ne veux pas aller en Afrique.

— Tu crois que ce serait assez loin ? Pour une personne comme *moi* ? Je suis l'assassin de Jones, tu sais ! Il y aura pas mal de gens à mes trousses, désormais.

— Mais où pouvons-nous aller ? demanda Nina.

— Il faut quitter la Terre, répondit Cussick, songeur. Il n'y a pas de place pour nous ici... Il va leur falloir un jour ou deux pour se reprendre. Ça nous donne juste le temps de récupérer Jackie et de prendre tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Des tonnes de trucs... Et un bon vaisseau, récemment révisé. Tu crois que tu as encore assez de fric et de poids pour nous procurer tout ça ? »

Elle hocha lentement du chef.

« Oui, j'imagine... Tu as l'air d'avoir pris une décision. Tu sais où nous allons ?

— Oui : où nous allons et ce que nous allons y faire. Ce n'est pas très agréable mais ça sera sans doute durable. C'est une consolation... Tout ça se calmera peut-être un jour et nous pourrions rentrer.

— J'en doute, dit Nina.

— Moi aussi, mais il nous faudra bien un espoir pour pouvoir tenir le coup. On a pas mal de mauvais moments qui nous attendent ! »

Il se détourna de la fenêtre. « Tu peux rester, toi, tu le sais. Légalement, tu n'es plus ma femme. Ils ne feront pas forcément le rapprochement. Deux-trois explications bien placées, et tu te retrouves loyal membre de l'organisation.

— Je t'accompagne, dit Nina.

— Tu es bien sûre ? Après tout, tu as déjà un pied dedans. Tu pourrais être une sainte de la nouvelle église. »

Elle lui adressa un pauvre sourire.

« Tu sais bien que je veux t’accompagner. Cessons ce petit jeu.

— Parfait », dit Cussick. Il se sentait un peu mieux, beaucoup mieux. Il se pencha et lui déposa un baiser sur le nez. « Tu as raison, en route ! Plus vite on partira d’ici, mieux cela vaudra. »

CHAPITRE XX

L'intérieur de la cabane était sombre et frais. L'air du dehors, chargé de brouillard humide, frappa Louis au visage et brouilla un moment sa vue. Il cligna des yeux et se pencha en avant pour mieux voir.

« Fais attention ! » l'avertit Dieter, d'un ton menaçant.

Dans l'ombre, Vivian était étendue, une couverture tirée jusqu'au menton. Elle leva faiblement sur Louis des yeux sombres, immenses. Il eut une sensation étrange. Son cœur se serra et il eut du mal à trouver son souffle.

« Je ferais peut-être mieux de repasser plus tard, marmonna-t-il.

— Je ne t'ai pas fait faire quatre-vingts kilomètres pour des prunes ! protesta énergiquement Dieter. Tu as peur, ou quoi ?

— Oui, avoua Louis. Faut-il vraiment que je regarde ? »

La peur l'envahit et il s'écarta du lit à la hâte. Et si ça n'allait pas ? Il y avait toujours un risque, un risque relativement important. Le problème n'avait jamais été résolu. Les gènes étaient peut-être immuables, comme le soutenait Mendel. Mais alors, comment l'évolution avait-elle pu avoir lieu ? Un tourbillon de théories abstraites dansait dans son esprit.

« Non, répéta-t-il, non, je ne peux pas regarder. »

Dieter alla jusqu'à sa femme.

« Tu seras le prochain, dit-il à Louis. Irma et toi... Puis Frank et Syd, alors *regarde*. »

Il regarda. Et tout allait bien.

Il se courba en tremblant. Le bébé dormait. Un petit visage rouge et sain, les yeux fermés, la bouche détendue, le front crispé dans un froncement de caoutchouc. Les petits bras étaient étendus, terminés par de minuscules menottes aux doigts recroquevillés. Par bien des aspects, il ressemblait à un bébé de la Terre... Mais ce n'en était pas un. Il le voyait déjà.

Les narines étaient modifiées. C'est ce qu'il remarqua d'abord. Un opercule spongieux les fermait : une substance qui filtrait l'épaisse vapeur d'eau. Et les mains aussi. En se penchant avec précaution, il prit la main droite du bébé et l'examina. Les doigts étaient palmés. Ses pieds étaient totalement dépourvus d'orteils. Et la poitrine était extrêmement développée. D'énormes poumons pour traiter une quantité d'air suffisante à la vie du fragile organisme.

Et c'était la preuve. La seule chose vraiment importante. *Le bébé vivait.* Il respirait l'air de Vénus, il supportait la température, l'humidité... Il ne subsistait plus que le problème de la nourriture.

Vivian attira amoureusement le bébé à elle. Le nourrisson s'agita, se débattit, ouvrit les yeux.

« Comment le trouves-tu ? demanda Vivian.

— Formidable, dit Louis. Comment s'appelle-t-il ?

— Jimmy. »

Vivian lui adressa un sourire ravi. Elle amena le bébé qui se débattait contre son sein gonflé. Au bout d'un moment, les mouvements cessèrent. L'agitation fit place à un demi-sommeil gourmand.

Louis regarda quelques instants puis retourna sur la pointe des pieds vers Dieter, qui se tenait debout, empli de fierté.

« Alors ? » demanda Dieter sur la défensive.

Louis haussa les épaules.

« C'est un bébé. Il remue. »

Le visage du jeune homme s'empourpra.

« Tu ne comprends donc rien ! Il est adapté, il n'est pas comme nous ! Il vivra !

— Bien sûr, je me moquais de toi ! » Il sourit et donna une grande claque dans le dos de son ami. « Te voilà papa, blanc-bec ! Quel âge as-tu donc, bon dieu ?

— Dix-huit ans.

— Et Vivian ?

— Dix-sept ans.

— Espèce de vieux patriarche ! Quand tu auras mon âge, tu auras déjà des petits-enfants ! Virilité, ton nom est jeunesse ! »

Frank et Syd entrèrent brusquement dans la cabane, Laura sur les talons : elle avait trois ans et se déplaçait comme une grande. Irma les suivait, le visage soucieux.

« Est-ce que... » commença-t-elle.

Puis elle se tut, gagnée par l'émotion, tandis qu'elle s'avavançait vers les deux silhouettes, sur le lit.

« Bon sang ! dit Frank, ému, c'est un vrai !

— Bien sûr que c'est un vrai ! » s'écria Dieter.

Garry apparut sur le seuil.

« Je peux entrer ?

— Entre ! dit Louis. On va fêter ça. » Il souleva la petite Laura au-dessus du lit. « Toi aussi ! Tout le monde a le droit de voir ! »

Courbée sur la mère et l'enfant, Syd, songeuse, déclara :

« Le problème de la nourriture est résolu pour le moment. Mais plus tard ?

— Ne t'en fais pas », dit Dieter d'un air supérieur. Quelque peu embarrassé il expliqua : « Rafferty n'a rien oublié. Les glandes de Vivian, c'est-à-dire... ses sécrétions mammaires ne sont pas les mêmes. Louis et moi avons fait des tests. C'est du lait, mais pas du lait ordinaire.

— Dieu merci, dit Syd, rassurée.

— Je me voyais mal le nourrir jusqu'à la fin de ses jours, dit doucement Vivian. Je ne crois pas que je pourrais. »

Frank et Louis s'écartèrent du groupe pour échanger quelques mots en privé.

« C'est ce qui est arrivé de plus encourageant jusqu'ici, dit Frank. Tu te rends compte, si cela n'avait pas été le cas : si le bébé avait été « normal », un Terrien, fait pour le milieu terrien, tu y as pensé ? Si toute notre progéniture revenait à la forme terrienne. Oui, c'est bien le mot, *un retour*. Imagine que nous n'ayons pas été capables de passer ce cap ; que nous ayons été des monstres, pas de véritables mutants ?

— Nous savons maintenant que tel n'est pas le cas.

— Dieu merci ! Nous aurions vécu nos huit petites vies, avant de mourir – fin de la race. Tu parles d'une race ! »

Ils sortirent de la cabane sombre, descendirent les trois marches du seuil jusqu'au chemin que Dieter avait

laborieusement tracé jusqu'à la grand-route. Au cours de l'année écoulée, la colonie s'était étendue de façon géométrique. De bonnes routes joignaient entre elles chacune des parcelles individuelles. Devant la porte de la cabane de Dieter était garé un véhicule de métal brut que Garry et lui avaient construit avec des tôles de métal martelées, laminées dans leur propre fonderie. C'était un engin aux formes peu gracieuses, mais qui rendait de grands services. Son moteur fonctionnait sur batterie. Ses pneus, de facture artisanale, n'étaient qu'approximativement ronds, mais se révélaient utilisables. Ils étaient faits dans une substance caoutchouteuse : la sève tirée d'une sorte de fougère arborescente. Le véhicule, sur le plat, atteignait les vingt kilomètres/heure.

« Ne le regarde pas si méchamment, dit Louis ; il va s'effondrer. »

Et ce n'était pas tout. Les sources d'eau chaude qui se répandaient en bouillonnant à la surface étaient des sources naturelles d'énergie électrique. Ils avaient déjà mis en place quatre petites usines génératrices. La jeune société vénusienne jouissait d'une source permanente de chaleur, d'éclairage et d'énergie de base. La plus grande partie du matériel provenait des vaisseaux et des anciennes coupoles des explorateurs mais, peu à peu, ils y substituaient des éléments fabriqués par eux-mêmes.

« Ça a de la gueule, reconnut Louis.

— Ça oui, acquiesça Frank. Il travaille comme un fou. Mais qu'est-ce que c'est que tous ces animaux grotesques qu'il a attachés ici ? Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

— Dieu seul le sait. » Il se pencha vers l'intérieur de la cabane et interrogea Dieter.

« Qu'est-ce que c'est que toutes ces bêtes ? »

Condescendant, Dieter rétorqua :

« C'est mon troupeau de wuzzles.

— Ils servent à quoi ? Tu vas les manger ? »

Dignement, Dieter expliqua :

« Le wuzzle constituait l'espèce dominante, avant notre arrivée. Intellectuellement, c'est la race indigène la plus évoluée.

J'ai fait des tests qui m'ont prouvé qu'il est plus intelligent que le cheval, le porc, le chien, le chat et le corbeau terrestres réunis.

— Ciel ! lança Irma.

— Ils vont nous seconder, révéla Dieter. Je leur enseigne diverses tâches de routine. Ça nous laissera libres pour des activités plus relevées. »

Louis hocha la tête et rejoignit Frank au dehors.

Mais c'était vrai, tout cela avait grande allure. Les champs, les étables, le fumoir, le silo, la cabane principale – devenue une habitation aux murs à double épaisseur, composée de deux chambres, un salon, une cuisine et une salle de bain intérieure. Et Garry avait déjà trouvé un ersatz de pulpe de bois : ils fabriquaient leur papier et avaient monté une petite imprimerie primitive. Leur société deviendrait une civilisation, ce n'était plus qu'une question de temps. Une civilisation qui comportait désormais *neuf* individus.

Une heure plus tard, Frank et Syd regagnaient sans se presser leur propre ferme dans leur fourgon électrique.

« C'est une bonne nouvelle, répétait Frank, tandis que le paysage défilait.

— Tu as déjà dit ça cinq fois, fit gentiment remarquer Syd.

— C'est vrai, non ? » Frank se plongea dans ses pensées. Un pli soucieux barrait son front. « On devrait peut-être s'arrêter en passant près des vaisseaux...

— Pour quoi faire ?

— Nous devrions construire un incubateur. Suppose que le bébé ait été *presque* adapté mais pas tout à fait... Il aurait pu mourir... Mais avec un incubateur, nous pourrions le garder en vie jusqu'à ce qu'il ait acquis des forces. Lui offrir des conditions adéquates jusqu'à ce qu'il puisse supporter cet environnement. Juste par précaution. » D'une voix plaintive, il ajouta : « Je ne voudrais pas qu'il arrive quoi que ce soit au nôtre.

— En tout cas, on devrait s'arrêter à la coupole, ils aimeraient qu'on leur raconte. »

Frank quitta donc la route. Quelques instants plus tard, le véhicule cahotait sur le sol vert et humide de la campagne vénusienne. Une longue chaîne de montagnes brumeuses barrait l'horizon. À ses pieds, les débris éparpillés de ce qui avait

été la base terrienne avec ses coupoles de protection. Les missiles les avaient fait voler en éclats mais, avec les restes, un bâtiment unique avait été construit. C'était presque un dôme, une demi-sphère ancrée au pied des collines.

« C'est étrange, commenta Frank. En voyant ça, j'ai l'impression d'être à l'extérieur de ma propre peau.

— Ta *vieille* peau », corrigea Syd.

Le Refuge n'était pas aussi grand que l'avait été le leur, autrefois. Il n'avait qu'une centaine de mètres de diamètre. Il avait été conçu pour abriter trois et non huit personnes. Mais le principe était le même : à l'intérieur de la bulle transparente il y avait un monde différent, où régnait une température différente. Autre atmosphère, hygrométrie différente, autres habitants.

Les trois habitants avaient bien travaillé à l'aménagement de leur Refuge. C'était comme une petite parcelle de la Terre, soustraite à l'original. Les couleurs mêmes étaient fidèles. Frank ne pouvait qu'admirer leur travail, l'habileté qu'ils avaient déployée pour créer cette réplique authentique. Mais aussi, c'était tout ce qu'ils avaient fait l'année passée. Ils n'avaient que cela à faire.

Ils avaient reproduit un ciel bleu, une imitation scrupuleuse et presque convaincante du ciel de la Terre. Avec des nuages et même un vol de canards migrateurs collé à l'intérieur de la bulle de plastique. L'homme – Cussick – avait apporté des graines de gazon, dans ses bagages. Tout le sol était couvert d'un beau vert sombre et brillant, semblable à celui de la flore vénusienne, mais différent.

Oui, totalement différent. Une subtile différence dans la couleur, mais une différence importante en ce qui concernait la texture des végétaux. Un monde différent avait été transplanté ici, en miniature. Un fragment, une pièce de musée. Pièce de musée qui donnait à Frank un étrange sentiment de nostalgie au fur et à mesure que son véhicule s'en approchait.

La famille terrienne avait planté des arbres et des buissons. Un érable et un peuplier se balançaient vaillamment à l'intérieur du Refuge. Avec les matériaux qu'ils avaient pu récupérer, ils s'étaient bâti une maison terrienne. Un pavillon

de deux chambres. Des murs de crépi blanc, un toit de tuiles rouges, des fenêtres ornées de rideaux, un sentier de graviers, un garage qui ne contenait rien, si ce n'était un établi perfectionné. Des roses, des pétunias, quelques fuchsias. Les plants et les graines avaient été apportés lors du premier – et dernier – voyage en provenance de la Terre. Cussick avait tout prévu. Dans le fond, on apercevait un potager prospère. Et l'homme avait même songé à emporter quatre poulets, une vache et un taureau, trois cochons, un couple de chiens, deux chats et toutes sortes d'oiseaux.

Le Refuge était littéralement rempli de représentants de la faune et de la flore terrestre. La femme, Nina avait peint une toile de fond étonnamment réelle. Des collines brunes y moutonnaient jusqu'à un océan bleu et lointain. Cette femme était très douée pour les choses de l'art. Elle avait supervisé toute l'installation du décor d'un œil expert et critique. Au pied de la paroi, là où commençait la toile de fond, leur fils de quatre ans – Jack – était occupé à jouer. Il faisait des pâtés de sable, au bord d'un petit lac artificiel où clapotait une eau distillée à grand-peine.

« Ils me font de la peine, dit Syd brusquement.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— C'est atroce. Tu te souviens... Vivre comme ça, enfermé dans une petite boîte de verre.

— Un jour, ils pourront rentrer chez eux, lui rappela Frank. La société du Prince des Hommes, ou quel que soit le nom que porte la nouvelle hagiocratie, finira bien par se calmer et par l'autoriser à rentrer.

— S'il n'est pas mort de vieillesse.

— Ils se calment déjà, ça ne devrait plus durer longtemps. Et souviens-toi : *lui, il sait pourquoi il est ici*. C'est lui qui l'a décidé, volontairement et dans un but bien déterminé. »

Frank coupa le moteur du fourgon et se gara. Syd et lui en descendirent avec précaution et marchèrent jusqu'au Refuge. À l'intérieur, Cussick les avait aperçus à travers la paroi transparente. Il vint à leur rencontre en agitant le bras.

Les mains en porte-voix, Frank hurla :

« C'est un garçon, il est adapté, tout va bien !

— Il ne peut pas t'entendre », lui rappela gentiment Syd.

Ils pénétrèrent dans le sas intermédiaire. Là, assis sur des tabourets, ils branchèrent les micros qui leur permettaient de communiquer avec les habitants du Refuge dans cet univers étriqué derrière la paroi. Tout autour d'eux, des tuyaux, des circuits, des pompes bruissaient. C'était la machinerie qui assurait la constance des conditions atmosphériques dans le Refuge. Derrière, il y avait les éléments thermostatiques, récupérés sur les trois épaves de vaisseaux. Derrière encore, il y avait le système le plus indispensable entre tous : la chaîne de fabrication des denrées terrestres.

« Salut ! » dit Cussick, derrière la paroi, les mains dans les poches, une cigarette aux lèvres. Ses manches étaient relevées : il était en train de jardiner quand ils étaient arrivés. « Comment ça s'est passé ?

— Très bien, dit Syd.

— Adapté ?

— Totalement, un vrai monstre !

— Au poil ! dit Cussick. On va arroser ça avec une bière. »

Sa femme arriva, une jolie silhouette dodue en corsage et pantalon bleu, une traînée de peinture orange sur son ventre nu, le visage luisant de transpiration. Dans une main, elle tenait du papier de verre et un grattoir ; elle avait l'air bien nourrie et satisfaite, parfaitement heureuse, en fait.

« Faites-lui nos compliments et transmettez-lui nos félicitations, dit la voix de Nina dans le haut-parleur. C'est un garçon ?

— Tout juste, dit Frank.

— Il est en bonne santé ?

— Comme un wuzzle, dit Frank. En fait, c'est le nouveau wuzzle. Le wuzzle de remplacement, un meilleur wuzzle pour prendre la place de l'ancien. »

Ébahie, Nina secoua la tête.

« Vous ne passez pas. Vos mots sont tout brouillés !

— Ne t'inquiète pas pour ça », lui dit son mari, en riant. Il prit sa femme par la taille et l'attira à lui. « Pense plutôt aux souris, dans le cellier !

— Des souris ! s'exclama Syd, vous avez apporté des souris ?

— Je voulais que les choses soient naturelles, expliqua Cussick avec un sourire, j'ai même apporté des sauterelles et des mouches : je veux que mon monde soit complet, tant que nous devrons rester ici... »

Près du lac artificiel, Jackie jouait joyeusement avec son château de sable.

« Je veux qu'il connaisse bien ce à quoi il sera confronté, expliqua Cussick. Quand nous rentrerons, tous les trois, je veux qu'il soit prêt. »

FIN